Boutons : Un

Boutons et Dentelle

Sa dette à elle.
Son désir à lui.

Auteure d'un best-seller du New York Times

Penelope Sky

BOUTONS ET DENTELLE

PENELOPE SKY

Le présent ouvrage est une œuvre de fiction. Tous les personnages et les événements dépeints dans ce roman sont fictifs ou utilisés de façon fictive. Toute reproduction, en tout ou en partie, sous quelque forme et par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditrice ou de l'auteure, à l'exception de l'utilisation de brèves citations dans le contexte d'une critique de livre. Tous droits réservés.

Boutons et dentelle

Copyright © 2017 par Penelope Sky

Tous droits réservés

Pour Kris Kendall,

Je cherchais une éditrice, mais j'ai trouvé une véritable amie. Je ne serais pas ici sans toi, et je ne te remercierai jamais assez pour ton soutien.

Chapitre un

Pearl

L'hiver faisait rage à New York. Véritable force de la nature, la neige collait aux gratte-ciel comme un nappage et saupoudrait les rues de bises glacées. Le sapin de Noël du Rockefeller Center se dressait haut et fier, mais il avait vite été recouvert d'un manteau blanc.

Notre arbre de Noël trônait dans le salon, cerclé d'une guirlande de lumières blanches. J'insistais toujours pour qu'on prenne un arbre naturel pour l'appartement. L'odeur fraîche de sapin apportait une touche festive magique. Certes, les aiguilles se répandaient partout sur le plancher, ce qui était difficile à gérer, mais cela en valait la peine.

Je tenais une décoration dans la main, et cherchais un endroit où l'accrocher. Elle était grossièrement peinte en rouge et en son centre se trouvait une photo. De Jacob à huit ans. Il l'avait fabriquée à l'école, puis l'avait emportée en quittant le domicile familial.

Noël était une fête qui m'était difficile à comprendre, car je ne l'avais jamais vraiment célébrée. J'avais grandi dans un foyer d'accueil, et la seule fois où j'avais été adoptée, les parents m'avaient ramenée lorsqu'ils avaient réalisé qu'avoir un second enfant serait financièrement trop lourd pour eux. Quelques jours seulement avant Noël.

On a frappé à la porte, et j'ai failli lâcher la babiole. Si je l'avais laissée tomber et qu'elle s'était brisée, je ne me le serais jamais pardonné. Jacob

chérissait ses souvenirs d'enfance. Il avait des parents qui l'aimaient et une sœur avec qui il se bagarrait chaque fois qu'il en avait l'occasion.

J'ai remis la décoration dans la boîte avant d'aller ouvrir. Un homme vêtu d'un manteau de cuir noir se tenait sur le pas de la porte. Ses longs cheveux noirs étaient enduits de brillantine et ses épais sourcils lui donnaient une allure effrayante. Les bottes de cuir à ses pieds luisaient de neige fondue.

Faisant comme s'il était chez lui, il est entré.

– Où est Jacob ?

– Hé, pas si vite ! m'exclamai-je en posant la paume contre sa poitrine pour le repousser. Je ne t'ai pas invité à entrer. Alors ne dépasse pas cette ligne, compris ? ajoutai-je, tapotant les orteils sur la mince plaque métallique séparant mon appartement du couloir.

Il a froncé les sourcils.

– Bon, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Je ne connaissais pas cet homme, mais lui connaissait à l'évidence Jacob.

– Je veux voir Jacob.

– Il n'est pas là en ce moment. Qui es-tu ?

– Pas là, mon cul, jura-t-il avec un fort accent, possiblement italien. Je sais qu'il est quelque part ici. Dis-lui de se montrer ou il aura affaire à moi.

– Il n'est vraiment pas là, m'énervai-je. Il est à son travail. Qu'est-ce que tu lui veux ?

– Ça ne te regarde pas, dit-il en me jetant un regard menaçant avant de reculer d'un pas. Il ferait mieux de payer. Il ne peut pas se dérober éternellement.

– Payer quoi ? demandai-je en sortant la tête dans le couloir, le regardant s'en aller.

– Dis-lui juste de payer ce qu'il doit, ou il le paiera de sa vie. C'est aussi simple que ça, répondit-il, continuant de marcher à vive allure.

Je suis retournée à l'intérieur et j'ai verrouillé la porte derrière moi. Jacob devait de l'argent ? Pour quoi ? Son prêt étudiant ? Il m'avait dit qu'il l'avait remboursé il y a un an.

À moins qu'il m'ait menti.

Jacob est rentré du bureau une heure plus tard que d'habitude. Il a lancé un coup d'œil au sapin, mais n'a pas fait de compliments sur la guirlande lumineuse ni les décorations. Il a jeté son sac sur le comptoir et il a immédiatement sorti une bière du frigo. Il agissait comme si je n'existais pas.

– Euh, salut ?

Il a dévissé le bouchon de sa bière et en a bu la moitié en une seule gorgée.

Jacob et moi n'étions plus les mêmes depuis des semaines. Il ne m'embrassait pas quand il rentrait du travail. Nous couchions à peine ensemble, et les rares fois où nous le faisions, il jouissait rapidement, puis se laissait retomber sur le lit à côté de moi.

Nous vivions ensemble, mais il était rarement à la maison. Chaque fois que je le questionnais, il me disait que tout allait bien.

– Salut.

Je commençais à en avoir marre de ses conneries. Les sales caractères mettaient ma patience à l'épreuve. À mon avis, quand on a un problème, autant le régler et passer à autre chose. S'il pensait avoir eu la vie dure, la mienne avait été bien pire.

– Jacob, c'est quoi ton problème ?

En guise de réponse, il s'est contenté de boire une autre gorgée de bière.

– Tu agis comme un zombie ces temps-ci. On ne couche pas ensemble et…

– On m'a viré.

Il a fini sa bière, puis a lâché la bouteille vide dans l'évier. Un bruit sourd métallique a résonné alors qu'elle a tournoyé, s'arrêtant dans le siphon. Il a agrippé le comptoir. Il portait encore son manteau épais et enneigé.

Je me suis tue, laissant ses mots me balayer comme une vague. Ils expliquaient le comportement fermé qu'il avait depuis qu'il était arrivé, mais pas pourquoi il avait été aussi fermé ces dernières semaines. Mais ce n'était pas le moment de poser des questions.

Il a sorti une autre bière du frigo et en a dévissé le bouchon.

– Je vais prendre une douche.

Il a bu sa deuxième bière d’un coup avant de jeter la bouteille dans l’évier. Cette fois-ci, elle s’est fracassée, laissant des morceaux de verre brisé tout autour. Il a quitté la cuisine et s’est dirigé vers le couloir.

– Tu veux qu’on en parle ?

Avec la mauvaise humeur de Jacob, j’avais oublié l’inconnu qui était passé chez nous plus tôt. Il ne me semblait plus important. Et aborder le sujet serait un manque de tact.

Il ne s’est pas retourné. J’ai observé ses épaules larges et puissantes. Même de dos, il ressemblait à un homme qui n’avait plus rien à perdre. Le désespoir exsudait de lui comme des ondes radioactives, ravageant tout sur son passage.

– Non.

Une semaine s’est écoulée, durant laquelle Jacob est resté à la maison tous les jours. Il n’a pas essayé de chercher un nouvel emploi. Il est resté assis devant la télé à boire de la bière toute la journée. Il aurait bientôt du ventre s’il continuait ainsi.

De jour, j’étais ingénieure pour la ville. Mon travail consistait à organiser des travaux de construction dans les environs. Il y a environ six mois, je travaillais à la réparation d’un pont de la région. La plupart du temps, je travaillais le jour, mais parfois, je devais rester jusqu’à tard dans la soirée.

Lorsque je suis rentrée ce soir-là, j’ai dû cacher mon irritation. Jacob avait foutu le bordel dans l’appartement. L’évier était rempli de bouteilles de bière, et la poubelle débordait. Il ne m’a pas saluée quand je suis entrée.

C’était comme si je n’existais pas.

– Au cas où tu ne le savais pas, l’évier n’est pas une poubelle.

J’ai rangé le désordre, malgré ma longue journée de travail, ravalant les paroles dures que j’aurais voulu lui dire.

– Désolé… j’avais l’intention de sortir les poubelles.

J’ai changé le sac et suis allée jeter l’autre dans le vide-ordures au bout du couloir. Quand je suis revenue, Jacob n’avait pas bougé son cul. Plutôt que

d’attendre en vain qu’il me parle, j’ai ouvert le frigo à la recherche d’un truc à manger. Dans des boîtes Tupperware étiquetées se trouvaient des repas préparés pour Jacob. Par sa mère.

Je la déteste vraiment parfois.

Il était parfaitement capable de se faire à manger lui-même, du moins s’il se bougeait le cul. Lorsque nous traversions des moments difficiles, sa mère l’aidait au point de le rendre encore plus paresseux qu’il ne l’était déjà.

Je ne pouvais pas me taire une seconde de plus.

– Jacob, un type bizarre est passé l’autre jour. Il a dit que tu lui devais de l’argent ou un truc du genre.

Jacob n’a pas réagi. Seuls ses yeux ont bougé pour me regarder, avant de se fixer sur la télé à nouveau, comme si ce que je venais de dire n’avait pas la moindre importance.

– J’ai joué au poker un soir et je n’avais pas d’argent sur moi.

– Alors tu l’as payé ?

– Ouais, c’est réglé.

Mon instinct me disait qu’il mentait. Ayant passé mon enfance dans la rue et les foyers d’accueil, j’avais appris à lire les gens avec une extrême précision.

– Parce qu’on aurait dit que tu lui devais beaucoup d’argent.

Le type faisait presque deux mètres et il avait une sale gueule. Pas tout à fait le genre de personne que Jacob avait l’habitude de fréquenter.

Il a soupiré, les yeux toujours rivés sur l’écran.

– Je te dis que c’est réglé.

J’ai posé les mains sur les hanches et me suis avancée dans le salon.

– Je sens que tu ne me dis pas tout.

Jacob s’est redressé, levant les yeux au ciel.

– Tu veux bien me foutre la paix ? Je viens de perdre mon boulot et tu me casses les pieds. Je déteste quand tu fais ça.

Il a lancé la télécommande et s’est précipité vers la porte d’entrée.

– Je ne te casse pas les pieds, dis-je en le suivant. J’ai juste l’impression que tu ne me dis pas tout.

Il a attrapé son manteau et est sorti.

– Je t’ai dit tout ce qu’il y avait à dire. C’est toi qui es parano.

Des semaines se sont écoulées, durant lesquelles rien n’a changé.

Jacob était en pleine dépression ; il s’isolait de la réalité. Il continuait de mettre du bordel dans l’appartement, il laissait la vaisselle s’empiler dans l’évier et déborder, et la poubelle empestait de restes de nourriture.

Malgré ma colère, je me taisais.

Nous n’avons pas couché ensemble une seule fois pendant cette période. Nous en étions à deux mois d’abstinence. Je n’étais pas accro au sexe, mais j’en avais besoin régulièrement. Sinon, j’étais maussade. Le fait que Jacob ne me désire pas m’irritait. Nous dormions dans le même lit, mais il restait de son côté. Je restais du mien.

Quand je suis rentrée du travail un soir, quelque chose avait changé. L’appartement était propre, et la télé éteinte. Jacob n’était pas avachi devant l’écran avec une bière à la main.

– Jacob ?

Il est apparu dans le couloir, un sac sur l’épaule.

– Salut, bébé.

Il souriait, pour la première fois depuis des lunes.

Et il m’a appelée bébé.

Il a passé un bras autour de ma taille et m’a embrassé la joue.

Oh là, qu’est-ce qui se passe ?

– Pourquoi es-tu de si bonne humeur ?

– J’ai trouvé du travail.

– Oh, c’est super.

Putain de bordel de merde. Merci.

J’en avais tellement marre de le voir se morfondre et prendre du poids. J’avais tellement de corvées ménagères à faire et l’appartement était pratiquement devenu inhabitable.

– Je suis vraiment heureuse pour toi. C’est quoi ?

– Je suis le nouveau directeur commercial d’une société d’investissement.

– Oh… ça a l’air prestigieux.

– Je commence lundi.

– C’est super. Tu le mérites bien.

– Le salaire est bon, et j’ai des avantages sociaux.

– Encore mieux, dis-je, posant les yeux sur son sac. C’est pour quoi ?

– Eh bien, je me disais qu’on pourrait prendre des vacances avant que je commence à travailler.

Des vacances ? Wow. J’aime vraiment cette nouvelle facette de lui.

– Je suis toujours partante pour des vacances.

– Que dirais-tu des Bahamas ? Il fait chaud en hiver, et les vols ne sont pas trop chers.

L’idée de prendre des vacances, n’importe quelles vacances, me plaisait énormément. Jacob et moi n’avions pas voyagé depuis tellement longtemps. La dernière fois, nous étions allés en Floride. J’avais l’impression que c’était dans une autre vie.

– Les Bahamas ? m’exclamai-je, incapable de contenir mon excitation. Vraiment ?

– Ouais.

Je voyais enfin une lueur de vie dans son regard. Il était excité et de bonne humeur. Un contraste frappant avec le zombie qui errait dans l’appartement depuis des semaines.

– On visitera quelques îles. Saint Thomas d’abord.

Je lui ai sauté au cou et me suis blottie contre lui.

– On va tellement s’amuser.

Ses bras se sont immédiatement refermés autour de moi, me serrant contre lui. Bientôt, ses lèvres ont trouvé les miennes. Il m’a embrassée pour la première fois depuis des semaines. Et c’était tellement bon — comme avant.

Il m’a soulevée et transportée jusqu’à notre petite chambre. Nos vêtements sont vite tombés au sol, et nos corps nus se sont entrelacés. Puis il était en moi, et nous ondulions ensemble sur le lit. Il y avait tellement longtemps que nous n’avions pas couché ensemble, je savais que je jouirais sur-le-champ. Ce qui

n’avait rien à voir avec la performance de Jacob. Je me sentais tout simplement explosive. Et j’avais raison. J’ai enfin eu un orgasme, qui m’a balayée comme une vague, me purgeant. C’était exactement ce dont j’avais besoin après ces semaines infernales.

Exactement ce dont j’avais besoin.

Chapitre deux

Pearl

Le complexe hôtelier était magnifique. L'alcool coulait à flots. Le sable caressait nos pieds nus. Les couchers de soleil étaient encore plus beaux que les levers. On n'aurait pu rêver mieux.

L'occasion idyllique pour Jacob et moi de raviver notre relation moribonde. Quand nous avions emménagé ensemble, nous étions fous amoureux. Nous étions comme ces couples qui ne peuvent être dans la même pièce sans se toucher. Mais au fil du temps, la passion s'était émoussée et nous étions devenus des colocataires. Le sexe, quand il existait, était médiocre. J'avais surpris Jacob en train de se masturber dans la salle de bains plusieurs fois. J'avais mollement fait semblant d'être offensée.

Mais peut-être que ces vacances allaient tout changer.

Le sexe n'a jamais été comparable à ce que j'avais lu dans les livres. Quand le gars sait réellement ce qu'il fait et comment faire jouir une femme. Mais si je me caressais durant l'acte, cela faisait généralement l'affaire. Je n'allais pas me plaindre parce que Jacob n'arrivait pas à me faire jouir. Au moins, je baisais un peu.

Nous restions dans le complexe hôtelier la plupart du temps. C'était un séjour tout compris, aussi il y avait tout ce dont nous avions besoin. Cocktails et buffet à volonté, et bien sûr, le soleil en illimité.

– J'ai réservé dans un restau près du quai. J'ai entendu dire que c'était

sympa.

– À l’extérieur du complexe hôtelier ? m’étonnai-je.

– Ouais.

Il a boutonné son col de chemise bien qu’il fasse vingt-sept degrés et humide dehors.

– Il a d’excellentes critiques. Il est près du quai de chargement, là où stationnent les navires de croisière. Je n’en ai jamais vu un seul en vrai. Ça peut être sympa.

J’ai toujours entendu dire pis que pendre sur les quais. C’était là où les touristes débarquaient des bateaux et s’aventuraient en terre inconnue. Là aussi où les mendiants et les pickpockets encerclaient les gens naïfs pour leur faire lâcher un peu de monnaie ou leur dérober leur portefeuille. Bref, c’était un piège à touristes.

– J’ai envie d’y aller, dit-il.

Il m’a souri avant de s’examiner dans la glace.

Comme il était enthousiaste, j’ai décidé de ravaler mes protestations. Nous ne nous lâcherions pas d’une semelle et tout irait bien. Je laisserais mon passeport et mon permis de conduire à l’hôtel afin que personne ne puisse les piquer. Si quelqu’un exigeait que je lui donne mon liquide, peu importe. Ce n’était que de l’argent.

– Moi aussi.

Jacob ne voulait pas payer de taxi, aussi nous avons marché jusqu’au restaurant. Je trouvais que c’était stupide, mais il a insisté, disant que c’était mieux. Je n’avais rien contre l’idée de brûler des calories, mais j’aurais préféré dépenser quelques dollars pour me sentir en sécurité.

Main dans la main, nous avons atteint le restaurant sans problème. Nous avions une table près de la fenêtre, avec vue sur les cargos dans le port. Les palmiers se balançaient au vent, et le clair de lune illuminait la mer.

C’était un restaurant de fruits de mer, nourriture dont je raffolais. J’ai

commandé un mahi-mahi avec un verre de vin que le serveur m’a conseillé. Jacob a pris un plateau de fruits de mer et, bien sûr, des calamars. C’était son plat favori. Dès qu’un restaurant en proposait à la carte, il en commandait.

La flamme de la bougie au centre de la table vacillait, diffusant une lueur romantique dans la salle tamisée. D’autres couples nous entouraient, en vacances comme nous. Notre relation avait changé ces derniers jours, et je pouvais le sentir à l’ambiance entre nous. Nous devenions plus proches, notre amitié se renforçait. Pendant un temps, j’avais perdu confiance en notre histoire, mais là, je recommençais à y croire.

Jacob n’était pas aussi détendu qu’au début du repas. Il a commencé à s’agiter sur son siège, à tripoter ses cheveux, et à vérifier sa montre. Il l’a regardée cinq fois en deux minutes.

– Tu as un rendez-vous ? plaisantai-je.

– Quoi ? demanda-t-il en sursautant.

J’ai montré son poignet du doigt.

– Tu n’arrêtes pas de regarder ta montre...

– Oh.

Il a glissé sa main sous la table, où je ne pouvais pas la voir.

– Nous sommes en vacances, je ne sais même pas pourquoi je l’ai prise avec moi.

Il a laissé échapper un rire gêné qui s’est fini en toussotement. Il a saisi son verre de vin et l’a descendu comme si c’était de l’eau.

J’ai levé un sourcil, ne comprenant pas pourquoi il se comportait si bizarrement.

– Tu es sûr que tu vas bien ?

– Ouais.

Il s’est éclairci la voix, puis il a regardé la salle.

Allait-il me demander en mariage ? Était-ce seulement possible ? Il avait été si distant ces dernières semaines que je n’étais pas sûre que ce soit plausible. Notre relation s’était enlisée dans une ornière profonde. Si je l’avais remarqué, alors lui aussi avait dû s’en rendre compte. Mais pour quelle autre raison se comporterait-il de façon aussi étrange ?

Quand nous avons fini de dîner, il faisait nuit noire à l'extérieur. Les dégradés de bleu qui bordaient l'horizon avaient totalement disparu. Les nuages rouge et orange s'étaient drapés d'un manteau d'obscurité. L'océan avait pris l'apparence d'une eau noire infinie qui s'étendait à perte de vue.

Jacob a réglé l'addition et nous sommes sortis main dans la main. J'étais impatiente de rentrer à l'hôtel et je voulais appeler un taxi. Marcher dans l'obscurité était stupide, même si nous étions ensemble.

J'ai pris mon téléphone.

– Je vais appeler un taxi.

– Attends.

Il m'a entraînée vers le quai où les énormes navires tanguaient dans le port.

– Allons voir les bateaux.

– Je ne crois pas qu'on ait le droit d'aller là-bas.

– Nous n'allons pas monter à bord, dit-il en riant. C'est juste pour regarder.

– Euh... il n'empêche que je ne pense pas qu'on devrait aller quelque part où on n'est pas censés se trouver.

J'ai levé mon téléphone.

– Laisse-moi appeler un taxi.

Il a baissé ma main afin que je ne puisse pas voir l'écran.

– On appellera un taxi plus tard. Viens, je veux voir ça.

Il m'a saisi la main à nouveau et m'a entraînée derrière lui.

Il était de bonne humeur et je ne voulais pas ruiner les progrès que nous avions réalisés, alors je l'ai laissé faire.

– Je ne savais pas que tu aimais autant les navires. Il y a un port à New York, tu sais.

– Oui, mais il sent mauvais. Une odeur de poisson pourri. Ici, c'est propre. Ça sent les palmiers.

Il s'arrêtait devant chaque navire et en scrutait la coque, à la recherche de leur nom.

– On pourra peut-être s'acheter un bateau un jour.

– Peut-être.

Ou un jet ski. Plus facile à manier.

Il m’a entraînée dans la zone des docks, nous éloignant des lampadaires qui éclairaient l’allée. Bientôt, l’obscurité nous a enveloppés et j’ai senti un frisson me parcourir l’échine. Cela n’avait rien à voir avec la température de l’air, car il faisait humide et chaud comme jamais.

– Jacob, je crois vraiment qu’on devrait faire demi-tour.

– Sensationnel ! Regarde le navire militaire là-bas. Tu crois que c’est un vaisseau de la marine américaine ?

– Euh...

Même en plissant les yeux, je n’aurais pu le dire.

– Sans doute. Bon, rentrons s’il te plaît.

Il m’a traînée par le bras.

– Viens. Tu n’as rien à craindre, je suis là.

– Ouais...

Ferait-il le poids contre un sans-abri armé d’un couteau ?

– Je ne veux pas pour autant aller au-devant du danger comme si j’étais invincible.

– Trouillarde, Pearl.

Il a gardé sa main serrée autour de la mienne, jusqu’à ce qu’elle soit engourdie. Nous sommes arrivés devant le grand navire militaire et l’avons regardé émerveillés.

– Sublime. Il est tellement beau.

– Tu sais, on peut revenir quand il fait jour, tu le verras mieux.

Je n’arrivais pas à apprécier le spectacle, j’étais trop parano. Je n’arrêtais pas de regarder derrière moi, dans la crainte d’un rôdeur. C’était une peur irrationnelle, mais je ne pouvais pas chasser le sentiment que quelqu’un nous observait.

– Je me demande s’il est encore en service ou si c’est un vieux navire de guerre.

J’ai entendu un craquement derrière moi, comme le bruit d’une botte sur du plastique. Je l’aurais juré. Mon imagination me jouait peut-être des tours, la

paranoïa ayant pris le pas sur la raison.

– Jacob, t’as entendu ?

– Entendu quoi ?

J’ai jeté un coup d’œil par-dessus mon épaule, mais n’ai vu que l’obscurité.

– Allons-y. Je n’aime pas ça...

Un sac noir a recouvert ma tête et s’est resserré douloureusement autour de ma gorge. Je ne pouvais plus voir, et j’ai tout de suite paniqué.

– Ahh !

J’ai balancé les bras et essayé de frapper mon assaillant. J’ai senti un bras massif m’enserrer les épaules pour m’immobiliser, tandis qu’on nouait le sac autour de ma gorge.

– Lâchez-moi !

– Pearl !

La voix affolée de Jacob semblait lointaine. Il a crié quand on l’a frappé, puis j’ai entendu le bruit d’un corps qui s’effondrait lourdement sur les planches en bois du quai.

– Jacob !

En dépit de ma propre situation, j’avais peur pour lui.

– Jacob !

Une voix terrifiante et étrangère m’est entrée dans l’oreille.

– Ta gueule, connasse.

J’ai donné des coups de pied et enfoncé mon talon dans la chaussure de l’homme.

– Merde !

Il m’a secouée violemment, puis il m’a projetée au sol

– Sale pute.

Je me suis relevée pour m’enfuir, mais un corps puissant m’a plaquée au sol.

– Laisse-moi partir, enfoiré !

Une aiguille s’est soudain plantée dans mon cou et on m’a injecté un liquide.

La seconde d’après, je ne pouvais plus penser. J’ai essayé de bouger les bras, mais ils n’ont pas réagi. Ma tête reposait sur le quai, mes yeux devenaient de plus en plus lourds dans leurs orbites. Mes jambes étaient inertes et mon corps

entier s’enfonçait dans un sommeil profond.

– Non... Jacob.

J’ai lutté de toutes mes forces pour ne pas sombrer, mais un épais brouillard m’a balayée, m’emportant contre mon gré dans un endroit où je ne voulais pas aller.

Chapitre trois

Pearl

Un mouvement constant balançait mon corps d'avant en arrière. Je roulais sur le ventre, puis sur le dos, basculant à un rythme régulier. Le bruit lointain du clapotement de l'eau contre une surface dure m'est parvenu aux oreilles.

J'étais à l'hôtel et j'entendais les vagues se briser sur le rivage devant la fenêtre. Le soleil me réveillait, m'invitant à me lever et à me préparer pour une belle journée. Je pouvais sentir le goût de la margarita sur ma langue sans même en avaler une gorgée.

Puis la dure réalité m'est revenue à l'esprit.

La dernière chose dont je me souvenais était d'être face contre terre sur le quai, le corps inerte de Jacob gisant quelque part à proximité. J'avais la tête dans un sac, et j'étais prisonnière des ténèbres éternelles. Ensuite, on m'avait planté une seringue dans le cou et je m'étais endormie, impuissante, à même le sol.

Faites que ce soit un cauchemar.

Je n'ai pas ouvert les yeux, car je n'étais pas prête à affronter la réalité. Si ça s'était réellement passé, alors mon sort était pire que la mort. C'était forcément un cauchemar, conséquence d'un excès de soleil et d'alcool.

Mais je n'ai pas ouvert les yeux.

Et si je me trompais ?

Finalement, je l'ai fait. J'ai ouvert les yeux et j'ai vu un hublot dans la paroi en acier d'un navire. L'eau recouvrait la vitre, et quand une vague a émergé, j'ai

vu le ciel. Une étendue bleue à l'infini jusqu'à ce que la mer l'engloutisse à nouveau.

Putain. De. Merde.

Je me suis assise d'un bond et j'ai regardé autour de moi, le corps mu par un instinct de survie. Je me trouvais sur un navire en mer, et personne n'allait venir me sauver. Je ne pouvais compter que sur moi. Il fallait que je trouve un moyen de sortir de ce satané bateau.

Puis je me suis souvenu de Jacob.

Merde. Faites qu'il ne meure pas. Est-il sur le navire avec moi ? Est-il détenu quelque part ?

Qu'est-ce que me voulaient ces gens ? J'avais un peu d'argent, mais pas beaucoup. Ils ne pouvaient pas m'avoir enlevée pour toucher une rançon parce que je n'avais pas de famille pour la payer. La seule personne qui se souciait de moi était Jacob. Et je n'avais aucune idée de ce qui lui était arrivé.

Reste calme.

Tu peux t'en sortir.

Utilise ton cerveau et trouve une solution.

Tout problème a sa solution.

La pièce était un dortoir. Il y avait juste le lit dans un coin, et rien d'autre. La porte était fermée et probablement verrouillée. J'ai marché jusqu'à elle (heureusement, je portais encore mes vêtements de la veille au soir) et j'ai essayé de l'ouvrir.

La poignée n'a pas bougé. Elle était solidement verrouillée. J'ai essayé de la secouer, mais elle n'a pas bougé d'un centimètre.

Très bien, il suffit de trouver quelque chose pour ouvrir la porte.

J'ai cherché dans la pièce, mais n'ai rien trouvé d'utile. Mon lit n'était qu'un matelas posé au sol avec des couvertures. Il n'y avait pas de placard ni même de cabinet de toilette. J'étais dans une pièce vide entourée de quatre murs.

J'ai regardé le hublot avec désarroi. Même si j'arrivais à l'ouvrir, je ne pourrais pas à passer au travers. Tout ce que je pouvais espérer était la noyade. Ne sachant pas ce que l'avenir me réservait, ce ne serait peut-être pas plus mal.

Sans me laisser le temps d'y réfléchir plus longtemps, la porte s'est ouverte.

Un homme vêtu de noir des pieds à la tête est entré, un pistolet à la ceinture. Il avait une barbe noire épaisse et des yeux durs. Un seul regard m'a suffi à comprendre ce que j'avais besoin de savoir. Il était glacial et impitoyable. Rien ne pourrait susciter sa bienveillance parce qu'il n'en avait pas. Il m'a fixée avec une expression impassible, ce qui rendait ses pensées indéchiffrables.

– Laisse-moi partir avant que je te brise le nez.

Je n'étais pas ceinture noire de karaté, mais je connaissais quelques trucs. Il ne me déplairait pas de lui péter le nez et de voir le sang éclabousser ses vêtements.

Un sourire s'est formé sur ses lèvres, ou plutôt un rictus.

– Tu es plutôt courageuse.

Il avait un accent. Je n'ai pas su l'identifier tout de suite, mais il m'a semblé italien. Je n'avais pas une grande expérience des étrangers. J'avais presque honte d'avouer que je n'avais jamais voyagé à l'étranger.

– Non, je suis plutôt violente.

Il a ricané, comme si la conversation l'amusait.

– Oh, je vais te montrer ce qui est violent.

Il s'est avancé au centre de la pièce, ses lourdes bottes martelant le sol à chaque pas.

Je n'ai pas bougé jusqu'à ce moment. Mais il me terrifiait, et mon corps a réagi instinctivement. J'ai reculé jusqu'au lit, le dos collé au mur.

Il m'a attrapée par la gorge et m'a projetée violemment au sol.

J'ai heurté l'acier, senti mon corps se tordre de douleur. Comme si un train m'avait frappée de plein fouet et que je ne pouvais plus bouger. J'ai vu des étoiles, bien que son coup n'ait pas été aussi brutal qu'il aurait pu.

Je n'étais peut-être pas aussi forte que je le pensais.

Il a défait son ceinturon pour baisser son pantalon.

Son geste m'a fait l'effet d'un puissant analgésique. La douleur a été emportée par le vent de révolte qui a soufflé en moi. Cet enfoiré allait me violer. Ou plutôt, il allait *essayer* de me violer.

J'ai regardé la boucle de son ceinturon défait, qui pendait dans le vide.

Mon agresseur m'a déshabillée du regard, son atroce ricanement éclatant à

nouveau.

– Je vais te défoncer le cul. Et ensuite je défoncerai ta petite chatte.

– Tu peux toujours le croire.

J’ai arraché la boucle, tiré dessus et enlevé son ceinturon. Son pantalon est tombé sur ses cuisses et j’ai roulé sur moi-même, sans lâcher le ceinturon. Je l’ai tendu entre mes mains, puis j’ai bondi sur lui, bien décidée à tuer ce salopard. J’ai passé la lanière autour de son cou, puis je me suis placée derrière lui et j’ai tiré de toutes mes forces. Je lui ai donné un coup de pied à l’arrière des genoux, ses jambes se sont dérobées et il s’est écroulé au sol.

Il a attrapé la lanière de cuir et essayé de la dégager de son cou, mais c’était inutile. Ma prise était trop serrée, ma haine implacable. J’ai tiré d’un coup sec, sans aucune pitié pour le violeur ni aucune culpabilité à le tuer.

La porte s’est ouverte et deux types sont entrés dans la pièce. Ils ont vu le pantalon baissé sur les chevilles et la teinte bleutée du visage de l’homme.

Celui de gauche a pointé son arme vers moi.

– Lâche-le.

J’ai serré plus fort.

– Laissez-moi partir ou je le tue.

Il a gardé son pistolet pointé vers moi.

– Tout de suite.

J’ai continué de serrer le ceinturon et refusé de le lâcher.

– Si vous voulez que votre ami reste en vie, je suggère que vous m’indiquiez la sortie la plus proche.

Il a pointé son arme vers mon agresseur et pressé la détente.

J’ai entendu la détonation et senti au même moment son corps s’affaisser dans mes bras. J’ai immédiatement lâché le ceinturon et j’ai poussé un petit cri en sentant le sang m’éclabousser le visage.

L’homme a baissé son arme et s’est avancé.

– Debout.

L’autre type a empoigné le corps et l’a traîné hors de ma cellule.

J’ai fixé le cadavre tandis qu’il glissait sur le sol en laissant une traînée sanguinolente. Je n’avais jamais vu personne mourir. Je n’avais jamais vu

personne se faire tirer dessus. J’étais en état de choc, j’avais du mal à respirer.

– Lève-toi.

Il m’a giflée violemment, me ramenant à la réalité.

Je me suis mise debout, me sentant soudain très faible. Ma tentative de les impressionner avait complètement échoué.

– Il ne valait rien. Tu ne vaux rien. Tous, nous ne valons rien.

Il m’a attrapée par le coude et m’a traînée de force hors de ma cage. Il m’a traînée le long d’une étroite coursive, puis il a tourné à plusieurs reprises.

Je n’ai pas fait attention au trajet, car j’étais encore sous le choc.

Nous sommes entrés dans une salle de douches communes. Des pommeaux de douche accrochés au plafond aspergeaient d’eau le carrelage. D’autres femmes étaient déjà là, leur nudité exposée aux regards. Elles avaient des ecchymoses sur le corps, dues à de mauvais traitements. Certains visages portaient la marque de coups de couteau.

Qu’est-ce que c’est que ça ?

Il a pointé le revolver entre mes omoplates.

– Déshabille-toi. Tout de suite.

Son ordre a mis fin à mon état de choc. Pas question que je me mette nue devant quiconque. Je préférais mariner dans le sang d’un criminel plutôt que lui obéir.

– Je t’emmerde.

Je lui ai craché au visage en le regardant droit dans les yeux.

Au bout de secondes interminables, il a essuyé la bave sur son visage. Il a serré la mâchoire et un grognement s’est échappé de ses lèvres. À la vitesse de l’éclair, il m’a assené un coup de crosse sur le crâne.

J’ai eu tellement mal que j’ai hurlé et suis tombée par terre, avec le pire mal de crâne de toute ma vie. Le flingue était dur et lourd, et il m’a presque brisé l’os crânien. Comme si ça ne suffisait pas, l’homme a posé sa botte sur mon ventre et a appuyé horriblement fort.

J’ai toussé, cherchant ma respiration.

– Déshabille-toi.

Il a levé la jambe et m’a donné un grand coup de pied dans les côtes.

– Tout de suite.

J’ai roulé sur le côté et j’ai vomi par terre. Je me suis tenu le ventre à deux mains, mais le mal était fait.

Il m’a empoignée par les cheveux et m’a hissée sur mes pieds.

Ce qui m’a fait atrocement mal, après le coup de crosse que j’avais pris sur la tête.

– D’accord.

J’ai repoussé son bras. Certes, je ne voulais pas obéir à son ordre, mais je ne voulais pas non plus être battue à mort. J’ai enlevé mes vêtements lentement, fait glisser ma robe.

Il m’a fixée pendant tout ce temps, le désir brillant dans ses yeux. À chaque vêtement enlevé, son plaisir semblait s’intensifier, comme s’il n’avait pas vu de femme nue depuis des années. Il y avait plein d’autres femmes nues sous la douche, mais il gardait les yeux rivés sur moi.

J’ai enlevé mon soutien-gorge et ma culotte, écœurée de lui avoir obéi. J’aurais dû me battre plus, mais j’avais atrocement mal au crâne. Je n’étais pas sûre de pouvoir supporter un autre coup.

Il a indiqué la douche d’un signe de tête.

– Lave-toi.

J’ai pivoté, même si je savais qu’il allait mater mes fesses. Je me suis glissée sous l’eau, cherchant du réconfort dans la chaleur du jet. Les autres femmes, imperturbables et silencieuses, ne m’ont même pas regardée.

Je sentais les yeux de l’homme sur mon corps. Il me fixait avec indécence, affichant clairement ses intentions. J’ai toujours été pudique. Qu’un inconnu explore du regard ma nudité me mettait horriblement mal à l’aise.

J’ai fait le vide dans ma tête et me suis concentrée sur l’eau et le savon. Je me suis lavé le corps avec soin, sachant qu’il était possible que je ne prenne pas d’autre douche avant longtemps. Autant profiter de ce maigre luxe.

Quand je me suis rincé les cheveux, j’ai entendu une femme sangloter. Elle se tenait dans un coin et se couvrait la poitrine des bras. Le bruit de ses pleurs trahissait sa peur.

Je les ai écoutés et j’ai senti le désespoir m’envahir.

Il n’existait aucun moyen de s’échapper.

À part la mort.

J’ai dîné avec les autres filles dans une petite pièce pourvue de deux tables. Nous étions vingt, mais nous n’avions pas le droit de nous parler. Ni de manger avec des couverts. Trois gardes nous surveillaient, bardés de fusils et d’armes de poing.

Je n’avais pas faim, mais je me suis forcée à manger. Je pourrais avoir besoin de forces pour combattre, et il fallait que je mange à cette fin. L’homme qui m’avait matée sous la douche était là. Il ne me quittait pas des yeux. La même concupiscence y brillait. Il me jetait des regards vicelards pendant que je mangeais, songeant sûrement aux saloperies monstrueuses qu’il pourrait me faire.

J’avais envie de vomir.

J’ai essayé d’entrer en contact visuel avec les autres filles. Elles savaient peut-être où nous allions. Elles connaissaient peut-être un moyen d’évasion. Elles savaient peut-être pourquoi ces hommes nous retenaient prisonnières.

À observer les autres captives, j’en suis arrivée à une seule conclusion.

Ces hommes étaient des trafiquants.

Ils allaient nous vendre au plus offrant, qui nous emmènerait dans un endroit ignoble pour faire des choses ignobles.

Plutôt mourir que de subir ça.

Après le repas, nous sommes retournées dans nos cellules. Je n’étais pas sûre d’être la seule à avoir un dortoir entier pour moi. Ce que d’autres auraient pu considérer comme un privilège me paraissait un désavantage. La supériorité numérique était toujours une force. Là, j’étais désespérément seule.

Et je savais qu’un homme viendrait me rendre visite.

Il essaierait de me violer comme l’autre.

Mais il ne réussirait pas.

Une semaine s’est écoulée et le bateau avançait toujours à vive allure. Je sentais le navire se coucher dans la houle. Parfois, nous rencontrions une mer démontée et le bateau était durement secoué. Des creux vertigineux soulevaient la coque et nos assiettes glissaient sur la table pendant les repas. C’était par moments si violent que je n’arrivais pas à dormir malgré mon état de faiblesse, dû à mon épuisement et à mes blessures.

Dans les moments de solitude, je pensais à Jacob. J’avais de la peine pour lui, en dépit du fait que mon sort était probablement pire que le sien. Il était sans doute mort à l’heure actuelle, flottant au milieu de l’océan. Ou bien il avait réussi à s’échapper et était mort d’inquiétude pour moi. Il se trouvait dans un pays étranger et ne savait pas comment contacter les autorités. Il pouvait appeler aux États-Unis, mais en quoi cela l’aiderait-il ?

Ne pas savoir ce qui m’était arrivé devait être pire que tout. Il ignorait sans doute que je me trouvais sur un bateau. Et même s’il le savait, il ignorait à quoi il ressemblait et comment l’identifier. Alors comment la police pourrait-elle le retrouver ?

Jacob ne viendra pas à ton secours.

Après huit jours, j’étais nerveuse. J’en avais marre d’être enfermée à l’intérieur du navire. J’avais le mal de mer et je vomissais régulièrement. J’avais beau poser des questions sans relâche, personne ne me donnait d’information.

Cette nuit-là, je n’arrivais pas à dormir. La panique commençait à me gagner. J’étais prise au piège, loin de chez moi, et je n’avais aucun plan pour m’évader. Tous les hommes à bord étaient armés, et les femmes trop effrayées pour se battre. Si j’avais pu communiquer avec elles, j’aurais pu fomenter une mutinerie. Nous étions supérieures en nombre, c’était faisable. Et j’aimais mieux mourir au combat que subir ce qui nous attendait lorsque nous aurions débarqué.

J’aimais mieux mourir que devenir une esclave sexuelle.

J’ai levé les yeux vers le hublot au-dessus de moi. Voir la mer le lécher au rythme de la houle m’apportait un peu de réconfort. C’était ma musique à moi, le bruit des vagues qui giflaient la coque du navire. Fixer le hublot m’aidait à me

détendre. J’ai suspendu mes pensées et suis entrée dans un état de relaxation. Plus rien d’autre n’existait.

La porte s’est ouverte en grinçant derrière moi. Le bruit était si discret que personne d’autre que moi ne l’aurait entendu. Depuis mon enlèvement, je me fiais plus que jamais à mes sens. L’ouïe était le plus développé. Je pouvais anticiper les événements avant qu’ils se produisent. Je percevais les sons de voix à l’approche. Je pouvais détecter le danger et avoir le temps de m’y préparer.

Je savais exactement qui venait me rendre visite en pleine nuit. Je l’attendais. Il croyait que je dormais, ignorante du chasseur venant attraper sa proie. Il me prenait pour une imbécile, heureux les simples d’esprit.

Il a enlevé son pantalon prestement et l’a laissé tomber au sol. Son caleçon a suivi le même chemin.

J’ai attendu ce moment.

Il s’est agenouillé doucement sur le matelas, et a posé les mains de chaque côté de mon corps, prêt à me violenter.

J’ai entrouvert les yeux, pour le surveiller.

Et c’est là que j’ai aperçu la seringue dans sa main.

Ce salaud va me droguer.

J’ai saisi son poignet et l’ai tordu douloureusement, l’obligeant à lâcher la seringue qui a rebondi sur le matelas, puis sur le sol. Je lui ai donné un coup de tête qui l’a fait chanceler en arrière, surpris par ma vitesse d’action.

Sa bite était encore dure, dressée fièrement, luisante du lubrifiant dont il l’avait enduite.

J’ai serré les poings et l’ai frappée de toutes mes forces.

– Ahh !

Il a reculé et s’est protégé immédiatement le sexe avec ses mains, grimaçant de douleur, la mâchoire serrée.

– Espèce de sale...

J’ai balancé mon pied dans sa figure, lui brisant le nez dans un bruit sec.

Il a porté les mains à son visage, libérant sa queue.

Je lui ai donné un coup de pied magistral dans les parties génitales.

– Salope !

Il m’a attrapé une jambe et l’a tirée vers lui.

Cela ne m’a pas arrêté. J’étais galvanisée par ses jurons. J’aimais faire mal à cet enfoiré. Je me vengeais. Je vengeais toutes les femmes qui n’avaient pas pu lui échapper.

Je l’ai empoigné par les cheveux et j’ai frappé sa tête contre le sol — encore et encore. Je l’ai frappé comme il m’avait frappé la tempe avec la crosse de son arme.

– Tu aimes ça, connard ? Et ça ?

J’ai tapé sa tête à nouveau, en lui balançant en même temps un coup de pied dans les boules.

– Ahh !

Les gardes ont entendu ses cris et sont arrivés en courant. Ils ont surgi dans la pièce et m’ont tirée loin de lui. Ils ne m’ont pas massacrée comme je m’y attendais. En fait, ils étaient plutôt doux avec moi, comme s’ils ne voulaient pas me faire de mal.

Les gardes n’ont pas aidé mon agresseur à se relever. Ils se sont contentés de le tenir à distance de moi pour qu’il puisse remonter son pantalon. Il pouvait à peine marcher tellement il avait mal à la queue. Il a mis une main en coupe autour de son membre endolori et est sorti lentement de la pièce.

J’ai souri victorieusement, sans ressentir aucun remords pour la manière impitoyable dont je l’avais rossé.

– Bonne chance pour pisser.

– Ferme-la.

L’homme qui me tenait m’a secouée par le bras, mais il était moins agressif qu’avant.

– Retourne dans ton lit.

– Dis à tes hommes de me laisser tranquille et je le ferai.

Le garde a lâché mon bras et il est parti. Ils ont quitté ma cellule en verrouillant la porte derrière eux. J’ai entendu leurs voix s’éloigner, ils parlaient en italien. Puis, ils ont éclaté de rire au loin.

Je savais ce qui les faisait rire.

Leur camarade s’était fait botter le cul par une femme.

J’en étais sacrément fière.

J’ai su que quelque chose avait changé quand le bateau a cessé de tanguer. Nous n’étions plus en haute mer. Les vagues étaient dociles, la houle inexistante. C’était un gros vaisseau, donc nous nous trouvions forcément au large de la côte, mais plus au milieu de l’Atlantique.

Si j’arrivais à m’évader, je pourrais nager jusqu’au rivage. Je n’étais pas bonne nageuse, mais c’était une question de vie ou de mort ; ce ne serait pas un problème. J’ai scruté le paysage par le hublot et j’ai aperçu une terre distante. Mais chaque fois que j’essayais de regarder mieux, le hublot était couvert d’eau.

Je devais réfléchir à un plan.

Un garde était mort et un autre était grièvement blessé. Ce qui faisait deux pistolets de moins à combattre. Si je la jouais finement, je pouvais peut-être réussir. J’ai tiré la couverture puis j’ai déchiré des lanières de tissu que j’ai fourrées dans mes poches de pantalon. Je pourrais m’en servir pour étrangler quelqu’un si nécessaire.

Quand j’ai remis la couverture en place, j’ai aperçu la seringue s’en décrocher. Elle a roulé tranquillement par terre. L’aiguille était sortie et le réservoir contenait encore le liquide clair.

Le garde l’avait laissée là hier soir.

Et désormais, elle était à moi.

Je l’ai prise entre mes mains et je me suis mise à faire de l’hyperventilation. J’avais enfin une arme à utiliser. Je pouvais endormir un garde, lui voler son flingue et m’enfuir. La chance était avec moi, et je n’aurais jamais cru être reconnaissante à ce type d’avoir essayé de me violer.

Il m’a fait un cadeau.

Je l’ai rangée avec précaution dans ma poche arrière, en laissant dépasser le réservoir pour pouvoir l’attraper le moment venu. Ils viendraient bientôt me chercher. Ça allait être l’heure du petit déjeuner.

J’ai fixé la porte et attendu patiemment.

Le moment était venu.

J’allais m’échapper.

J’étais tout près du but.

La porte s’est ouverte et un garde est entré. Son expression était indifférente, rien à voir avec le regard lubrique de certains autres. Il devait me trouver soit ennuyeuse soit pénible — probablement les deux.

– Debout.

Je me suis levée et j’ai gardé mes bras le long du corps. Quand je serai suffisamment proche, j’attaquerai.

– C’est un jour spécial pour toi.

Que voulait-il dire ?

– Comment ça ?

– Tu vas à la vente aux enchères. Tu n’as pas idée de la chance que tu as.

Enchères ? Oh non, je n’irai pas. Je n’étais pas un animal de foire.

– Des enchères pour quoi ?

Je le faisais parler pour pouvoir le surprendre quand il ne s’y attendrait pas. Je devais viser en plein dans sa carotide pour que le sérum se diffuse le plus rapidement possible dans son organisme.

– C’est là qu’ils vendent les jeunes beautés. Les autres iront au bordel où elles passeront toute leur vie, droguées.

Il a souri comme s’il s’agissait d’un conte de fées.

J’étais révoltée. Incapable d’attendre plus longtemps, j’ai attaqué. J’ai planté l’aiguille et pressé mon pouce sur le piston, libérant instantanément la drogue.

Il a essayé de prendre son pistolet, mais j’ai été plus rapide que lui. Ses yeux sont devenus vitreux, ses paupières lourdes. Il est tombé à genoux au ralenti, en saisissant l’aiguille fichée dans son cou. Il a basculé en arrière et ses yeux se sont fermés. Son corps s’est affaissé et il a perdu conscience.

Je l’ai vraiment fait.

J’ai pris l’arme dans son étui et je l’ai soupesée dans ma main. C’était un pistolet. Je ne connaissais rien aux armes à feu sinon qu’il y avait une sécurité. Je l’ai retirée avant de m’aventurer dans le couloir. Tout ce que j’avais à faire était d’appuyer sur la détente, et leurs cervelles s’étaleraient sur le mur.

Ma main tremblait d’excitation.

Je pouvais réussir à sortir d’ici.

J’ai avancé sur la pointe des pieds dans le couloir, sans faire le moindre bruit. La meilleure façon de me barrer de ce navire était d’aller vers le haut. Si j’arrivais jusqu’au pont, je pourrais sauter dans l’eau. Je préférais avoir affaire à des requins qu’à ces fous furieux.

Coup de chance, je n’ai croisé personne dans le couloir. Il y avait un escalier à gauche, et je l’ai monté jusqu’en haut. Je suis arrivée devant une porte avec un hublot en son centre et j’ai repéré deux hommes à l’intérieur du poste de pilotage, qui tenaient la barre. Ils discutaient ensemble, et ils n’ont pas remarqué mon visage, juste en face d’eux. J’ai réalisé que ma cellule était située à l’avant du navire, où les vagues étaient plus grosses.

Il ne me restait plus qu’à attendre. Quand ils se retourneraient ou quitteraient leur poste, je foncerais droit vers l’eau. Puis je sauterais et resterais cachée sous l’eau pendant une minute ou deux.

Et je serai hors de danger.

J’ai mis l’arme en position de tir, juste au cas où je devrais m’en servir. Puis j’ai attendu, comptant les secondes aux battements de mon cœur. Plus nous approchions de la côte, plus il me serait facile de nager jusqu’au rivage. Mais plus j’attendais, plus la probabilité augmentait que je rencontre quelqu’un dans l’escalier.

Puis, j’ai réalisé autre chose.

Et les autres ?

Pouvais-je vraiment les laisser là sans rien faire ?

Elles seraient vendues à un bordel où elles seraient droguées et violées tous les jours, puis jetées quand leur corps lâcherait. Leurs familles ne sauraient jamais ce qui leur était arrivé.

Je ne pouvais pas partir sans elles.

J’ai redescendu l’escalier à pas de loup et je suis retournée dans le couloir. Il n’y avait personne, aussi je me suis faufilée jusqu’à une porte similaire à la mienne. J’ai regardé à l’intérieur. Il y avait une femme blonde assise sur un lit. Elle avait l’air perdue, comme si tout espoir était mort.

J’ai tourné la poignée et j’ai été soulagée de voir la porte s’ouvrir. J’ai fait signe à la femme.

Elle s’est tournée vers moi, a plissé les yeux de surprise.

J’ai hoché la tête pour lui dire d’approcher.

Elle a sauté sur ses pieds, avide de liberté. Quand elle est arrivée près de moi, elle a vu le pistolet dans ma main. Au lieu d’avoir peur, ça lui a donné un coup de fouet.

J’ai parlé à voix basse.

– Allons chercher les autres. Sais-tu où elles sont ?

Elle a hoché la tête et m’a fait signe de la suivre dans la coursive. Elle s’est arrêtée devant la porte d’une cellule. Quand nous avons regardé par le hublot, nous avons vu non pas une femme, mais dix-huit. Elles étaient toutes entassées dans la même pièce, sur des petits lits de camp.

Pourquoi étaient-elles ensemble alors que j’étais seule ? Pourquoi la femme blonde était-elle seule ?

Elle est entrée dans la pièce et a posé un index sur ses lèvres pour intimer à tout le monde l’ordre de se taire. Puis elle leur a fait signe de nous suivre. Il était impossible qu’on s’échappe sans se faire repérer. Mais au moins, certaines d’entre nous s’en sortiraient.

– Qu’est-ce que tu fous ?

Un homme m’a empoignée par l’épaule et m’a secouée.

À l’évidence, il ne savait pas que j’avais une arme à feu parce que je lui ai tiré dans l’estomac. Je n’ai pas hésité. J’ai toujours cru que je serais incapable de tuer quelqu’un, même si ma vie en dépendait. Mais cela a rapidement changé quand c’est devenu une question de vie ou de mort. Je n’ai pas eu le temps de réfléchir. J’ai juste fait ce qu’il fallait pour survivre.

Et je n’avais pas l’intention de m’en excuser.

Il a agrippé son estomac et s’est effondré, le sang giclant de sa bouche.

– Lâche ton arme !

Un autre garde nous fixait dans un coude de la coursive, son pistolet pointé vers moi.

– Tout de suite.

Un homme a surgi derrière nous, un fusil à la main.

Nous étions cernées.

J’aurais dû partir quand j’en avais la possibilité. Je n’aurais pas dû revenir sur mes pas.

L’homme derrière moi m’a confisqué mon arme tandis que l’autre le rejoignait. Il a levé son pistolet pour m’assener un coup de crosse, dans l’intention de me tuer ou du moins de me faire perdre conscience.

– Arrête.

La garde a attrapé son bras et l’a immobilisé. Puis il lui a parlé en italien.

L’homme a baissé son arme et a reculé. Les paroles de l’autre avaient suffi à l’arrêter.

Que lui a-t-il dit ?

Pourquoi ne m’ont-ils pas frappée ?

Que se passait-il ?

Ils ont rassemblé les filles et les ont enfermées dans la pièce avant de s’emparer de moi et de me traîner dans la coursive. Ils m’ont escortée jusqu’à ma chambre où je devrais rester jusqu’à la vente aux enchères — sans savoir de quoi il s’agissait au juste.

Pourquoi ne me suis-je pas tiré une balle dans la tête quand j’en avais la possibilité ?

Nous sommes passés devant ma porte et ils ont continué à avancer.

– Où m’emmenez-vous ?

J’ai essayé de me débattre, mais ils me tenaient fermement.

– Répondez-moi !

J’ai balancé un coup de pied vers l’homme à ma gauche, ce qui n’a servi qu’à me faire mal. Mon orteil s’est encastré sous sa lourde botte et j’ai étouffé un cri de douleur.

Ils m’ont conduite dans une pièce blanche avec un fauteuil en cuir. Il avait des étriers pour écarter les cuisses. C’était le même genre de siège dans lequel je m’installais chez mon gynécologue.

Et ce n’était pas bon signe.

Ils m’ont fait asseoir dans le fauteuil et m’ont maintenue en place jusqu’à ce

que toutes les sangles soient sécurisées. Même ma tête était immobilisée.

– Qu’est-ce que vous faites, bon sang ?

– Un examen, a répondu le garde. Puis tu partiras.

– Quel genre d’examen ?

J’ai tenté de me libérer des sangles en cuir, en vain.

– Tu verras.

Les gardes sont partis en fermant la porte derrière eux, me laissant dans l’attente insupportable de l’inconnu.

Un médecin est entré quelques minutes plus tard, vêtu d’une blouse blanche bien que la pièce n’avait rien d’un cabinet médical. Il était nettement plus âgé que les autres. Il avait un air impassible, des épaisses lunettes sur le nez. Il a pris un dossier qu’il a feuilleté.

– Qui êtes-vous ?

– Docteur Wayne.

Il avait un accent américain.

Était-il sur le bateau depuis le début ? Je ne l’avais jamais vu.

– D’où venez-vous ?

– De la côte. Le navire a accosté il y a dix minutes. Tu es ma première patiente.

– Accosté où ?

Ce type ne faisait pas partie de l’équipage. J’avais au moins glané ce renseignement. Il avait peut-être des informations qui pourraient m’aider.

– Sur la côte, comme je l’ai dit.

– Quelle côte ? Où sommes-nous ?

– Est-ce vraiment important ?

Il a enfilé une paire de gants blancs.

Il trouvait la situation normale ? Banale ?

– Qu’est-ce qui ne va pas chez vous ? J’ai été kidnappée. Je suis une esclave. Et vous vous en foutez ?

Il a pris une paire de ciseaux et a découpé mon pantalon. Puis il s’est attaqué à ma culotte.

Je me suis débattue si vivement que les sangles ont presque cisaillé ma peau.

Il a fini par répondre.

– Oui. Je m’en fiche. Maintenant, finissons-en avec ça.

– Avec quoi ?

– Je vais vérifier ta santé sexuelle. C’est une donnée importante pour la vente.

– Ma santé sexuelle ?

– Oui. Es-tu vierge ?

Je lui ai lancé un regard de défi. Comme si j’allais lui confier ce genre de choses.

– Laisse-moi le formuler autrement. Plus tu m’en diras, moins mon examen sera invasif.

Il a levé deux doigts en l’air.

Je savais ce que ça voulait dire.

– Non.

– Combien de partenaires ?

– Deux.

Je m’en voulais de lui répondre.

– Anal ?

– Quoi anal ?

– As-tu déjà eu un rapport anal ?

Qui en avait déjà eu, putain ?

– Non.

Il a pris des notes.

– Une ITS ?

– Non.

– Tu prends la pilule ?

– Je la prenais jusqu’à ce qu’on me kidnappe.

Ma voix était plus fielleuse que du venin de serpent.

Il a reposé le dossier puis s’est positionné entre mes cuisses.

– Ça ne prendra que deux minutes.

– Putain, ne me touchez...

Il a enfoncé deux doigts dans mon ventre, les a remués, vérifiant mon col

aussi bien que mes ovaires. Il a fait un prélèvement avec un coton-tige qu'il a déposé dans un sachet en plastique. Puis il a enlevé ses gants.

– Terminé.

J'avais été touchée contre mon gré, et je détestais cela. Je détestais le fait d'être privée de mes droits. J'en avais marre des mecs qui essayaient de me violer. Je détestais le fait d'avoir été si près de la liberté et d'avoir fait l'erreur de revenir en arrière. J'ai vu rouge — un rouge profond, écarlate. Je voulais tuer tous les hommes sur ce navire.

Si j'avais un flingue, je ferais un carnage.

Ils m'ont droguée avant de me transporter à terre. Je n'avais aucune idée de l'endroit où ils m'avaient emmenée, ni comment j'étais arrivée là. J'ai supposé que c'était en voiture, mais je ne me souvenais pas d'avoir ressenti la vibration d'un moteur ou entendu le son d'une radio. J'avais un sac noir sur la tête et je ne pouvais absolument rien voir.

Quand je me suis réveillée, j'étais dans une chambre. Le lit avait un cadre et des draps de qualité. Il y avait une fenêtre aux rideaux fermés, en tissu écru. Dans un angle, une commode dans les mêmes teintes.

Où étais-je ?

J'ai sauté du lit et me suis immédiatement dirigée vers la fenêtre. J'ai tiré les rideaux, me préparant à sauter. Jusqu'à six mètres de hauteur, je pouvais le faire. Je m'accrocherais à la gouttière au besoin.

Mais les rideaux se sont ouverts sur des barreaux métalliques.

J'étais prisonnière — à nouveau.

La porte s'est ouverte et une femme est entrée — une femme magnifique. Elle avait des cheveux noirs soyeux, un maquillage parfait, et un visage à faire pâlir de jalousie toutes les filles.

– Je me demandais si tu allais te réveiller un jour.

Je l'ai fixée d'un air surpris. Des propos sarcastiques ne m'aideraient pas. Des menaces gratuites non plus. Je ne savais pas à qui j'avais affaire. Durant

mon voyage sur les mers, je n’avais pas rencontré de femme libre — jusqu’à maintenant.

– Qui es-tu ?

– Ta styliste. Et je vais transformer tout... ça.

Elle a montré du doigt mes cheveux et mes vêtements.

– Pardon ?

– Les enchères ont lieu ce soir, et nous avons beaucoup à faire. Alors, commençons tout de suite.

– Les enchères ?

Ce dont les gardes m’avaient parlé ?

– Oui. Tu vas être achetée... avec quelques autres filles.

– Euh, je ne pense pas.

J’allais me tirer d’ici avant.

Elle a soupiré, comme si elle s’y attendait.

– Écoute, je fais seulement mon boulot. Ne me complique pas la tâche, et je ne rendrai pas les choses plus difficiles pour toi.

Comment pouvait-elle me dire une chose pareille ? C’était une trahison pire que mon enlèvement.

– J’ai été kidnappée, et je vais être vendue à des violeurs. Et ça ne te dérange pas ? En tant que femme ?

Pas le moindre signe de compassion dans son regard.

– Parfois nous sommes l’insecte. Parfois nous sommes le pare-brise.

– Alors pourquoi ne serais-tu pas le putain d’insecte ? ai-je sifflé.

Elle a levé une télécommande et passé son pouce dessus.

– Ne me force pas à l’utiliser.

– Qu’est-ce que c’est ?

Elle a appuyé sur le bouton, et dans la seconde, ma jambe a été foudroyée par une décharge électrique. Elle était si forte qu’elle m’a brûlé la peau. Mon cœur a palpité si vite que j’ai cru que j’allais avoir une crise cardiaque et mourir. Mes genoux se sont dérobés et je me suis effondrée par terre.

Elle a relâché le bouton.

– Ne m’oblige pas à recommencer. Je ne suis pas comme ces bestiaux. Je ne

te veux aucun mal.

Elle était un monstre comme tous les autres.

– Fais ce que je te demande et laisse-moi travailler.

Elle s’est placée au-dessus de moi et m’a toisée dans sa robe griffée.

– Il n’y aura aucun problème si tu m’écoutes. Et plus tu seras belle, plus tu auras de chances d’attirer l’attention d’un bon maître.

– Un bon maître ?

– Oui. Le genre à t’offrir des cadeaux, à t’emmener dans des voyages luxueux, à te donner tout ce que tu veux...

– À condition que j’écarte les cuisses.

Elle a haussé les épaules.

– Il y a pire, si tu veux mon avis.

– Alors tu n’as jamais été esclave, rétorquai-je.

– En fait, si.

Elle m’a regardé dans les yeux, sans honte ni douleur.

– Je suis l’esclave d’un homme merveilleux. Et je peux te dire en toute honnêteté que je l’aime.

Juste au moment où je croyais avoir rencontré une personne normale, elle se révélait être une psychopathe. Aucun être sain d’esprit n’aimerait son maître. Aucun être ne lui pardonnerait d’avoir fait de lui un esclave. Aucun être normal ne se sentirait reconnaissant. Elle souffrait d’un cas extrême du syndrome de Stockholm.

– Bon, mettons-nous au travail.

Chapitre quatre

Pearl

Dix filles ont été mises aux enchères ce soir-là.

Dans la salle se trouvait une mer de tables éclairées aux chandelles. Des hommes y étaient assis, portant des complets griffés et des masques de carnaval qui rendaient tous les participants anonymes. Mais il faisait tellement sombre que ce déguisement n'était pas nécessaire.

Des serveuses se pavanaient d'une table à l'autre, vêtues uniquement de strings noirs. Les hommes glissaient des billets dans la ficelle autour de leur taille, puis leur tapaient les fesses lorsqu'elles s'éloignaient.

Putain, comment ai-je atterri ici ?

Les autres femmes étaient d'une beauté époustouflante. On aurait dit des mannequins, du genre qu'on ne voyait qu'à la télé. Beaucoup d'entre elles semblaient terrifiées, à en croire leurs doigts et genoux tremblants. Mais une femme en particulier semblait excitée, comme si elle avait attendu ce moment toute sa vie.

Il y a tellement de degrés d'abjection.

Je portais une courte robe rose corail serrée à la taille, un collier de perles, et mes cheveux étaient élégamment mis en plis. La dernière fois où j'avais été aussi chic, c'était au bal de fin d'année.

Une par une, les filles ont été vendues. Chacune pour un million de dollars ou plus.

Un million de dollars.

C’était absurde.

Les esclaves valaient tant que ça ? Quelqu’un allait-il vraiment payer une telle somme pour m’avoir ? Quelqu’un allait-il vraiment empocher un million de dollars pour ma vie ?

Quelle horreur.

Quand mon tour est venu, je suis montée sur la scène, où j’ai attendu mon sort. Le maître de cérémonie allait dresser la liste de mes atouts, comme il l’avait fait avec les autres. J’étais curieuse de voir ce qu’il dirait, car je n’en avais aucun.

Je ne serais pas soumise. Je me battrais chaque jour jusqu’à ce que je sois libre, ou morte. Je ne m’abaisserais à aucune faveur sexuelle répugnante. Chaque jour serait plus pénible que le précédent. Je serais la pire esclave qu’on n’ait jamais eue. S’il voulait survivre, mon maître allait devoir ne dormir que d’un œil.

– Hostile, dure à cuire, fougueuse, annonça le maître de cérémonie. Avec un score de combat de dix.

Un murmure collectif d’approbation a empli la pièce. Il y a même eu quelques sifflements.

Qu’est-ce que ça veut dire ? C’est bon signe ? C’est mauvais signe ?

Si personne ne m’achetait, me laisseraient-ils partir ? Ou peut-être qu’ils me tueraient ?

– Deux partenaires, ajouta-t-il, lisant le morceau de papier dans sa main. Ingénieure. Expérience sexuelle limitée.

Je n’étais pas vierge. Alors non, mon expérience sexuelle n’était pas limitée. Mais je n’allais pas argumenter, car cela n’avait aucune importance.

– Les mises sont maintenant ouvertes.

Il est retourné au podium, où il s’est mis à animer la vente. Il a annoncé la mise initiale, et les enchères ont vite monté tandis que les hommes surenchérissaient en nombre. J’ai été particulièrement dégoûtée en voyant l’un d’eux, qui avait déjà acheté une femme, miser sur moi. Avait-il vraiment besoin de deux esclaves ?

L’enchère a continué de monter jusqu’à ce qu’elle atteigne un million.

Putain de bordel de merde.

Plutôt que de ralentir, le prix a monté de plus en plus vite. Plus il augmentait et plus la testostérone était palpable dans la salle. Quelqu’un ici allait se faire une véritable fortune grâce à ma souffrance. Il gagnerait encore plus d’argent qu’il n’en avait besoin — et je paierais cette dette jusqu’à ma mort.

– Vous me dégoûtez tous autant que vous êtes, bande de pervers.

Je n’ai pas pu m’empêcher d’exprimer mon mépris. Peu m’importait qu’on me punisse d’avoir ouvert la bouche. J’étais un être humain, mais on me traitait comme du bétail.

Un des hommes qui participait à l’enchère s’est levé, brandissant son numéro.

– Trois millions de dollars.

Merde, qu’est-ce que j’ai fait ?

Les autres hommes se sont tournés vers lui en silence.

Personne n’a renchéri sur sa mise. Ils ont tous baissé leur numéro.

Le vainqueur a souri.

– Trois millions de dollars pour la petite garce au sang chaud, s’exclama le maître de cérémonie avant de donner un grand coup de maillet sur le pupitre. Trois millions pour le gentleman au fond. Félicitations. Cette beauté est à vous.

Comme si j’étais suspecte dans une enquête criminelle, on m’a menottée et assise sur la banquette arrière d’une voiture noire aux vitres teintées. Je portais toujours ma robe et mes perles. Mes talons hauts me faisaient mal aux pieds, mais je savais qu’un inconfort bien pire m’attendait.

Le chauffeur s’est assis au volant, attendant que son client nous rejoigne.

Je n’avais pas vu son visage, mais cela importait peu. Dès qu’il avait lancé son offre de façon aussi arrogante, j’avais su qu’il était un monstre impitoyable. Si je le suppliais de me laisser partir, il refuserait. Si je l’implorais de ne pas me faire de mal, il m’ignorerait.

Espérons que j'aie tort.

Il ne semblait pas être le genre d'homme à la recherche d'une belle femme à gâter. Il ne semblait pas du genre à vouloir m'exhiber lors de cocktails ni m'acheter des robes et des bijoux hors de prix. Je sentais le mal en lui.

Le mal absolu.

Il m'a enfin rejointe sur la banquette arrière, n'attachant pas sa ceinture de sécurité. Il portait toujours son masque, qui cachait le haut de son visage.

Je regardais droit devant moi, les mains liées derrière le dos. Si au moins je pouvais passer les bras devant moi, j'étranglerais le chauffeur. Peut-être qu'il ferait un accident, et qu'on mourrait tous. Ou encore mieux, ils mourraient tous les deux et je m'en sortirais indemne.

Quelle illusion.

Le chauffeur a démarré et s'est engagé dans le trafic. Il ne conduisait pas du côté de la route auquel j'étais habituée. Les rues étaient étroites, et la voiture petite. J'ignorais où nous étions exactement, mais je savais que c'était quelque part en Europe.

À environ un kilomètre de notre destination, mon ravisseur a ôté son masque. Ses yeux étaient d'un bleu vif et luisaient au clair de lune. Pendant un instant, ils lui ont donné l'air innocent. Mais dès qu'il a cligné, le mal au fond de son âme a transparu dans son regard. Il me regardait comme si j'étais une proie et lui un chasseur. La tension a empli l'air alors que la peur m'étreignait le cœur.

Il avait des cheveux blonds lissés vers l'arrière qui révélaient son visage rond. Ses lèvres étaient minces, du genre que l'on remarque à peine. Il portait une barbe fournie qui lui donnait l'air d'un bûcheron en plein hiver.

Il me fixait froidement, comme s'il allait bondir sur moi.

J'ai soutenu son regard et juré que je le tuerais s'il essayait de me toucher.

– Ton nom ?

Sa voix était tout aussi cruelle que pendant la vente aux enchères. Rauque, comme du papier émeri frottant contre du béton. Elle m'a éraflé les tympans avant d'entrer dans mon corps. Même ces deux petits mots me semblaient odieux. Ma haine s'est décuplée — chose que je n'avais pas crue possible.

Je refusais de lui répondre. Je refusais d'obéir. Il allait devoir travailler dur

pour obtenir quoi que ce soit de moi — sans aucune gratification.

Il a ricané et s’est confortablement adossé au siège de cuir.

– Tu me plais. On va bien s’amuser, toi et moi.

S’amuser ? Dès qu’il me mettrait sa bite dans la bouche, je lui arracherais avec les dents.

– Je vais t’appeler ma petite pute.

Il a regardé les immeubles défiler par la fenêtre teintée. Il portait une chemise blanche sous un complet noir, look tout aussi redoutable que le son de sa voix.

– À moins que tu m’en dises autrement. Et entre nous, j’espère que ça n’arrivera pas.

C’est mal parti. Très mal.

Il a lentement tourné la tête vers moi, attendant la réaction sur mon visage. Il voulait y voir la peur. La terreur.

Mais je refusais de lui donner ce qu’il voulait.

– Je n’en croyais pas ma chance quand le maître de cérémonie a dit que tu avais un score de combat de dix. Ça me semblait trop beau pour être vrai. Ça n’arrive presque jamais.

J’ignorais encore ce qu’était un score de combat. Était-ce parce que j’avais tué quelqu’un ? Je n’étais pas fondamentalement dangereuse. Mais si c’était une question de vie ou de mort, je ferais tout pour survivre.

– Et puis quand tu nous as tous traités de pervers, ricana-t-il doucement, je n’ai jamais été aussi bandé de ma vie.

Je voulais dégueuler.

– Ma queue s’est dressée dans mon froc. Tu étais sur la scène, une magnifique femme aux traits parfaits dans une robe épatante. Puis quand t’as ouvert la bouche et que t’as dit ce que tu pensais, sans retenue…

Son pantalon a gonflé alors que sa bite durcissait. Il s’est penché vers moi et m’a pressé la cuisse.

Répugnée, j’ai brusquement pivoté les jambes vers la portière pour qu’il lâche prise.

Il devait s’attendre à ce que je réagisse ainsi, car il s’est redressé, ricanant

toujours.

– Je vais tellement m’amuser à te briser. Tu me rappelles un étalon sauvage que personne ne peut monter. Tu es un taureau indomptable.

La peur s’est immiscée dans mes veines, circulant dans mon sang. Quand elle a atteint mon cœur, j’ai été momentanément paralysée. Être prisonnière de cet homme allait tester mes limites. Je serais assujettie à tellement de cruauté que je ne m’en sortirais peut-être pas indemne — du moins mentalement. Mais je refusais de céder à la panique. Je devais continuer à me battre. Tout problème avait une solution ; j’allais en trouver une.

– Quand on arrivera à la maison, je vais te défoncer le cul tellement fort que tu ne pourras pas t’asseoir pendant une semaine. Ce sera ton cadeau de bienvenue.

Il a regardé par la fenêtre à nouveau, comme si ses paroles n’avaient rien de terrifiant.

– Et quand on arrivera à la maison, je vais te tuer. Ce sera ton cadeau d’adieu.

Il s’est tourné vers moi lorsque j’ai prononcé ces mots. Plutôt que de me punir d’avoir rétorqué, il a souri. D’un air grotesque, comme si ma riposte le rendait encore plus excité à l’idée de me torturer.

– J’aime les défis.

Chapitre cinq

Crow

Nous étions dans l'allée, éclairée par un unique lampadaire au loin. C'était une de ces heures fantomatiques entre le coucher et le lever du soleil. Les rues vides. Les trottoirs vides. À la nuit tombée, les monstres sortaient.

Cane se tenait derrière moi, le sac de billets à ses pieds. Il a regardé l'heure sur sa montre noire.

– Il est en retard.

– Je savais qu'il serait en retard.

Il avait toujours aimé faire une entrée remarquée, faire attendre les gens. C'était le seul respect qu'il pouvait gagner — par la force.

Mon cœur battait dangereusement lentement. Juste avant le danger, j'étais toujours calme. C'était inscrit dans mes gènes depuis la naissance. J'aimais les situations où il était question de vie ou de mort. Mais quand je me retrouvais seul dans mon palais, c'était là que la peur s'invitait. La paranoïa m'envahissait et je ne pouvais m'en défaire. Il fallait que je casse un truc pour me détendre. J'avais besoin de faire du mal pour me sentir bien.

Mes hommes se sont rassemblés autour de nous et ont formé une barrière protectrice. La règle était de venir seul au rendez-vous, mais personne ne venait jamais seul. Je ne savais pas pourquoi on continuait à le mentionner.

Cane a regardé sa montre à nouveau, une lueur d'agacement dans les yeux.

– Elle est morte.

– Ne dis pas ça.

Inutile de regretter quelqu’un avant que sa disparition soit avérée. Je refusais de vivre les affres du chagrin à moins que ce ne soit nécessaire. Il m’était tellement difficile d’aimer. Mon corps s’était recouvert d’une couche de glace il y a bien longtemps.

Et elle n’avait jamais fondu.

– Elle est morte, nous le savons tous les deux.

Il m’a regardé d’un air résigné.

– Les putains de fous comme lui ne laissent pas les gens partir. Il joue avec nous. Je le sais.

– Nous ne sommes pas le genre de gens avec qui il a envie de s’amuser.

– Et c’est exactement pour ça qu’il le fait.

Finalement, ça a bougé. Des 4x4 noirs se sont garés au bout de l’allée. Personne n’est sorti jusqu’à ce que les phares soient éteints. Puis des soldats sont descendus des véhicules, fusil d’assaut en main.

L’un des hommes a ouvert une portière arrière et elle est sortie du 4x4.

Vanessa.

Même de loin et dans la pénombre, je pouvais voir les innombrables ecchymoses qui couvraient son corps. Ses bras étaient noirs et bleus, des balafres sur des cicatrices. Des croûtes de sang s’étaient formées au coin de sa bouche à force d’être giflée. Elle avait les yeux au beurre noir, trop souvent cognés. Elle pouvait à peine se tenir debout, car ses muscles s’étaient atrophiés, et elle était plus faible que je ne l’avais jamais vue.

J’ai vu rouge.

Je ne voulais pas penser à ce qu’il lui avait fait. Je ne voulais pas penser aux mois de torture qu’il lui avait infligés. Toutes ces nuits où j’avais dormi, elle était fouettée et battue.

Il était constamment en mouvement et impossible à tracer. J’ai essayé sans relâche de la retrouver. J’ai mis mon travail de côté pour y parvenir. Même quand tout espoir semblait perdu, je n’ai pas abandonné.

Parce qu’elle ne m’aurait pas abandonné.

Le nabab impitoyable est descendu du véhicule derrière elle.

J’ai immédiatement posé la main sur mon arme. J’ai résisté de toutes mes forces pour ne pas dégainer et lui tirer une balle dans la tête. Je rêvais de voir son sang éclabousser le soldat derrière lui, de voir son corps s’effondrer sur le pavé froid. J’ai savouré ce fantasme comme un rêve devenu réalité.

D’un seul mot, Cane m’a ramené à la réalité.

– Crow. Pense à ta sœur.

Ma main a serré le revolver avant de le relâcher.

Il a empoigné Vanessa par les cheveux et s’est avancé vers nous. Elle portait un soutien-gorge élimé et une vieille culotte, couverte de poussière et de boue. Elle ne ressemblait pas à la jeune fille de mes souvenirs. Il pouvait me livrer une autre femme sans que Cane et moi nous en rendions compte.

– La voilà.

Il l’a poussée, la faisant tomber sur les pavés.

Elle a poussé un cri quand ses genoux nus ont heurté le sol.

C’était elle. Je reconnaissais sa voix.

Tout mon corps s’est raidi de rage. J’étais tellement furieux que j’aurais pu cracher des flammes. J’aurais voulu lâcher une bombe nucléaire et tous nous tuer. Mourir n’aurait servi à rien, mais l’idée ne me déplaisait pas.

– J’ai rempli ma part du contrat. Où est la tienne ?

Il portait un costume noir, une chemise noire en dessous.

J’ai fait signe à l’un de mes hommes.

Ils ont posé le sac de billets sur un chariot et lui ont donné une impulsion pour qu’il roule vers lui. J’ai parcouru la distance qui nous séparait le temps qu’il atteigne le bout de l’allée.

L’un de ses sbires a ouvert le sac et s’est mis à compter les billets, s’assurant qu’il ne manquait pas un seul dollar. Puis il a utilisé une machine pour compter plus vite et vérifier que les billets n’étaient pas faux.

Le temps s’est étiré à l’infini.

Vanessa s’est relevée lentement, les genoux rougis par sa chute. La femme forte et fière que j’avais connue avait complètement disparu. Elle était brisée à jamais. Même si nous allions la soigner, elle ne serait plus jamais la même. Elle serait traumatisée à vie par les atrocités qu’elle avait endurées. Elle nous a

regardés, Cane et moi, et elle s’est mise à pleurer.

Ma sœur n’a jamais pleuré.

Elle était faite du même bois que moi. Elle était dure comme l’acier et impitoyable. Vous pouviez lui briser tous les doigts, elle ne craquerait pas. Mais elle avait dû subir suffisamment d’horreurs pour finir par craquer — plutôt mille fois qu’une.

J’ai posé la main sur mon flingue.

– T’as eu ton fric. Laisse-la partir.

Quand elle sera en sécurité, je tirerai. Je n’avais plus rien à perdre. Mon sang réclamait un meurtre. Je devais le faire. Je devais le mettre hors d’état de nuire.

– Tu as entendu, chérie. Va.

Il l’a poussée en avant à nouveau.

Elle a vacillé avant de retrouver l’équilibre. Puis elle a marché vers nous, avec une lenteur insupportable. Elle jetait des coups d’œil derrière elle comme pour s’assurer que ce n’était pas un autre jeu tordu.

– Vanessa.

Ma voix était autoritaire. J’avais besoin de la ramener dans la réalité. Il fallait qu’elle parcoure la distance qui nous séparait avant que ce putain d’enfoiré ne se ravise. J’ai dégainé mon revolver, au cas où.

Elle s’est tournée vers moi, les yeux remplis de larmes.

– Dépêche-toi un peu. Avance !

Nous pourrions parler de ses problèmes plus tard. L’heure n’était pas à l’épanchement émotionnel.

Elle a accéléré le pas, est arrivée à mi-chemin. Ses bras entouraient sa poitrine pour se protéger du froid. Ses pieds nus s’enfonçaient dans des flaques d’eau, mais elle ne semblait pas s’en soucier. Son corps était devenu insensible à tout.

Elle était presque là, de retour dans le camp ami. Nous allions l’emmener à l’hôpital et lui faire passer des examens dans un établissement psychiatrique. Sans même avoir entendu un seul mot d’elle, je savais qu’elle n’était pas la même. La jeune femme qui était ma sœur était morte. Il ne restait d’elle que son enveloppe charnelle.

– Elle est trop lente.

Il a sorti un revolver de sa poche.

– Feu !

Cane a réagi plus vite que moi et a chargé son arme.

J’étais concentré sur elle, et son mouvement avait échappé à mon attention.

Il a visé ma sœur et a fait feu.

J’avais une nanoseconde pour réagir. La seule chose à faire était de charger. J’ai couru vers elle aussi vite que j’ai pu, les muscles de mes jambes supportant mal cet effort soudain. J’ai attrapé son corps frêle entre mes bras et l’ai plaquée à terre.

Mais c’était trop tard.

Sa tête a été projetée en avant quand la balle est entrée à l’arrière de son crâne, et en est ressortie par le front dans une gerbe de sang. Il m’a éclaboussé le visage et la veste. Elle a plongé ses yeux dans les miens juste avant que les ténèbres ne l’emportent. Puis elle est morte, avant même de toucher le sol.

Je savais qu’elle était morte, mais je n’arrivais pas à l’accepter. Je l’ai secouée, espérant qu’elle soit seulement évanouie. J’ai posé mon oreille contre sa poitrine en quête d’un battement de cœur. J’espérais entendre sa respiration. Je guettais le moindre signe me disant qu’elle était en vie.

Rien.

Des coups de feu ont éclaté autour de moi ; la bataille faisait rage. J’ai momentanément oublié la guerre. J’ai tout oublié quand j’ai vu ma petite sœur morte sur le pavé.

Les 4x4 ont démarré et se sont enfuis, emmenant leur chef. Des détonations résonnaient encore dans mes oreilles, et plusieurs soldats étaient au sol. Nous avions perdu des hommes. Certains auraient sans doute pu être sauvés si je n’avais pas perdu ma concentration.

Une fois la voie libre, Cane m’a rejoint. Il s’est agenouillé à côté de moi et a regardé le corps de notre sœur. On aurait dit une putain battue à mort dont on s’était débarrassé après l’avoir utilisée. Son souffle est devenu rauque tandis qu’il la regardait fixement, sans verser une larme.

Je n’ai pas pleuré moi non plus. Une vie entière à fréquenter des gangsters

avait eu raison de mes émotions humaines. La tristesse et le désespoir m'étaient étrangers. Le bonheur et la joie aussi. Je ne connaissais que la colère.

Et c'était ce que je ressentais en ce moment.

Mon frère a dit un mot. Et ce mot valait toutes les paroles. Il m'a dit ce que nous allions faire à l'homme qui avait massacré notre famille. Il m'a dit par où commencer. « Bones. »

Bones nous avait baisés. À notre tour de le baiser.

Chapitre six

Pearl

Il a tenu sa promesse et m’a baisée de la façon qu’il avait décrite. Je me suis débattue férocement, mais il m’a ligotée avec des cordes blessantes et il a enfoncé sa queue en moi.

Il m’a fait mal.

Je ne pouvais que rester allongée et subir.

Je me sentais dégoûtée.

Sale.

J’avais envie de pleurer, mais je me suis retenue. Je refusais de lui donner cette satisfaction. Il ne méritait pas mes cris ni mes larmes. Il voulait me briser parce qu’il savait que ce ne serait pas facile.

Mais je ne céderais pas.

Quand il a eu fini, il m’a prise et reprise encore. La nuit n’a été qu’une lente agonie et j’ai cru que j’allais me déchirer en deux, à partir du milieu. Quand il a semblé enfin satisfait, j’étais à peine consciente. Je ne pouvais m’allonger que sur le ventre tant mon derrière me faisait mal. Et je savais qu’il était inutile d’envisager d’utiliser les toilettes.

Il s’est penché et a pressé ses lèvres contre mon oreille.

– Je vais te faire ça tous les jours jusqu’à ce que tu hurles de plaisir. Et entre nous, j’espère que ça n’arrivera pas.

Il m’a giflé les fesses avant de partir.

Enfin seule, je suis allée dans la salle de bain me laver. J’étais couverte de sa semence, et il m’avait pénétrée tellement de fois que je saignais. Je suis entrée sous la douche et je suis restée debout sous le jet d’eau chaude, car c’était le seul endroit où j’étais en sécurité. J’avais une chambre, mais elle n’avait pas de porte. Il pouvait entrer chaque fois qu’il le désirait. Mais quand j’étais dans la salle de bain, il me laissait tranquille.

Le viol était bien plus douloureux que je le pensais. J’ai enfin compris pourquoi les gens disaient que ce n’était pas un crime de passion, mais un crime de violence. Il ne jouissait pas d’être en moi. Il jouissait de savoir que je souffrais atrocement.

Je savais que la captivité engendrait humiliation, souffrance et terreur. Mais je n’avais pas conscience que ce serait si terrible. Mon ravisseur était un psychopathe, et plus je resterais ici, plus il me ferait subir de choses horribles.

Je n’étais ici que depuis quelques jours, et j’étais déjà à deux doigts de craquer.

Je voulais pleurer de tout mon soûl et prier qu’un miracle se produise.

Je voulais me rouler en boule et mourir.

Je voulais oublier qui j’étais et m’envoler loin d’ici, glisser dans un royaume où les pensées n’existaient pas. Je voulais planer dans un état de semi-conscience.

Mais je devais rester forte. Je devais suivre mon plan. Il fallait que je trouve une arme et que je le tue. C’était tout ce que j’avais à faire. Ensuite, je pourrais m’enfuir d’ici et rentrer chez moi. Je pourrais retrouver Jacob. Reprendre mon travail. Je pourrais à nouveau dormir la nuit en sachant que personne ne me ferait du mal.

Tu vas y arriver, Pearl.

Concentre-toi.

Il peut prendre ton corps, mais pas ton esprit.

Reste fixée sur ton objectif.

IL AIMAIT ME BATTRE.

Je crois qu'il aimait ça plus que me baiser.

Il aimait jouer à cache-cache. Je parcourais son immense demeure en essayant de repérer un endroit où il ne me trouverait pas. Puis il partait à ma recherche — une batte de base-ball à la main.

Quand il me trouvait — ça ne manquait jamais —, il me frappait jusqu'à ce que je perde connaissance.

Il aimait m'attacher et me fouetter, me réduire à la soumission. Il aimait me faire saigner, et quand il voyait le sang couler sur ma peau, il me faisait saigner encore plus. Il prenait son pied avec beaucoup de choses malsaines.

J'étais son jouet. Je n'étais pas un être humain. Il me traitait comme une poupée de chiffon qu'il pouvait tyranniser.

Quelqu'un s'est fait trois millions de dollars avec moi.

Ce quelqu'un avait probablement un yacht en Méditerranée, une villa sur la plage en Sardaigne et une Lamborghini dans le garage.

Pendant que je me faisais tabasser.

Quand je sortirais d'ici, je le traquerais. Je le trouverais et récupérerais ces trois millions de dollars. Je me fichais de l'argent. Mais je l'avais gagné. Il était à moi. Personne d'autre que moi ne devait tirer profit de mon asservissement.

Il fallait juste que je sorte d'ici.

Je ne savais pas comment il gagnait sa vie, mais il devait faire un truc qui rapportait gros pour posséder un château. Il se trouvait en pleine ville, mais je n'arrivais pas à déterminer où. Les barreaux aux fenêtres m'empêchaient de m'échapper, mais pas de regarder dehors. C'était à coup sûr en Europe. Sans aucun signe distinctif en vue, je n'arrivais pas à savoir où j'étais exactement. Peut-être en France. Peut-être en Italie. Peu m'importait. Ces deux pays avaient une ambassade américaine. Il suffisait de m'y rendre et de dire qu'on m'avait kidnappée. Je me retrouverais ensuite dans le premier vol pour les États-Unis. Une fois arrivée, je ne repartirais jamais.

Mon bourreau était absent pendant la journée, ou alors il se trouvait dans un endroit du château auquel je n'avais pas accès. Des gardes patrouillaient à l'intérieur du bâtiment, surveillant toutes les issues et les fenêtres. Il y avait des

caméras dans toutes les pièces — y compris dans ma chambre. Je n'avais pas la moindre intimité. Il observait tous mes gestes, comme un chien.

Je passais tout mon temps dans ma chambre, savourant les douces heures jusqu'à ce qu'il rentre de son satané travail, quel qu'il soit. Tous les jours, il me prenait sauvagement. Seule exception : quand il était malade. Ce n'était arrivé qu'une seule fois.

Il n'y avait pas d'horloges ni d'appareils électroniques dans la maison, à part la sono intégrée aux murs. J'ignorais depuis combien de temps j'étais là. Cela me semblait une éternité, mais ça ne faisait sans doute que quelques semaines. Un mois, peut-être.

Mais j'avais l'impression d'y être depuis toujours.

Comme il n'y avait rien à faire dans la journée, je dormais beaucoup. Je passais mon temps libre à récupérer des coups que j'avais reçus. Mes côtes me faisaient mal partout où il m'avait donné des coups de pied, et mon dos était balafré de zébrures. Il enlevait son ceinturon et me fouettait, laissant des marques profondes sur mes fesses.

J'ai remarqué qu'il ne me frappait jamais au visage — du moins pas assez violemment pour laisser de traces. Et il ne me blessait jamais sous les genoux. Il épargnait également mes bras et mes épaules. Mon dos et mon cul prenaient tous les coups.

Peut-être ne voulait-il pas que quelqu'un sache ce qu'il me faisait.

Cela me donnait un espoir. Si un visiteur venait à la maison, je pourrais lui dire que j'étais retenue en captivité. Je pourrais lui montrer mes marques et mes blessures. Il appellerait les flics. Personne ne pouvait être témoin de ces horreurs sans rien faire.

J'ai su qu'il était rentré quand sa voix a fait trembler les murs.

– Où est ma petite pute ?

Quel joli surnom.

Quelques instants plus tard, il est entré dans ma chambre, vêtu d'un costume élégant comme s'il sortait d'une réunion d'affaires respectable. Il devait gagner son fric grâce à des activités criminelles. C'était mon intuition. Personne n'était aussi riche à moins d'enfreindre la loi.

Il s’est approché du lit et m’a saisie par la cheville, me tirant de force au bord du lit jusqu’à ce que je sois sous lui.

Je détestais qu’il soit si fort.

– Je t’ai manqué ?

– Même mort, tu ne me manquerais pas.

Je lui ai donné un coup de pied dans la main et je me suis reculée.

Chaque fois que je le provoquais, il semblait prendre son pied.

– Je vais te punir pour ça plus tard. Mais pour le moment, on doit discuter de quelque chose.

Ça s’annonçait bien.

– Francine.

Il a claqué des doigts comme s’il appelait un chien.

Une jeune femme s’est avancée docilement dans la pièce. Elle avait des cheveux lisses et soyeux et portait des vêtements de marque. Elle m’a fait penser à la styliste qui m’avait apprêtée pour la vente aux enchères.

– Je suis prête, monsieur.

– Ma petite pute, cette femme va te préparer pour ce soir. J’organise un dîner et j’aimerais te compter au nombre de mes invités.

Un dîner ? Ce qui signifiait qu’il y aurait d’autres personnes présentes ? Cela semblait trop beau pour être vrai.

– Coopère, a-t-il ordonné. Fais-lui le moindre mal et je te pends jusqu’à ce que tu perdes connaissance.

J’étais déjà passé par là. Ce n’était pas marrant.

– Compris ?

– Va te faire foutre.

C’était ma réponse habituelle. Je n’allais pas en changer.

Il s’est tourné vers elle, amusé.

– Elle est un peu difficile.

Elle a souri.

– Je vois ça.

Je me suis tournée vers elle.

– Tu sais que je suis esclave et tu continues à travailler pour lui ? Tu sais que

tu aurais pu facilement te retrouver à ma place ? Tu es pire que lui.

Francine a encaissé mes paroles sans la moindre réaction. Elles ont glissé sur son visage inexpressif et se sont évaporées dans l'air.

– Il faut lui mettre un collier.

Pardon ?

– Sinon, je ne m'occuperai pas d'elle.

Francine a croisé les bras sur sa poitrine et m'a fixée comme si j'étais une vraie plaie. Elle n'était pas payée assez cher pour en découdre avec moi.

En fait, elle me faisait de la peine — *non*.

Il a acquiescé.

– Tu as raison. Ça me va bien.

Il a tiré un ruban métallique de sa poche. On aurait dit un bracelet en argent, sans ornement ni originalité. Il l'a enroulé autour de mon poignet, et a posé une télécommande dessus, pour le verrouiller.

Je savais de quoi il s'agissait. Il m'avait déjà fait porter un truc dans le genre une fois.

Connard.

Il a tendu la télécommande à Francine.

– Elle ne devrait plus causer de problèmes maintenant. Mais surveille-la. Si tu lui coupes les cheveux, attache-la. Elle peut t'arracher les ciseaux des mains.

Qu'elle soit une personne inoffensive ou non, je n'hésiterais pas à l'éliminer. Elle était là de son propre gré, ce qui la plaçait directement sur mon chemin. Et quiconque se trouvait sur mon chemin devait disparaître.

– J'ai compris.

Elle avait une voix lyrique, de celles qu'on entend dans les chansons.

Pourquoi mon ravisseur ne la voulait-il pas au lieu de moi ? Elle était plus jolie. Avait des seins plus gros. En quoi le fascinais-je tant ? Pourquoi ne la ligotait-il pas pour s'en servir comme d'un nouveau jouet ?

Soudain, j'ai réalisé que je ne connaissais même pas le nom de mon bourreau. Je ne lui avais pas demandé et il ne me l'avait pas dit. Je me fichais bien de le connaître. Mais ça pourrait m'être utile plus tard. Quand j'irai à l'ambassade, ma première urgence sera d'être libérée. Mais la seconde sera de le

mettre hors d'état de nuire.

Pour cela, il me fallait un nom.

FRANCINE M'A FAIT un relooking complet. Elle a changé ma coiffure, coupé mes longues mèches ternes. Elle m'a appliqué toute une série de soins sur les cheveux jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur éclat. Ils brillaient de santé, comme les siens. Elle a bouclé les pointes et les a tournés vers l'intérieur pour encadrer mon visage. Ensuite, elle m'a maquillée. Elle a allongé mes cils et les a noircis de mascara, en appliquant plusieurs couches. Je suis devenue une autre personne. J'avais des yeux grands et expressifs, des lèvres rubis qui contrastaient avec mon visage enfantin. Grâce au fond de teint qu'elle avait apporté, elle a réussi à masquer les moindres imperfections de ma peau. En me voyant, personne ne devinerait que j'étais violée et battue tous les jours. Personne n'imaginerait les sévices que j'endurais quotidiennement. J'avais l'air d'une jeune femme normale.

– Je comprends son obsession pour toi.

Francine a fait courir ses doigts dans mes cheveux châtain foncé.

– Tu es vraiment très belle. Tu sais, le genre de beauté naturelle. Tu n'as pas besoin de maquillage et de robes de couturier pour être sublime. Mais, bien sûr, ça aide.

Je l'ai regardée dans la glace.

– Oh, je me sens bien mieux maintenant.

Elle a ignoré mon sarcasme.

– Il nous reste à passer la robe et tu seras prête pour le dîner.

C'était le seul point positif de ma captivité. Il ne m'affamait pas. Je pouvais manger quand je voulais et autant que je voulais. Son objectif était de cacher mes conditions de maltraitance en me gardant à un poids de forme. Si j'étais maline, je me laisserais mourir de faim. Mais je n'avais pas assez de volonté pour ça. J'aimais bien trop la nourriture.

Francine est revenue avec une robe longue lamée. Elle était largement

échancrée sur le devant, dénudant mon décolleté. Le nom du créateur n'était inscrit nulle part, mais je savais que c'était une robe de haute couture. Les personnes conviées au dîner devaient être des gens importants.

– Je ne porterai pas ça.

– Allons...

Elle a essayé de se souvenir de mon prénom avant de réaliser qu'elle l'ignorait. Le seul nom qu'elle me connaissait était *pute*.

– Je ne veux pas utiliser le Taser, mais s'il le faut, je n'hésiterai pas. Ce n'est pas parce que je suis une femme que je ne te ferai pas de mal.

J'ai observé la robe entre ses mains avant de lever les yeux vers elle.

– Quand je sortirai d'ici, je vais te retrouver et te tuer pour m'avoir dit ça.

Ses lèvres sont restées pincées, et ses yeux n'ont rien exprimé. Ces mots n'avaient aucun effet sur elle.

– Tu veux être mieux traitée ? Ce n'est pas difficile à obtenir.

– En m'évadant ?

– Non. Tu veux que Bones te traite mieux ? Alors, donne-lui une raison de le faire.

Bones ? C'était son nom ? Il s'appelait « os » ? C'était le nom le plus stupide que je n'avais jamais entendu.

– Merde, il n'aurait pas pu trouver un pire nom !

J'ai ri pour la première fois depuis mon emprisonnement.

– On l'appelle Bones pour une bonne raison.

Elle tenait toujours la robe devant moi, mais sa patience avait des limites.

– Il garde un os de chacune de ses victimes. Il en a une salle pleine dans sa maison ; un rappel de ce qui arrive à ceux qui le contrarient.

J'ai dégluti avec peine en imaginant la pièce. Des fémurs et des tibias collés aux murs. Des mains et des pieds qui sortaient de coffres noirs. C'était une vision si démente qu'un frisson m'a parcouru l'échine.

– Ne sois pas sa prochaine victime. Tu trouves qu'il te traite mal ? Tu n'as pas vu de quoi il est réellement capable.

Que pourrait-il m'arriver de pire ?

– Bientôt, il te cassera la jambe juste pour te faire hurler. Il te fera sauter à

cloche-pied dans toute la maison pendant une semaine, t'ordonnant d'aller lui chercher un verre de whisky ou la télécommande juste pour te voir en chier. Ce n'est que lorsqu'il s'en lassera qu'il appellera le médecin.

Maintenant, j'étais officiellement terrifiée.

– Oui, ça pourrait être bien pire. Alors soit reconnaissante.

Comment le pourrais-je ? Mon ravisseur était encore plus malade que je le croyais. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il se lasse de ses tortures habituelles et passe à un niveau supérieur de douleur.

J'ai ravalé ma fierté et posé la question qui pouvait me sauver la vie.

– Que dois-je faire pour qu'il me traite mieux ?

Elle a souri, victorieuse.

– Tu es une fille intelligente. Je m'en doutais, malgré ta langue de vipère.

– Vas-tu me répondre oui ou non ?

Elle m'a fait signe de me lever et m'a enfilé la robe par la tête. Elle m'a fait pivoter et a remonté la fermeture dans le dos, serrant la robe autour de ma taille. Elle a lissé les plis. Elle m'allait comme si elle avait été faite pour moi. Ensuite, elle m'a mis un collier d'argent autour du cou, dernière touche à ma tenue.

Je ne me suis pas reconnue dans la glace. C'était la première fois depuis longtemps que j'avais l'air propre. Je prenais des douches tous les jours, mais je n'avais pas de produits pour les cheveux. Je n'avais rien qui puisse être utilisé à distance comme une arme. Même un sèche-cheveux était interdit, aussi je devais les sécher à la serviette. Mes vêtements étaient détendus et usés, comme si une autre esclave les avait portés avant moi. La transformation était stupéfiante, semblable à la chenille métamorphosée en papillon. J'étais une personne différente.

Elle a posé les mains sur mes épaules et m'a regardée dans la glace.

– C'est simple. Fais en sorte qu'il tombe amoureux de toi.

BONES A APPELÉ pour que je descende dîner. Je portais la robe argentée et le collier luxueux, perchée sur des escarpins qui me grandissaient de dix

centimètres.

Francine m’avait dit de le faire tomber amoureux de moi. Mais un assassin, un psychopathe pouvait-il ressentir quelque chose qui ressemble même de loin à l’amour ? Pourrait-il un jour avoir des sentiments pour moi ? Me considérer comme un être humain ? Il serait agréable de ne pas être frappée et violée tous les jours. Si j’arrivais vraiment à le faire tomber amoureux de moi, me laisserait-il partir ?

Était-ce plausible ?

J’ai descendu l’escalier monumental en gardant la main sur la rampe pour ne pas trébucher. Je n’avais pas l’habitude de marcher en escarpins, et encore moins de descendre un escalier avec des talons.

– Ah... la voilà.

Bones s’est levé en bout de table. Il y avait quatre hommes assis avec lui, buvant du scotch ou du whisky. Ils portaient tous un costume noir similaire au sien. Ils se sont levés et ont observé chacun de mes pas.

Les hommes avaient l’air tout aussi effrayants.

J’ai atteint la dernière marche et je me suis postée à ses côtés, me montrant obéissante pour la première fois.

Il a souri en me dévisageant de la tête aux pieds, appréciant ce que Francine avait fait de moi. Elle était partie de rien et m’avait transformée en une femme qui n’était pas repoussante. Il m’a pris la main, et pour la première fois, il l’a portée à ses lèvres et m’a fait un baisemain.

Ça m’a quand même donné envie de vomir.

– Laisse-moi te présenter mes amis.

Il a tiré la chaise à côté de lui et m’a aidée à m’asseoir.

Je ne savais pas qu’il était galant.

– Voici Alfonso, Ricardo, Jermaine et Simon.

Chaque homme a courbé la tête en guise de salut à l’annonce de son nom.

– Vous pouvez la traiter comme une esclave...

Bones m’a versé un verre de vin.

– Car c’est exactement ce qu’elle est.

J’ai blêmi en comprenant ce qu’il faisait. Il me présentait comme une

esclave, donc ces hommes savaient exactement ce que j'étais. Ils se fichaient que j'ai été enlevée. Ils se fichaient qu'on m'ait confisqué ma vie. Ils n'ont même pas sourcillé en entendant les propos de Bones.

Était-ce cela le monde dans lequel je vivais ?

– Elle est mon esclave depuis un mois, déclara Bones. Elle s'est joliment adaptée. Elle est fougueuse et combative. C'est la première fois que je tombe sur une esclave qui a du cran. C'est comme ça que j'ai su qu'il me la fallait.

Alfonso était assis en face de moi. Il a bu une grande rasade de whisky et m'a fixée. Il m'a baisé des yeux comme cet homme sur le bateau — juste avant que je lui brise la queue.

– Elle a même tué l'un des hommes qui l'ont capturée, dit-il fièrement. Elle a volé un flingue et lui a tiré dans le ventre.

Ricardo a hoché la tête, impressionné.

– C'est une battante.

Il y avait un couteau à droite de mon assiette. Ce n'était pas un couteau à viande, mais il avait néanmoins des dents coupantes. Je pourrais le planter dans la jugulaire de l'un d'eux et le saigner à mort. Bien sûr, Bones serait ma première victime. Mais les autres hommes portaient sans doute des armes à feu et ils me tueraient instantanément.

– Elle est un beau cadeau, dit Simon. Nous apprécions beaucoup.

– C'est comme ça qu'on conclut les affaires, messieurs.

Bones a levé son verre pour trinquer, puis il a bu.

Un beau cadeau ? Merde, qu'est-ce que ça voulait dire ?

Un serveur a apporté les plats, qu'il a posés devant chacun de nous. Du filet de veau avec du riz et des légumes. Je n'aimais pas le veau, mais je n'avais pas d'autre choix que manger. Sinon, il m'aurait frappée.

Je n'arrêtais pas de penser à ce qu'il avait dit. J'étais un cadeau. Avait-il l'intention de me partager pour la nuit ? L'idée me répugnait plus encore que d'être seule avec Bones. Ces hommes n'avaient aucune limite. Ils pourraient me violenter jusqu'à ce que je sois à moitié morte, et partir juste après.

Mais Bones m'avait-il payée trois millions de dollars pour me partager ?

– Tu les serviras comme tu me sers.

Il a poussé le verre de vin plus près de moi, exigeant que j'en avale un peu.

J'avais ma confirmation.

– Si l'un de ces hommes me touche, je lui arrache les organes avec mes dents.

Bones n'a pas pris ma menace au sérieux. En fait, il a éclaté de rire.

– C'est adorable. Elle ne veut être qu'avec moi.

Les hommes ont ri.

C'était tout sauf drôle.

– Je suis sérieuse. Touchez-moi et je vous tue.

– Vu que tu seras pendue au plafond, j'aimerais bien t'y voir, a averti Alfonso.

J'ai sondé ses yeux marron foncé et j'ai eu envie de vomir. J'avais l'impression d'être dans le cargo à nouveau. Je n'allais pas être violée par un homme, mais par quatre. Je me suis tournée vers Bones, le haïssant plus que jamais.

– Tu as dépensé autant d'argent pour m'avoir juste pour me prêter à d'autres ? Ce n'est pas un très bon investissement.

– Mes esclaves ne résistent pas longtemps.

Il l'a dit simplement, comme si on discutait de ses prochaines vacances.

– Elles meurent en général de blessures internes ou de maladie.

J'ai saisi le couteau à la vitesse de l'éclair. Peu m'importait de mourir ce soir. Je préférais mourir d'une balle dans la tête que d'une hernie.

Bones m'a saisi le poignet comme s'il s'attendait à mon geste.

– Quel dommage. Je pensais que tu apprenais.

Il ne m'a pas lâché le poignet. Il l'a serré, me menaçant en silence.

L'appréhension était pire que la douleur elle-même.

Il me l'a tordu avec brutalité, jusqu'à me faire pleurer de douleur. Je me suis penchée sur la table, essayant de ne pas crier alors qu'il me vrillait le poignet de sa poigne d'acier.

– Tu vas leur sucer la bite jusqu'à ce que tes lèvres soient rouges et tuméfiées. Tu vas te faire défoncer par-derrière et par-devant. Et te faire tabasser jusqu'à ce qu'il ne te reste qu'un souffle de vie. Alors apprécie ton dîner tant que

tu le peux encore.

Il a relâché mon poignet en me poussant violemment au fond de ma chaise.

Les hommes ont mangé comme s'il ne s'était rien passé. La violence avec laquelle Bones m'avait traitée ne les touchait pas. Elle ne leur avait pas coupé l'appétit. En fait, ils avaient l'air d'avoir encore plus faim.

Mon poignet me brûlait tellement que je ne pouvais pas m'en servir.

Bones a pointé mon assiette du doigt.

– Mange. Tout de suite.

Je ne l'ai pas défié. J'ai utilisé ma main gauche pour manger, bien que j'aie perdu l'appétit. J'ai essayé de réprimer mes larmes tandis que la réalité terrifiante s'imposait à moi. J'allais être violée — par quatre inconnus en même temps.

Chapitre sept

Crow

J’étais assis devant la cheminée dans mon bureau et je regardais les flammes danser. Elles crépitaient et éclataient, m’envoyant des étincelles en plein cœur. La campagne était recouverte d’un épais brouillard hivernal. Le soleil se faisait rare.

La carafe de cognac était posée sur la table à côté de moi et je m’en suis servi un autre verre, me plongeant dans un état d’hébétude de plus en plus profond à chaque verre. C’était un cognac hors d’âge, le meilleur que je n’avais jamais goûté. Chaque bouteille valait une fortune, mais je refusais de boire autre chose.

Le cognac était mon seul ami.

J’ai observé les tableaux sur le mur, des originaux peints exclusivement pour moi. Ils représentaient la campagne luxuriante, les collines de vignes grimpant jusqu’au soleil à l’horizon. Des maisons en pierre apparaissaient au loin, aussi anciennes que les temps eux-mêmes.

Ces tableaux me rendaient heureux avant.

Maintenant, ils me rendaient triste.

On a frappé doucement à la porte.

– Oui ?

Mes domestiques n’ouvraient jamais la porte sans être invités.

– Cane est venu pour vous voir.

La voix douce de Patricia a traversé la porte.

Je ne voulais pas voir mon frère. Je ne voulais voir personne. Les dernières fois qu'il était venu, je l'avais renvoyé, refusant de supporter son regard. Le chagrin se dégustait seul.

Je voulais être seul.

– Dis-lui que je suis occupé.

Elle est restée à la porte, en silence.

– Qu'y a-t-il, Patricia ?

– Il a dit que vous répondriez ça... et il a aussi dit qu'il ne partirait pas avant de vous avoir vu.

Cane mettait ma patience à l'épreuve comme il le faisait enfant.

– Bon. Dis-lui de venir.

– Oui, monsieur.

J'ai entendu ses pas s'éloigner dans le couloir.

Je me suis versé un autre verre et me suis replongé dans la contemplation des flammes. J'étais assis dans un fauteuil confortable, mon refuge préféré quand la déprime me submergeait. Personne ne s'asseyait jamais dans l'autre fauteuil. Je ne savais pas pourquoi il y en avait deux.

Cane est entré quelques minutes plus tard. Il avait les joues couvertes d'une épaisse barbe, signe qu'il ne se rasait pas, et ses yeux brûlaient d'une rage qui ne s'éteindrait jamais. Il a avisé le cognac sur la table et s'est servi un verre — avec la même liberté qu'il se servait de toutes mes affaires.

Il s'est assis dans le deuxième fauteuil, devant la cheminée.

Pendant un moment, un silence réconfortant a régné dans la pièce. Notre camaraderie fraternelle combattait la douleur que nous ressentions tous les deux. Puis la réalité s'est imposée. Nous formions une famille de cinq personnes à l'origine, puis quatre. Puis trois.

Nous n'étions plus que deux.

Il a brisé le silence.

– Je ne t'ai pas vu depuis un bail.

– Ouais. Je ne t'ai pas vu non plus.

– Rien d'étonnant vu que tu évites tout le monde.

J’ai fait tourner mon verre.

– Je n’évite personne. Je ne veux voir personne, c’est différent. Je n’aime personne.

– Mais tu n’as pas assisté à l’enterrement de Vanessa.

– Pour quoi faire ? dis-je froidement. Je lui ai dit au revoir quand sa cervelle a éclaboussé ma putain de veste juste avant qu’elle meure. Cane, je lui ai fait mes adieux.

J’ai porté le verre à mes lèvres, trouvant du réconfort dans l’alcool qui me brûlait la gorge.

– Maman n’aurait pas été contente.

– Eh bien, elle est morte aussi. Nous ne saurons jamais ce qu’elle aurait pensé.

– C’est un manque de sensibilité.

– Je suis quelqu’un d’insensible. Il n’y a rien de surprenant.

Il a regardé les tableaux au mur, les peintures originales qui décoraient la plupart des murs de ma maison. Elles étaient exposées fièrement, des œuvres magnifiques qui témoignaient de la beauté du monde.

– Si tu le dis, mon vieux.

Il s’est retourné vers les flammes, ses doigts tapotant constamment sur son verre.

– Je pense que nous avons passé assez de temps à pleurer.

Je n’ai jamais vraiment pleuré.

– Je suis prêt à la venger depuis la nuit où elle est morte. Je t’attendais, c’est tout.

– Tu as un plan ?

J’avais passé le plus clair de mon temps à envisager diverses possibilités. Je ne me contentais pas de me venger des gens qui s’en prenaient à moi. Je les mutilais, je les humiliais aux yeux du monde entier. Je préparais ma revanche avec soin, attendant le moment idéal pour passer à l’action.

– Je veux faire exactement ce qu’il nous a fait — mais à lui.

– Ce qui veut dire exactement ?

– Je veux lui enlever une personne qu’il aime et la torturer sans merci. Je

veux qu’il essaie de s’endormir tous les soirs en sachant qu’on la détient. Qu’elle se fait étrangler, violer et tabasser à mort. Et puis, quand il pensera qu’il va la récupérer, alors on appuiera sur la gâchette.

– Ça me paraît équitable. Mais il y a un problème.

Je savais déjà quel était le problème.

– Il n’a personne. Ni famille. Ni amis. Ni femme. Ni enfants.

– Tout le monde a quelqu’un.

Même moi, j’avais quelqu’un, si on veut.

Il a secoué la tête.

– C’est ce qui le rend si impitoyable. Il n’aime rien ni personne — à part le pouvoir.

– Ça arrivera. Il suffit d’attendre.

– Attendre combien de temps ?

Toute ma vie s’il le fallait. La vengeance était un marathon, non un sprint. Elle exigeait du temps et de l’organisation. Il fallait une patience inflexible. La vengeance se devait d’être parfaite.

– Aussi longtemps qu’il le faudra.

Chapitre huit

Pearl

Je ne pouvais pas bouger.

Je souffrais le martyre. J’avais sûrement des fractures. Il y avait beaucoup de sang.

Agonie.

Plusieurs fois, j’avais perdu connaissance et ils injectaient alors un stimulant dans mon organisme, provoquant mon réveil brutal. Mon cœur battait si vite que j’avais failli faire un arrêt cardiaque.

Ils étaient bien pires que Bones. Ils me torturaient à tour de rôle, me frappant la tête contre le mur avant de fourrer leurs sexes velus dans ma bouche.

C’était la pire nuit de ma vie.

Elle rendait presque douce n’importe quelle nuit passée avec Bones.

Je ne pouvais pas en supporter plus. Je me croyais forte. Je me croyais indestructible. Mais j’ai rapidement réalisé à quel point j’étais faible. Je pliais sous la pression, cédais. Mes nuits étaient remplies de cauchemars, et je ne pouvais même plus m’évader dans mon sommeil. Chaque minute de ma vie était une torture.

Le suicide était la seule issue.

À moins de persuader Bones de m’aimer. Si j’arrivais à me faire apprécier, voire aimer, il deviendrait jaloux et ne laisserait plus aucun homme me toucher. Il aurait honte de me faire du mal. Peut-être même qu’il me considérerait comme

son égale. Peut-être qu'il me caresserait au lieu de me gifler.

Peut-être que tout serait différent.

Bones m'a octroyé cinq jours de convalescence. Il n'est pas entré dans ma chambre en exigeant de rapports sexuels. Il ne m'a pas fourré sa grosse queue dans la bouche en m'ordonnant de le sucer. Il m'a foutu la paix.

Pour la première fois.

Je devais profiter de son indulgence et essayer de la faire durer au maximum. Je devais avancer mes pions, le manipuler pour qu'il voie en moi une créature à protéger, non à détruire. Mais que désirait un homme comme lui ?

Il aimait ma combativité. Il aimait mes provocations. Je devais les cultiver pour lui faire plaisir. Mais il fallait que je change quelque chose. Je devais l'aborder d'une manière différente. Je devais montrer que je tenais à lui — même si je le haïssais.

Je suis descendue dîner un soir dans une robe élégante que j'avais trouvée dans un placard. Quelqu'un s'occupait de mon linge, rangeait mes affaires propres à leur place. Tous les soirs, on venait prendre mon linge sale, et le matin, on rapportait les vêtements propres.

C'était une robe bordeaux, couleur qui se mariait bien à mon teint de peau et mes cheveux châtain. Je m'étais maquillée et coiffée seule, essayant d'obtenir le même résultat esthétique que Francine.

J'espérais que ça suffirait.

Bones était assis à table, son téléphone à la main. Il lisait un message à l'écran en le faisant défiler, sans doute un e-mail.

Je me suis assise à côté de lui, lui effleurant volontairement le genou du mien.

Il a levé les yeux quand il a senti ma présence. Il m'a regardée de haut en bas, incapable de masquer une expression de surprise.

– Tu as l'air d'aller mieux.

– J'avais juste besoin de quelques jours de repos pour me remettre.

Il y avait une assiette devant moi et j’ai mangé avec des manières de souveraine.

Il n’arrêtait pas de me regarder.

– Les gars m’ont dit qu’ils s’étaient amusés.

– J’imagine, oui. Mais pas moi.

Il a ricané.

– ça ne m’étonne pas.

– Je ne me suis pas amusée parce qu’ils n’étaient pas toi.

J’ai essayé de paraître convaincante.

– Oh, vraiment ? Je te dégoûte pourtant.

Je devais rester crédible, où ça ne marcherait pas.

– Oui. Mais ils n’ont pas fait les choses bien. Ils ne m’ont pas prise de la façon dont tu le fais. Ce sont des gamins qui ne savent pas quoi faire de leur queue quand elle est dure.

J’ai continué de mentir tout en mangeant, comme s’il s’agissait d’une conversation anodine.

Il est resté silencieux, signe qu’il appréciait mon propos.

– Quand tu me fais mal, je n’aime pas ça. En fait, je déteste ça. Mais parfois...

J’ai porté le verre de vin à mes lèvres.

– Peu importe…

J’ai bu une grande gorgée d’alcool pour me donner du courage.

Il a murmuré :

– Non. Continue.

– Parfois… c’est agréable.

Seul mon instinct de survie m’a permis de prononcer ces mots. Je devais le faire pour me protéger. Je devais le faire si je voulais qu’il arrête de me frapper un jour.

Le désir a dilaté ses pupilles.

J’ai coupé ma viande et mangé calmement.

– Ce ne sont pas de vrais hommes. Je suis habituée à autre chose.

Il a posé une main sur ma cuisse, sous la table.

Je lui ai jeté un regard noir.

– Tu ne vas pas me laisser finir de manger ? Es-tu aussi barbare ?

Il a souri avant de retirer sa main.

Il a vraiment retiré sa main.

– Parle-moi de toi.

– De moi ?

Il ne m'avait jamais posé de questions avant. La seule fois, c'était pour me demander mon nom. Sinon, il ne s'intéressait pas à moi en tant que personne.

– Oui.

– Il n'y a pas grand-chose à dire. Depuis que je suis devenue esclave, mes activités extra-conjugales sont réduites à une peau de chagrin.

Il a ri, amusé.

– Parle-moi de ta vie en Amérique.

– J'étais ingénieure en mécanique pour la ville de New York. Je travaillais à l'élaboration de plans de construction pour les ponts. Je suis diplômée de l'Université de New York et je vivais avec mon petit ami l'année dernière. Je n'ai pas de famille parce que les services sociaux m'ont retirée de chez mes parents à l'âge de dix ans. J'ai grandi dans une famille d'accueil jusqu'à la majorité.

– Quelle vie intéressante.

– Ouais. D'autres la trouveraient minable.

– Minable ?

J'ai regardé la salle à manger. Un lustre en cristal pur pendait du plafond. Les verres à vin dans lesquels nous buvions étaient bordés d'un liséré d'or. L'argenterie et les assiettes étaient dignes d'un service royal.

– Je n'ai jamais connu un tel luxe. Je n'ai jamais fréquenté de gens riches ni vu de si beaux objets. Ma vie est nulle en comparaison de la tienne.

Il a acquiescé.

– Probablement.

Connard.

– Mais je te trouve intéressante.

– Parce que j'ai des nibards et un cul, dis-je sèchement.

Il a souri.

– Oui. Mais pour d’autres raisons aussi.

– Par exemple ?

J’ai continué à manger pour masquer mon excitation. Mon plan fonctionnait. Il nouait un lien avec moi, une relation affective. Je le sentais.

– Tu es la seule esclave que j’ai eue qui se bat. Toutes les autres ont abandonné à la seconde où elles ont passé la porte. Ton feu intérieur me réchauffe. Tu as une intelligence dans le regard qui te rend différente. Tu n’aurais jamais fini dans un trafic d’esclaves si tu n’avais pas été piégée.

Piégée ? Que voulait-il dire ? J’ai gardé ma question pour moi, car je ne voulais pas changer de sujet. La conversation se passait bien et je ne voulais pas qu’elle déraille.

– Crois-tu au destin ?

– Je crois qu’on façonne son propre destin.

Il a bu son whisky.

– Parfois, je pense que je suis au mauvais endroit au mauvais moment. Mais est-ce que les choses se seraient passées de la même façon si ce n’était pas écrit ?

– Selon cette hypothèse, tu serais donc destinée à être esclave. Et je sais à quel point tu détestes ça. On dirait que croire au destin ne t’a pas vraiment servi.

– Et si je tirais quelque chose de cette expérience ?

Il a eu l’air surpris.

– Comme quoi ?

Je l’ai regardé droit dans les yeux.

– Je sais que tu fais des choses illégales. Je sais que tu gagnes ta vie avec des activités déshonorantes. Quel genre de choses fais-tu ?

Il s’est penché vers moi, intrigué.

– Pourquoi poses-tu la question ?

– Vivre ici m’a donné soif de pouvoir. Je déteste être la victime. Je déteste être l’esclave. J’avais envie de frapper Francine. Pas parce qu’elle me faisait mal, mais parce qu’elle se croyait supérieure à moi. Tout ici me montre que je ne suis pas si différente de toi. Je suis juste du mauvais côté.

Il m’a étudiée attentivement. Ses yeux scrutaient mon visage, à la recherche

d’une chose que je ne pouvais pas voir.

J’espérais qu’il n’allait pas démasquer mon mensonge grandiose et me tabasser direct. Mon corps n’avait pas encore guéri des traumatismes que ces hommes m’avaient fait subir. Je ne pouvais plus supporter de nouveaux sévices. J’en crèverais.

Mais il ne m’a pas accusée de mentir.

– Tu aimes le pouvoir ?

Cette conversation nous menait quelque part et je devais pousser au maximum. Au lieu de répondre, je me suis contentée de hocher la tête.

– Tu veux ce que j’ai ?

J’ai opiné à nouveau.

– Pourquoi ?

Je n’avais pas de réponse, du moins aucune qui ait du sens.

– Il n’y a pas de raison. Le pouvoir est un état d’esprit. Le pouvoir est la capacité de contrôler les gens. C’est un sommet duquel on ne peut jamais redescendre. C’est une médaille qu’on doit constamment gagner. C’est un titre dont on ne peut être dépouillé. C’est… fascinant. Je sais que je suis prisonnière ici, sans moyen de m’évader. Mais parfois… je m’imagine en train de frapper quelqu’un. Parfois je m’imagine asservir quelqu’un. Parfois… j’ai un orgasme rien qu’en y pensant.

Il me regardait fixement, sans cligner des yeux. Il se passait quelque chose au fond de lui. Son opinion sur moi avait changé, mais je ne savais pas dans quel sens. Il a vidé son whisky d’un seul trait et a reposé son verre.

– Je veux te montrer quelque chose, mais demain.

– Quoi ? Une salle de torture ?

– Tu verras.

Bones ne m’a pas rendu visite après dîner. Il s’est enfermé dans son bureau et a fait les foutus trucs qu’il avait à y faire. Livrée à moi-même, j’ai passé la soirée seule dans ma chambre.

C’était agréable.

J’ai pensé qu’une chose bien avait eu lieu ce soir. J’avais dit ce qu’il fallait dire pour qu’il me considère différemment. Peut-être que ma soif de pouvoir et mon respect feint pour lui avaient changé son opinion sur moi.

Ou peut-être était-il encore plus énervé.

Il prévoyait peut-être de m’emmener dans un endroit horrible le lendemain. Il voulait peut-être m’emmener à son bureau pour me baiser devant tous ses employés au milieu de la pièce.

Peut-être envisageait-il de me tuer et de balancer mon corps quelque part.

Et ensuite, il me prélèverait un os pour sa collection.

Beurk. Répugnant.

Le lendemain matin, l’un de ses nombreux serviteurs s’est pointé à la porte de ma chambre avec une tenue neuve. Une robe noire à manches longues, des souliers à talons hauts et un épais manteau d’hiver.

– Sa Grâce aimerait que tu sois prête pour partir dans une heure.

Sa Grâce ? Ils l’appelaient donc ainsi ?

– D’accord. Merci.

Il est sorti.

J’ai observé les vêtements que Bones avait achetés pour moi en essayant de deviner ce que nous allions faire. Il y avait un manteau, donc nous allions dehors.

Dehors.

J’avais une chance de m’évader. Si l’occasion se présentait, pour sûr, je sauterais dessus. Même s’il me tirait une balle dans le crâne, je n’aurais pas de regrets. Je préférais mourir en essayant de m’enfuir plutôt que rester dans cet enfer.

La robe était élégante et assez épaisse pour me tenir chaud en dépit de l’hiver glacial. Mais les souliers n’étaient pas appropriés pour les conditions climatiques extérieures. Nous n’allions peut-être pas dehors, après tout. Peut-être simplement dans une autre aile du manoir.

Je me suis préparée en me faisant aussi belle que possible. Je ne voulais pas avoir l’air sexy, mais magnifique. Il finirait peut-être par me respecter si je me

montrais sous mon meilleur jour. Il verrait peut-être en moi une partenaire et non une chatte de poche.

Je l'ai attendu en bas de l'escalier près de l'entrée, le manteau me donnant chaud dans cette maison surchauffée. Il a descendu l'escalier quelques minutes plus tard, portant le même costume que d'habitude. Il ne déviait jamais de sa garde-robe. Toujours le même costume noir avec une chemise noire en dessous. Seule différence avec les autres jours, il avait mis une cravate grise.

J'ai essayé d'afficher une expression entre haine et respect. Si je la jouais trop lèche-cul, il devinerait que je lui racontais des conneries.

Il m'a rejointe et a décroché sa veste du portemanteau. Il était jeune pour être aussi riche, probablement autour de la quarantaine. Il ne semblait pas y avoir de femme ni d'enfants dans le paysage. C'était mieux ainsi. Qui voudrait faire partie de sa vie… volontairement ?

– Tu es prête ?

Il ne me posait jamais de questions. Il me donnait seulement des ordres.

– Oui.

Il m'a brusquement saisie par le menton et a tourné mon regard vers ses yeux froids. Ses doigts ont serré plus fort, me rappelant à quel point il était brutal. Ces six derniers jours de répit, je n'avais pas eu à souffrir de sa cruauté. Mais là, c'était comme une piqûre de rappel : il était foncièrement méchant.

– Si tu cours, je te baiserai si violemment que tu appelleras la mort de tes vœux.

Sa menace m'a fait frissonner et m'a glacé le sang. J'avais beau essayer de n'avoir peur de rien, cette déclaration m'a terrifiée. Je comprenais ce que voulait dire être baisée jusqu'au sang. Je ne le savais que trop bien. J'ai opiné, bougeant ses doigts avec mon menton.

– Je ne cours pas.

Il a attiré mon visage vers le sien et a pressé violemment ses lèvres contre les miennes. Un baiser suffisamment brutal pour me meurtrir. Il s'est écarté rapidement et est sorti de la maison.

Il ne m'avait jamais embrassée — même de façon violente. Espérons que cela signifiait quelque chose.

Nous sommes montés dans la voiture.

Bones ne mettait pas sa ceinture de sécurité en voiture. C'était une habitude que j'avais remarquée. Soit il se croyait invincible, soit il voulait pouvoir sauter hors du véhicule à tout moment.

Je regardais les immeubles défiler alors que nous traversions la ville. J'essayais de lire les panneaux et les enseignes afin de deviner où j'étais. Puis je me suis dit qu'il n'y avait pas de mal à poser la question. Il m'avait laissée sortir de la maison, aussi les circonstances s'y prêtaient.

– Où vivons-nous ?

J'ai formulé ma question avec soin afin de flatter son ego plutôt que de l'irriter.

– Alexandrie.

Ses yeux restaient fixés sur la route.

Ça ne m'aidait pas.

– En France ?

– En Italie. Mais nous sommes près de la France.

J'aurais aimé avoir une carte pour localiser où j'étais. Je ne savais même pas où se trouvait l'ambassade. Il ne devait pas y en avoir beaucoup ; sans doute une seule dans un site touristique majeur.

– Quand j'étais sur le navire pour ici, en provenance de l'Amérique, j'ai tué un homme avec un revolver. Je ne me suis pas sentie mal de l'avoir fait. Ni culpabilité ni remords. Et quand j'ai réalisé que j'y avais pris du plaisir, je me suis dit que quelque chose clochait chez moi.

Il a tourné la tête vers moi, intrigué par ma confession.

– Prendre la vie d'un homme est le stade suprême du pouvoir.

– L'un des types a essayé de me violer. Je lui ai balancé mon poing dans la bite, je suis quasiment sûre de lui avoir cassée. Je doute qu'il puisse pisser à nouveau sans avoir mal.

Il a ri doucement et a posé une main sur ma cuisse.

– C'est pour ça que tu me plais. Tu es forte. Tu n'es pas faible comme toutes

ces filles pathétiques.

Le fait qu'elles étaient terrifiées ne voulait pas dire qu'elles étaient pathétiques. Ça m'enrageait qu'il parle ainsi de mes semblables. Les femmes étaient traitées à l'égal des hommes depuis longtemps. Mais j'ai ravalé ma colère et fait comme si ses paroles ne me touchaient pas. Je devais me concentrer sur l'essentiel. M'enfuir était ma priorité. Je me ferais justice plus tard.

– Quel est ton métier ?

– Comment je gagne ma vie ?

– Oui.

– Je suis marchand d'armes.

Je n'étais pas sûre du sens de sa réponse. Faisait-il référence au trafic d'armes ? Ça ne me surprendrait pas.

Même si son visage était tourné vers la vitre, il a senti ma confusion.

– Je fabrique des armes et je les vends au plus offrant. Chaque arme est exclusive ; celui qui l'achète est le seul au monde à la posséder.

Quelle conception morbide de la moralité.

– Les clients me paient cher pour avoir l'exclusivité.

J'étais vraiment en présence d'un fou furieux. Il contribuait aux guerres de cartels. Il était le genre d'hommes que les États-Unis traquaient en permanence. Et il se trouvait juste sous mon nez. Il était l'homme qui me baisait.

Répugnant.

J'ai continué de faire semblant.

– Impressionnant. Comment bâtit-on un tel empire ?

– Il faut du temps, expliqua-t-il. Et de l'argent.

J'ai regardé par la vitre et j'ai senti mon désir d'évasion s'intensifier. Je n'avais pas été dehors depuis des mois. Je voulais sentir le vent dans mes cheveux en marchant sur le trottoir. Les rayons du soleil sur ma peau. Je voulais sentir l'odeur du café en entrant dans un bar. J'ai plaqué mes mains contre la vitre juste pour sentir le froid de l'hiver. Le manoir était chauffé au chauffage central. Or j'avais envie de froid. J'avais envie de neige.

Après vingt minutes de route, nous nous sommes arrêtés devant une zone d'entrepôts. Elle était fermée et inaccessible à moins de montrer une autorisation

au gardien et de lui fournir un code. Le gardien s’est incliné devant Bones quand il lui a présenté sa carte d’accès.

Comment un monstre tordu comme lui pouvait-il avoir tant de pouvoir ? L’argent permettait-il vraiment d’obtenir tout ce qu’on voulait ? Les gens étaient-ils tous corruptibles ? Le monde se réduisait-il à ça ? À l’argent ?

Nous avons roulé dans le complexe jusqu’à l’un des entrepôts. Il était bleu foncé, sans signe distinctif. Ni écriteau ni numéro nulle part. Tous les bâtiments étaient identiques. Comment les reconnaissait-il ?

– Suis-moi.

Il m’a tendu le bras.

Je l’ai fixé, ne sachant trop quoi faire.

Il m’a tendu le bras avec insistance, me lançant un regard désapprobateur.

– Désobéis et je te frappe ici même.

J’ai glissé mon bras sous le sien, gardant les yeux baissés en geste de soumission. Mon hésitation n’avait rien d’une provocation. Je ne comprenais simplement pas ce qu’il voulait. Il ne m’avait jamais fait ce genre de signe. Les seules fois où il voulait que je le touche étaient quand je le suçais.

Nous sommes entrés dans le bâtiment, qui s’est révélé être une usine en plein travail. Un tapis roulant transportait des morceaux de métal qui étaient forgés et peint sous un feu nourri. Il continuait à l’étape suivante, où des ouvriers assemblaient les pièces. Comme les fourmis, ils œuvraient en silence.

J’ai essayé de masquer ma surprise, mais mon visage ne voulait rien savoir. Je n’en croyais pas mes yeux. Il était impossible que cette usine soit illégale. Comment les autorités italiennes pouvaient-elles ignorer ce qui s’y passait ? Pourquoi ne les arrêtaient-ils pas ? Seule explication plausible : la corruption. Il devait les soudoyer.

Bones m’a fait avancer dans l’usine, sans un seul regard pour ses employés. Ils ne le regardaient pas non plus, même s’ils savaient exactement qui il était. Nous sommes passés devant plusieurs zones d’assemblage, zigzaguant dans divers secteurs. La chaleur de l’usine était insupportable. Mon manteau me semblait lourd, collant à ma peau humide. Des cendres saturaient l’air et me brûlaient les poumons à chaque respiration. Les ouvriers travaillaient dans les

pires conditions du monde.

Nous avons tourné et atteint une pièce où des hommes étaient assis au bord d'une table. Avec de minuscules pinceaux, ils peignaient des finitions précises sur le métal des armes assemblées, retouchant les imperfections afin de les rendre vendables. Ils portaient des masques pour ne pas inhaler les vapeurs de peinture. À quoi bon, vu les saletés qui flottaient dans l'air ?

Un homme était assis en bout de table, tête avachie. Il ne semblait pas épuisé, mais brisé. Sa main agrippait toujours le pinceau tandis que l'autre était plongée dans un pot de peinture noire.

Allait-il bien ?

Bones l'a repéré, et le regard sombre qu'il a jeté a suffi à attirer l'attention de tous les ouvriers. Les hommes l'ont regardé, tout en continuant de travailler, s'efforçant de garder la tête baissée et de ne pas se faire remarquer.

Bones s'est éloigné de moi pour s'approcher de l'homme affalé. Il l'a attrapé par l'épaule et l'a secoué violemment. Il lui a hurlé dessus en italien.

Je ne parlais pas italien et ne connaissais aucun mot. Mais je n'avais pas besoin de comprendre la langue pour savoir ce qu'il lui disait. Le visage de Bones a viré au rouge écarlate tandis qu'il invectivait le pauvre homme. La scène m'a rappelé les fois où il me hurlait dessus avant de m'écraser son poing dans la figure.

Bones l'a attrapé par le col et l'a jeté par terre. Il a appuyé sa botte boueuse contre la tête de l'homme et l'a écrasée contre le béton.

Comme s'il ne se passait rien, les ouvriers ont continué leur travail. Le bruit assourdissant des machines n'a pas diminué. Les pistons ont continué de comprimer l'air et les tapis roulants de crisser. Il n'y avait rien d'anormal.

Bones a sorti un pistolet l'a pointé vers la tête de l'homme, sans cesser de hurler en italien.

Ma première réaction a été d'intervenir et de protéger le pauvre homme à terre. Mais cela ferait sauter ma couverture et me vaudrait sans doute une balle aussi. Je ne pouvais rien faire, sinon rester en dehors et espérer que tout se termine sans violence.

Mais ça n'a pas été le cas.

Bones lui a tiré à bout portant dans la tête. Une mare de sang s’est formée instantanément sous le corps, et les yeux de l’homme sont restés ouverts fixement.

J’ai tressailli quand la détonation s’est répercutée contre les murs. Mon estomac a vrillé. La bile m’a brûlé la gorge et j’ai eu envie de vomir. J’avais le cerveau en vrac, plus perturbé par ce meurtre que par toutes les horreurs qu’ils me faisaient subir. Mais je devais garder un visage impassible. Je devais poursuivre sur ma lancée. Sinon, je ne m’en sortirais jamais. Je ne devais penser qu’à ma survie.

Il a soufflé sur le canon fumant avant de le glisser derrière son ceinturon, dans son dos. Il a marché sur le corps comme s’il n’était pas là, puis s’est tourné vers moi, guettant une réaction sur mon visage.

J’ai soutenu son regard et suis restée aussi impassible que possible, ne sachant quelle réaction il attendait.

– Voilà ce qu’est le pouvoir.

Il a parlé au-dessus du vacarme de l’usine, insensible au fait que les autres ouvriers l’entendent dire :

– Je n’ai senti aucun remords ni culpabilité. J’ai pressé la détente et ça m’a fait du bien.

Il répétait mes propres mots, en faisant totalement abstraction du contexte.

J’ai tué pour sauver ma peau — pas pour être un connard fini.

Il a indiqué de la tête les ouvriers, qui n’avaient pas ralenti leur rythme durant la scène d’horreur. Ils restaient concentrés sur leur tâche, ignorant le cadavre qui se vidait de son sang.

– Ils continuent de travailler parce qu’ils savent ce qui les attend s’ils sortent du rang.

Ce n’était pas le pouvoir. C’était gouverner par la terreur. Grosse différence.

– Le chemin qui mène au pouvoir absolu n’est pas une route facile. Mais quand tu parviens au but, le monde s’incline devant toi.

Je ne m’inclinerai jamais devant toi.

Il m’a saisi le bras et m’a entraînée hors de la pièce. Je l’ai laissé faire parce

que je voulais m'éloigner du corps. Je voulais m'éloigner de l'odeur de la mort. Cet emprisonnement me faisait réaliser à quel point j'étais faible. J'ai toujours cru que j'avais des nerfs d'acier, mais je comprenais maintenant la vérité.

Ils n'avaient jamais été mis à l'épreuve jusqu'à présent.

Quand nous sommes rentrés au manoir, Bones m'a suivie dans ma chambre. À chaque nouveau pas, je redoutais ce qui se passerait ensuite. Il m'avait laissée tranquille depuis près d'une semaine. Être épargnée si longtemps m'avait-il donné un faux sentiment de sécurité ?

Il est entré dans la chambre après moi et a enlevé ses vêtements, les laissant tomber un à un sur le sol.

La peur s'est insinuée en moi.

Mon plan n'avait peut-être pas du tout fonctionné. Il n'avait peut-être seulement fait qu'accroître son obsession pour moi. Lui avait donné le désir de me faire encore plus mal.

Il s'est mis derrière moi et m'a retiré ma veste, la jetant par terre avec ses affaires. Puis il a baissé la fermeture de ma robe et l'a arraché d'un coup sec, sans se soucier du prix qu'elle avait dû coûter. L'argent ne comptait pas quand on en avait autant.

Il m'a attrapée par le cou et m'a poussée violemment sur le lit.

Retour à la normale.

Il est monté sur moi et il m'a giflé les fesses. Mais la douleur était différente des autres fois. Ça me chauffait, mais sans être insupportable. Ses grandes mains ont arraché ma culotte et il s'est enfoncé en moi.

J'étais allongée sur le ventre et tentais de rester calme. Plus je me débattrais, plus il me ferait mal.

Bones me pénétrait, mais pas avec sa violence habituelle. Son va-et-vient était presque doux. Il bougeait en moi comme des vagues léchant la rive d'un lac. Il a pressé sa poitrine contre mon dos et enfoui son visage au creux de mon cou. Il respirait mon odeur et gémissait en enfonçant sa queue en moi.

C’était le rapport sexuel le plus tendre que nous n’ayons jamais eu.

Je ne voulais pas de lui pour autant. Ma sécheresse en témoignait. Je n’arrivais pas à masquer ma répugnance d’être prise contre mon gré. Sa longue queue était en moi, et je détestais chaque seconde de cette intrusion. Mais c’était différent, bizarrement.

C’était supportable.

Il ne me fouettait pas avec son ceinturon ni ne me frappait au visage. Il ne me défonçait pas le cul ou la bouche. Il me prenait doucement, avec fragilité. J’étais un corps chaud dans lequel jouir ; je n’étais plus un punching-ball.

Il ne m’avait jamais aussi bien traitée.

Avais-je réussi ? L’avais-je incité à me voir autrement ? Serais-je moins violentée désormais ? Mon existence serait-elle plus supportable ? Si j’attendais suffisamment longtemps, pourrais-je le convaincre de me laisser partir ?

Ces pensées qui tourbillonnaient dans ma tête m’ont presque fait oublier la position dans laquelle j’étais. Je ne me concentrais pas sur ses grognements chaque fois qu’il s’enfonçait en moi. Je ne prêtais pas attention à la sueur baignant son torse qui frottait contre mon dos. Je ne pensais qu’à la liberté — et au fait qu’elle se rapprochait.

Chapitre neuf

Crow

J’ai quitté le sentier entre les oliviers et emprunté la route de terre menant à la maison. L’effort physique me faisait haleter, et le sang qui me parcourait les jambes m’enflammait les muscles.

Ma course du matin était exactement la même chaque jour. J’attendais que le soleil ait à peine point au-delà de la colline, tapissant la vallée d’une lumière intermittente. La rosée faisait rutiler les vignes de raisins gorgés de jus. Il y avait un fond de gel matinal dans l’air, qui me brûlait les poumons à chaque inspiration.

J’ai baissé mon capuchon en ralentissant jusqu’à un rythme de marche. Les dalles de la maison à trois étages brillaient d’un éclat glorieux sous le soleil de Toscane. Les fenêtres gothiques rappelaient une époque lointaine, et le lierre qui grimpait du sol au toit sur la façade est apportait la touche finale à ce chef-d’œuvre d’architecture sortant de nulle part.

Je ne quittais la maison que pour le travail. Il n’y avait nulle part d’autre où je voulais être.

Je me suis dirigé vers l’entrée principale, où j’ai monté l’escalier menant à la porte double. Un de mes gardes est apparu et m’a tendu une bouteille d’eau fraîche. Je l’ai prise et lui ai adressé un petit signe de tête avant d’entrer.

– Comment était votre course, monsieur ? demanda mon majordome, Lars.

– Bien.

J’ai bu une grande gorgée d’eau avant de m’étirer les jambes.

– Maître Cane est venu vous voir. Il vous attend dans le salon de thé.

J’ai ressenti une irritation immédiate.

– Qu’est-ce qu’il veut ?

– Il dit que c’est personnel.

Il dit toujours ça.

– Je le verrai après ma douche.

– Bien sûr, monsieur. Qu’aimeriez-vous manger ce matin ?

Il m’a suivi jusqu’à l’escalier, prenant ma bouteille vide.

– Café noir. Omelette aux œufs blancs.

Je commandais la même chose tous les jours, mais il persistait à me le demander chaque matin.

– Ce sera prêt à votre retour.

Il s’en est allé, bouteille de plastique à la main.

– Merci, Lars.

– À votre service, monsieur.

J’ai pris tout mon temps pour me préparer, juste pour l’éviter. Ma rage était pire que jamais ces derniers jours. Les cauchemars revenaient dès que je fermais les yeux, et le visage de Vanessa mourante en était toujours le point central.

Lars m’a conseillé de rester actif, de me fatiguer au point de ne plus rêver. Mais peu importe combien je courais, boxais, nageais, mon cauchemar était toujours le même : l’image de ma sœur, morte dans mes bras.

Je me distrayais en pensant à toutes les façons dont je pouvais tuer Bones. Je devais orchestrer son meurtre à la perfection. Les hommes comme nous étaient difficiles à briser, mais je trouverais une façon de le faire craquer comme tous les autres. Je pouvais l’écorcher vivant. Je pouvais lui insérer des aiguilles dans les yeux jusqu’à ce qu’il soit complètement aveugle. Je pouvais lui couper la bite et le forcer à regarder une meute de chiens la dévorer — si toutefois il y en avait assez pour une meute.

Je ne faisais jamais rien qui ne soit pas savamment organisé. Je n'étais pas un homme impulsif ni impatient. J'avais besoin d'être absolument certain de mon dixième coup avant de jouer le premier.

J'étais un peu obsessionnel.

Je suis entré dans le salon de thé et j'ai vu mon frère assis dans le fauteuil près du feu. À point nommé, Lars est arrivé avec le petit déjeuner et le café pour Cane et moi, mettant la table avec grâce et rapidité. Il est reparti un instant plus tard, fermant les portes derrière lui.

J'ai pris place dans l'autre fauteuil, mais je n'ai touché à rien sur la table. Nous avons tous les deux attendu que Lars se soit éloigné avant de parler. Je savais que mes employés emporteraient mes secrets dans leur tombe, mais je n'allais pas pour autant leur divulguer des informations gratuites.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Cane s'est servi une tasse de café et a posé la cheville sur son genou opposé. Il portait un complet cravate, revenant de la base. En dépit de notre lien génétique, lui et moi nous ressemblions à peine. Son visage n'était pas aussi ciselé que le mien, et ses muscles le rendaient costaud. J'étais tout le contraire. Mes traits étaient fins et distincts, et mon corps athlétique, tonique. Svelte, mais fort ; j'aimais ce look. J'étais plus rapide que lui, mes coups de poing étaient plus puissants que les siens. À mon avis, la robustesse de mon frère le ralentissait et allongeait son temps de réaction — raison pour laquelle je gagnais toujours lorsqu'on se bagarrait.

– Es-tu toujours aussi maussade le matin ? Je plains Lars…

Il prenait son café noir et buvait en tenant l'anse de la tasse du bout des doigts, comme s'il était un membre de la famille royale.

– Je suis toujours aussi maussade quand je te regarde.

Je me suis servi un café et je l'ai bu noir, comme lui. C'était la seule façon de savourer la richesse des grains. J'avais dit à Cane que je voulais être seul — plusieurs fois. La seule personne que je tolérais était Lars. Il ne posait pas de questions. Il n'exigeait pas d'explications. Il faisait son travail sans juger. Il existait à mes côtés, présent lorsque j'avais besoin de lui et absent lorsqu'il n'était pas le bienvenu.

– Comment était ta course ?

Je détestais les banalités.

– T’as quelque chose à me dire ?

– Tu vas toujours droit au but…

Il a sorti un morceau de papier plié de sa poche intérieure de veston.

– J’ai des infos sur Bones.

– Quelque chose d’utile ?

Peut-être qu’il avait une relation intime avec une de ses servantes. Peut-être qu’il avait un faible pour une de ses employées. Si quelqu’un comptait pour lui, nous le saurions.

– En fait, oui. Il semble que Bones ait acheté une nouvelle esclave juste après…

Il n’a pas fini sa phrase, car ni lui ni moi ne voulions l’entendre. Nous n’ouvrions pas notre cœur, car nous n’en avions pas.

– Elle est américaine.

– Et alors ?

Je me fichais de la prochaine victime de Bones. J’espérais seulement que sa mort soit rapide et sans douleur.

– Un de nos hommes a dit qu’il l’avait emmenée à son usine dans le nord de l’Italie.

J’allais boire une gorgée de café, mais j’ai vite changé d’idée.

– Il lui a tout montré ?

Il a hoché la tête.

– Apparemment, il a exécuté un homme qui avait perdu connaissance après une crise d’épilepsie. Il aime vraiment se la jouer, celui-là ! rigola-t-il en examinant le papier. Mais ce n’est pas ce qu’il y a de plus intéressant. Il a des billets pour l’opéra samedi prochain. Devine qui l’accompagnera.

Je n’avais pas besoin d’entendre la réponse. Bones avait toujours eu des esclaves. Elles restaient enfermées chez lui, on ne les voyait jamais. Il faisait d’elles ce qu’il en voulait, puis il s’en débarrassait. Il ne les montrait jamais en public ni ne les traitait comme des êtres humains.

Celle-là est différente.

– À ton avis, qu’est-ce que ça veut dire ?

– Je n’en suis pas sûr, répondit Cane. Mais j’en déduis qu’il a un gros faible pour elle.

J’en arrivais à la même conclusion.

– Et tu ne devineras jamais combien il l’a payée.

Je n’avais jamais entendu parler d’une esclave achetée plus d’un million de dollars.

– Un million et demi, hasardai-je.

Cane lut le morceau de papier, un sourire aux lèvres :

– Trois millions.

J’ai serré la tasse dans mes mains, mais je n’ai pas bu. Je n’ai pas remarqué la vapeur qui me montait au visage. Je ne pouvais me concentrer que sur la voix de mon frère.

– Trois millions de dollars ?

Il a hoché la tête.

– Il a sorti le grand jeu pour celle-là.

Je n’arrivais pas à le concevoir. Je n’avais jamais entendu une telle enchère — pas pour une esclave. Je trouvais insensé de dépenser autant d’argent sur quelqu’un qui mourrait après quelques années.

– Mes sources disent qu’elle est spéciale.

– Spéciale ?

– Elle est exquise. Divine. Époustouflante. Hors du commun. Un de mes hommes dit qu’il n’a jamais vu une aussi belle femme de toute sa vie. Longs cheveux bruns, yeux bleus, jambes qui s’étendent à l’infini, souffla-t-il doucement. Il faut vraiment que je la voie de mes propres yeux.

Des déesses, j’en avais vu des tonnes. J’en avais baisé des tonnes. Une femme belle au point de valoir une telle somme n’existait pas. Sans doute étais-je difficile à impressionner ; je n’étais pas facilement obnubilé. Mon cœur était de pierre et ne battait que pour faire circuler mon sang. Même dans le feu de la passion, il battait dangereusement lentement. L’amour ne m’intéressait pas. Le sexe, à peine. Je n’avais qu’un intérêt : la destruction.

– Je suis sûr qu’elle n’a rien de spécial.

– Elle doit bien avoir un je-ne-sais-quoi. Même les types pleins aux as comme Bones épargnent leur fric. Il ne débourserait jamais autant d'argent à moins d'avoir une bonne raison.

– La beauté est dans l'œil de celui qui regarde.

Peu importait l'opinion de Bones. Lui et moi étions des hommes mauvais — mais de façons complètement différentes. Le simple fait qu'il voie quelque chose de spécial en elle ne signifiait pas que moi aussi.

– Je pense qu'on devrait aller jeter un œil.

La fascination de mon frère pour les jolies femmes m'irritait. Il ne pensait qu'avec sa queue. J'ai gardé cette pensée pour moi, protégeant mon intimité comme un coffre-fort. Dans mon métier, il n'y avait pas de place pour les sentiments ni l'attachement. Les gens qui m'étaient chers finissaient toujours par mourir.

– Je me fous de ce qu'il pense d'elle.

Qu'elle soit jolie ou hideuse n'avait aucune importance pour moi.

– Je veux les voir ensemble, dit Cane. Voir comment il la traite. Ça devrait nous donner une petite idée de leur relation.

Mon frère n'avait pas tort. Si elle n'était qu'une simple esclave, elle ne serait pas là. La laisserait-il s'asseoir à côté de lui comme un être humain normal ? Ou bien la forcerait-il à se mettre à genoux pour lui montrer sa soumission ? L'enverrait-il lui chercher à boire toute la soirée ? Pourquoi l'amener elle alors qu'il avait plusieurs domestiques à son service ? Ces questions me taraudaient.

– Ils seront assis où ?

– Au balcon de gauche, dit-il en lisant ses notes. C'est privé, donc encore mieux.

– Il a acheté les billets sous un faux nom ?

– Ouaip.

– Alors il ne nous soupçonnera pas.

Cane et moi pouvions envoyer un de nos hommes s'en occuper, mais cette fois, c'était personnel. Nous voulions voir Bones en action, de nos propres yeux. Nous voulions tout voir. Nous étions les seuls à pouvoir nous en occuper.

– Non, l'enfoiré ne verra rien venir.

Chapitre dix

Pearl

– On va à l’opéra ce soir.

Bones a ouvert l’armoire pour révéler la robe magnifique que j’étais censée porter.

– On ira après le dîner. C’est un de mes opéras favoris.

Je vais sortir d’ici à nouveau.

Je ne croyais pas ma chance.

Je devais quitter ce manoir étouffant, avec ses murs blêmes et insipides et son absence de décoration. La moquette n’était pas douce sous mes pieds nus. Elle était fine et de mauvaise qualité. J’allais me retrouver au milieu d’autres personnes, les écouter parler italien — l’une des plus belles langues, selon moi. Je pourrais glisser à quelqu’un que j’avais été enlevée. Demander de l’aide. Et s’il y avait des policiers là-bas ? Pourrais-je courir vers eux ?

– Je n’ai jamais été à l’opéra.

– Tu vas apprécier. C’est tout en élégance.

Malgré son physique rugueux et ses manières perverses, il était cultivé. Il avait flingué un homme en pleine tête la semaine dernière, et aujourd’hui, il voulait entendre une cantatrice chanter.

– Merci de m’avoir invitée !

Je continuais à dissimuler mes intentions, en faisant semblant de le supporter, tout en restant provocante. Il aimait la fougue en moi. Et il aimait être

le seul à éteindre ma flamme.

– Je veux te montrer en public. Même les Italiennes ont l'air quelconques à côté de toi.

C'était la première fois qu'il me faisait un compliment — et pas au sujet de mon cul ou de mes seins. C'était presque charmant, tout en restant tordu. Il voulait montrer son esclave aux autres aristocrates de la haute société. Mais il voulait probablement faire croire que j'étais une partenaire consentante et non une captive.

– Je n'en suis pas si sûre… mais merci.

– Habille-toi.

Il est sorti de ma chambre, qui n'avait toujours pas de porte.

– D'accord.

Ça m'arrachait la gueule d'être d'accord avec lui, même s'il ne m'avait pas donné d'ordre. Je redoutais d'agir comme si j'étais son jouet, d'accepter son invitation, même si cela faisait partie de mon plan.

Je devais ravaler mon irritation et tenir bon. Une fois que nous serions à l'opéra, je trouverais un moyen de m'enfuir. Il suffisait que je me concentre sur ce projet et que je tienne ma langue. Lui dire ce qu'il avait envie d'entendre et faire semblant de le respecter, voilà ce qui allait me sauver la vie.

Je pouvais bien faire ça.

Nous sommes arrivés à l'opéra, où l'on nous a escortés jusqu'à un balcon privé. Il n'y avait que deux fauteuils, et un valet se tenait derrière nous, prêt à nous apporter tout ce que Bones demanderait.

J'observais les gens dans le public, toutes ces femmes en robe longue et ces hommes en tenue de soirée. Le brouhaha des conversations remplissait l'auditorium, des rires éclataient ici et là. Je me concentrais sur le son de leurs voix, sur l'accent des mots italiens. Je n'avais jamais entendu une langue aussi belle. La seule langue étrangère que j'entendais parler aux États-Unis était l'espagnol. Si l'italien s'en approchait, il avait ses propres caractéristiques

uniques.

Bones s’est tourné vers moi, étudiant mon expression. Je portais un collier en diamant qu’il m’avait donné, et une robe bleu canard qui faisait ressortir ma peau claire et mes cheveux foncés. C’était une longue robe de satin, douce sur mes jambes.

– À quoi penses-tu ?

J’ai continué à observer la salle et le public.

– Je les écoute.

– Pourquoi ?

– J’aime l’accent italien. J’aime entendre parler dans cette langue.

Il est passé de l’anglais à l’italien, prononçant des mots que je n’ai pas compris.

Je l’ai fixé d’un air ahuri, ignorant ce qu’il venait de dire.

Quand il a vu la confusion dans mes yeux, il est revenu à l’anglais.

– Je peux t’apprendre l’italien si tu veux.

Difficile de croire qu’il pouvait être si raffiné avec les horreurs qu’ils me faisaient subir. Il m’avait prise chaque soir de la semaine. Il me frappait encore, giflant mes fesses pour prendre son pied, mais il ne me faisait plus saigner comme auparavant. Il me défonçait encore le cul parce qu’il savait que je détestais ça. Il faisait toujours des choses impardonnables, mais elles n’étaient plus aussi violentes qu’avant. Et quand Alfonso était venu discuter affaires au manoir, Bones avait refusé qu’il me baise à nouveau.

Je lui en étais reconnaissante.

Mon plan marchait. Même si je ne pouvais pas m’échapper, au moins ma situation s’était améliorée.

Il continuait de me fixer, dans l’attente de ma réponse.

J’ai fini par trouver mes mots.

– J’aimerais bien. J’aimerais comprendre ce que les gens disent.

Il a pouffé.

– La langue est toujours plus belle quand on ne la comprend pas ! Tous les gens parlent des mêmes choses. Ils sont mauvais.

Et c’était lui qui disait ça.

Un serviteur s’est approché, une main dans le dos.

– Vin ? Champagne ?

Je n’avais jamais le droit de commander pour moi. Bones s’occupait de tout.

– Deux verres de vin. Mais rien du domaine Barsetti.

Sa voix a pris un ton cruel quand il a prononcé le dernier mot.

– Rouge.

– Bien, monsieur.

Le serviteur a disparu derrière le rideau et est réapparu avec deux verres. Il est revenu quelques instants plus tard avec une bouteille de vin et a rempli nos verres.

– Autre chose, monsieur ?

– Non.

Bones l’a congédié d’un geste méprisant de la main.

Le garçon est parti sans un mot.

J’ai attrapé le verre et j’ai avalé une longue gorgée d’alcool pour me calmer. Je devais réfléchir à un moyen de m’enfuir d’ici. Si j’arrivais à m’éloigner de lui quelques instants, je pourrais peut-être trouver comment m’échapper. Mais pas de précipitation. Je devais être patiente.

– Pourquoi tu ne veux pas de vin du domaine Barsetti ?

– Parce que c’est de la pisse de cheval. Maintenant, ferme-la et bois ton vin.

Son ton menaçant m’a fait frémir, comme s’il répugnait à évoquer ce sujet.

J’ai enregistré son hostilité sans broncher et gardé les yeux baissés. J’avais abordé un sujet dont il ne voulait pas discuter, information à garder en mémoire pour plus tard.

Elle pourrait m’être utile.

Chapitre onze

Crow

Cane espionnait à travers un interstice entre les panneaux du plafond.

– La salle est dans le noir et le rideau vient de s’ouvrir. On peut y aller.

J’ai tiré le panneau et je l’ai glissé sur le conduit de ventilation, libérant un mètre carré d’espace. Nous avions une vue directe sur le public, du côté gauche de la scène. La voix puissante de la chanteuse d’opéra a résonné dans la canalisation, faisant bourdonner nos oreilles.

– Elle a une voix de merde, dit Cane. Je comprends rien à l’opéra.

J’aimais l’opéra. Si je ne détestais pas autant les gens, j’irais plus souvent.

– Tais-toi, et faisons ce qu’on a à faire.

Il a sorti une perche télescopique avec une caméra au bout. Il l’a fait pendre à l’extérieur du panneau, au-dessus du public, mais à l’horizontale du plafond pour que personne ne la remarque.

J’ai sorti mon téléphone et regardé l’écran qui affichait le flux vidéo de la caméra en temps réel.

– Plus à droite.

Cane a appuyé sur les boutons de la perche pour régler la caméra.

– Zoom avant.

Il a ajusté la netteté de la focale, dirigée vers le balcon où se trouvaient Bones et la fille.

– Un peu plus à droite.

Il a grogné dans sa barbe et corrigé la trajectoire.

– C’est bon, là ?

J’ai modifié la luminosité de l’écran pour que l’image soit de meilleure qualité. Quand je les ai eus tous les deux dans le cadre, je me suis figé. Je n’avais pas revu Bones depuis ce soir funeste et quand je l’ai regardé, j’ai senti la rage bouillonner en moi. Je l’ai revu sortir un pistolet de sa veste et tirer sur Vanessa, en pleine tête.

Mes mains tremblaient.

Cane a répété :

– C’est bon ?

Mes yeux se sont posés sur la femme à côté de lui. Sa robe bleu canard, d’un grand couturier, était si ajustée à son corps élancé qu’on l’aurait dit faite sur mesure pour elle. Elle avait des épaules douces et arrondies et des bras fins, mais toniques. Elle devait faire du sport à ses heures perdues, du tir à l’arc ou de l’alpinisme. La balustrade du balcon cachait la partie inférieure de son corps.

Mes yeux se sont déplacés vers son cou délicat. Dans le creux de sa gorge, un énorme diamant sur une chaîne en or blanc. Il était trop extravagant et onéreux pour qu’elle l’ait acheté elle-même. C’était un cadeau. Et Bones ne faisait pas de cadeaux à ses esclaves — il les prenait.

J’ai observé son visage, ses yeux bleus qui ne s’intéressaient pas au spectacle. Son esprit était ailleurs, perdu dans un monde différent. Elle portait un rouge à lèvres rouge rubis, et ses yeux brillaient derrière le maquillage. Des mèches souples et bouclées encadraient son visage expressif. Elle était aussi belle qu’on le prétendait.

Mais je n’étais pas impressionné.

– Crow !

J’ai regardé Cane, agacé par son explosion.

– Tais-toi ou quelqu’un va nous entendre.

– La caméra est bien placée, oui ou non ? Ça fait deux fois que je te le demande.

– Parfait. Regarde.

Je lui ai passé mon téléphone.

Il tenait la perche d’une main et le téléphone de l’autre. Il a émis un sifflement admiratif comme il l’avait fait la semaine dernière.

J’ai levé les yeux au ciel.

– Elle est sacrément belle.

J’ai regardé en direction de la scène, où la chanteuse donnait de la voix, sa poitrine se gonflant à chaque note. La mélodie était triste. Je comprenais toutes les paroles qu’elle égrenait, la chanson parlait de chagrin d’amour et de perte. Je ne connaissais que trop bien ce sentiment.

– Je vais bien m’amuser avec elle, dit Cane. Je vais lui faire sucer ma bite jusqu’à ce qu’elle s’étouffe.

Je lui ai repris le téléphone des mains.

– On verra ça plus tard. On ne sait pas encore s’il tient à elle ou non.

– Tu as vu le putain de diamant autour de son cou ? Ce truc était sur le Titanic avant qu’il sombre.

– Mais ils ne se touchent pas.

– Qu’est-ce que ça peut foutre ? Ils sortent ensemble à l’opéra. On sait comment il traite les esclaves. Ils ne les emmènent pas passer la soirée en ville. Et il n’a pas l’air d’avoir peur qu’elle s’enfuie.

J’ai regardé sa poitrine se soulever et retomber, comme lestée d’un poids invisible. Ses yeux fixaient la scène sans la voir. Sans la connaître, je savais à quoi elle pensait. Ses lèvres étaient entrouvertes pour une bonne raison.

– Elle pense juste à s’enfuir en ce moment même.

– Qu’est-ce qui te faire dire ça ?

J’ai tapoté l’écran du bout des doigts.

– Ses joues sont rouges, sa respiration superficielle ; des signes qui ne trompent pas. Elle est nerveuse. Elle est terrifiée.

– Oui, mais sans doute parce qu’elle est assise à côté d’un psychopathe.

– Non. Elle va le faire.

– Ce ne serait pas une bonne idée… Il a posté des gardes tout autour. Quand il l’attrapera, il la tuera sûrement. Je lui conseillerais de rester assise sagement jusqu’à ce qu’on la sorte de là.

– Comme si elle allait être mieux avec nous.

Il a haussé les épaules.

– Au moins, on est beaux. ça ne lui déplaira peut-être pas de sucer nos grosses queues.

J’ai vérifié l’heure à ma montre.

– Je vais attendre dans le couloir, juste au cas où elle le ferait.

– Et qu’est-ce que tu vas dire ? demanda-t-il incrédule.

– Je ne sais pas. J’improviserai. Reste ici et préviens-moi quand elle passe à l’action.

– Comment tu peux être si sûr qu’elle va tenter quelque chose ?

Je suis sorti à reculons du conduit d’aération.

– Je suis doué pour lire les gens.

– C’est pour ça que tu les détestes tant ? Tu peux lire leurs pensées ?

Il a ri comme s’il s’agissait d’une blague.

En fait, il avait mis en plein dans le mille.

– Tiens-moi au courant, c’est tout.

Chapitre douze

Pearl

Les danseurs évoluaient sur la scène illuminée, offrant le genre de représentations auxquelles je n'aurais jamais cru avoir le privilège d'assister. La salle de spectacle était ancienne, comme tous les édifices italiens, riches de leur passé historique. Les fresques au plafond n'avaient pu être peintes que par un grand maître, et j'avais le sentiment que c'était un honneur rien que de fouler le tapis aux motifs recherchés.

Mais je ne pensais qu'à m'évader.

Nous étions déjà à la moitié du spectacle et j'avais perdu tout ce temps à rester assise ici. Si je m'absentais pour aller aux toilettes, je pourrais me glisser par la fenêtre. Impossible de sortir par le hall, car il avait probablement posté des hommes pour surveiller les issues. Mais si je trouvais une sortie plus discrète, j'arrivais probablement à m'enfuir.

Je courais vite.

Mais j'étais terrifiée. J'avais peur de briser la mansuétude de notre relation si j'échouais. Il se déchaînerait sur moi et serait encore plus cruel qu'avant. Il pourrait même me tuer, furieux que j'aie trahi sa confiance. Est-ce que ça valait vraiment le coup ? Et s'il me tendait un piège pour me tester ? S'il s'attendait à ce que je cherche à m'enfuir ?

Je n'arrivais pas à prendre de décision.

Je ne savais pas quoi faire.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine et j’avais les paumes moites. Ma gorge était si sèche que je peinais à déglutir. Je n’avais pas touché au vin, j’étais bien trop nerveuse. Bones était absorbé par le spectacle, ignorant les pensées qui se bousculaient dans ma tête.

Si je rentrais avec lui ce soir au manoir, je devrais me soumettre à lui. Il me fourrerait un gode dans le cul, puis me baiserait la chatte. Il me bâillonnerait sans doute pour étouffer mes cris. Il n’utiliserait pas de lubrifiant, juste pour me faire mal. Le seul moyen d’éviter ce sort serait de me frictionner le clito en essayant d’imaginer des situations excitantes, penser à Jacob quand le sexe était bon entre nous. Alors sa bite me ferait moins mal, et il croirait que je mouillais pour lui — bien qu’il me répugne au-delà du dicible.

Je ne pouvais pas revivre cela.

Je ne voulais pas.

Je devais m’enfuir d’ici, ce soir.

– Excuse-moi, j’ai besoin d’aller aux toilettes.

Je me suis levée, m’attendant à ce qu’il m’arrête, qu’il saisisse mon poignet et me fasse rasseoir.

Mais il m’a laissée partir.

Je me suis éloignée et j’ai senti mes muscles se tendre en atteignant les escaliers. Je me suis demandé s’il m’observait, s’il regardait mon cul onduler sous la robe. S’il me faisait vraiment confiance.

Je ne me suis pas retournée, j’ai tracé mon chemin.

Je suis arrivée en bas de l’escalier et j’ai rapidement balayé les environs des yeux. Personne ne me regardait. Personne ne faisait attention à moi. Nulle trace de gardes qui m’observaient — du moins aucun qui ressemble aux hommes de Bones.

C’est là que j’ai remarqué l’homme près du bar.

Vêtu d’un costume noir satiné, il était accoudé au comptoir, une main dans la poche. Il portait une chemise grise sous sa veste, avec une cravate bleu canard. Un motif était imprimé dessus, trop complexe pour que je l’identifie. Son costume noir m’a rappelé les hommes qui venaient rendre visite à Bones. Mais aucun d’eux n’aurait porté une cravate aussi vive.

Il était grand, plus d’un mètre quatre-vingt. Il avait de longues jambes, des cuisses musclées, et des épaules larges évoquant l’envergure d’un aigle. Il avait des doigts longs et fins, masculins et forts. Son corps était mince et fuselé, un concentré de muscles, de chair et de tendons. Une silhouette athlétique, le genre d’hommes qui ne prenait pas de poids, quel que soit le nombre de whiskies qu’il s’envoyait.

Mes yeux sont remontés vers son cou, à l’affût du moindre signe de danger. Il avait une mâchoire puissante, carrée et robuste. Sa barbe naissante semblait rugueuse. Si je me frottais contre elle, je sentirais une friction. Il avait des lèvres intéressantes. Elles étaient minces et crispées, comme si quelque chose le tourmentait.

En étudiant son visage, j’ai réalisé qu’il me regardait. Il me fixait de ses yeux verts clairs, comme s’il savait exactement qui j’étais. Il avait des cheveux bruns courts et soignés, coiffés avec élégance. Malgré son calme et sa douceur apparente, son regard était dur.

Il était sublime.

Et terrifiant.

J’ai détourné la tête, même s’il était trop tard pour faire comme si je ne l’avais pas vu. Il n’avait pas l’air de travailler pour Bones. Ce qui ne signifiait pas qu’il n’était pas tout aussi maléfique.

Y avait-il une seule personne bienveillante dans ce pays ?

Je suis entrée dans les toilettes et j’ai senti la porte se refermer derrière moi. Aucun pied n’était visible sous les portes des cabinets. J’ai réalisé que j’étais seule.

Seule.

Je l’avais fait. J’avais réussi. Mes mains tremblaient d’excitation. J’ai oublié comment respirer, trop occupée à savourer le goût de la liberté sur ma langue. Mon plan pour leurrer Bones avait réussi, et j’allais m’évader.

J’allais réussir.

Il y avait une fenêtre au-dessus des lavabos, juste sous le plafond. Elle n’était pas large, mais tout en longueur. Si j’arrivais à grimper et à l’ouvrir, je pourrais me glisser de l’autre côté. Elle débouchait sans doute sous l’auditorium. Je

n’avais plus qu’à me débarrasser de mes escarpins et à courir.

Sans réfléchir plus longtemps, j’ai enlevé mes souliers.

– Ne fais pas ça.

J’ai sursauté en entendant sa voix. Il a verrouillé la porte avant de s’avancer dans la pièce. La cravate bleu canard était assortie à ma robe. Si on se connaissait, on aurait eu l’air de sortir ensemble. Il n’avait dit que quatre mots, mais ses yeux parlaient pour lui.

– Tu travailles pour Bones ?

Il n’a pas répondu.

– Ce plan est stupide. À la seconde où tu te glisseras en douce par cette fenêtre, ses hommes te verront. Et il te tuera.

Comment savait-il ce que j’allais faire ? Comment connaissait-il les hommes de Bones ? Pourquoi m’avertissait-il ?

– Mais qui es-tu, bon sang ?

– Retourne là-bas.

– Pourquoi devrais-je te faire confiance ?

Je ne pouvais pas retourner dans les pattes de cet homme terrifiant. Je ne pouvais pas.

– Je ne t’ai pas dit de me faire confiance. Tu ne dois faire confiance à personne. Comment crois-tu que tu t’es fourrée dans ce merdier ?

– Pardon ? Es-tu en train de m’aider ou de m’insulter ?

– Je n’ai pas l’intention de t’aider. Ni de t’insulter. Mais fais ce que je te dis ou tu le regretteras.

– Pourquoi tu te soucies de moi ?

– Je ne me soucie pas de toi.

Il m’a jeté un regard plus glacial que l’hiver et il est sorti, en claquant la porte derrière lui.

Je suis restée de bout devant le lavabo, face à mon reflet dans la glace. Je ne comprenais pas ce qui venait de se passer. Je n’étais même pas sûre que ce soit réel. Avais-je imaginé toute la scène ? Avais-je fabriqué un prétexte pour ne pas m’enfuir ?

J’ai regardé la fenêtre haut perchée et j’ai laissé échapper un soupir. Je

n’avais aucune idée de qui était ce mec, mais il ne travaillait pas pour Bones. Pourquoi était-il entré ici pour me parler ? Comment savait-il que je voulais m’enfuir ? Il connaissait peut-être Bones. Il le haïssait peut-être autant que je le haïssais. Mais s’il voulait vraiment m’aider, n’aurait-il pas appelé la police ? Ne m’aurait-il pas donné son téléphone ?

Je n’y pigeais rien.

J’ai agrippé le lavabo, tentant de réfléchir. Cet homme savait exactement ce que j’allais faire, et je ne l’avais jamais rencontré. Si c’était si évident pour lui, alors ça l’était sans doute aussi pour Bones.

Je devais retourner là-bas.

Je ne le voulais pas. Tout mon corps hurlait à cette idée. La liberté était si proche, à une fenêtre de distance.

Mais je savais que je n’y arriverais jamais.

Les sanglots m’étouffaient la poitrine, mais je ne les ai pas laissés s’échapper. Je les ai gardés enfermés à l’intérieur, refusant de céder à la douleur. Ce n’était pas le moment de m’apitoyer sur mon sort. Ce plan avait échoué, mais il y aurait une autre occasion. Et encore une autre si la prochaine échouait aussi. Je n’abandonnerais jamais. D’une façon ou d’une autre, je trouverais une porte de sortie.

J’ai rejoint Bones comme l’esclave obéissante que j’étais. J’ai gravi l’escalier et je me suis rassise à ma place, comme si je ne venais pas de tenter d’échapper à son emprise répugnante. Je n’avais fait qu’aller me repoudrer aux toilettes. Je n’avais pas rencontré un inconnu qui m’avait dit de retourner dans la loge. Les dix dernières minutes de ma vie n’avaient pas existé.

Bones a tourné légèrement la tête dans ma direction, étudiant mon expression. Il avait un regard étrange, comme s’il était déçu que rien de plus croustillant ne soit arrivé. C’était peut-être un test.

Et j’avais réussi le test.

La semaine s’est écoulée, monotone.

Il rentrait du travail, m’attachait et me baisait, puis il s’enfermait dans la solitude de son bureau. Je le revoyais au dîner, puis il me baisait encore avant de s’endormir.

C’était ma vie.

Mon temps était occupé par mes pensées. Qui était le type qui était entré dans les toilettes comme si l’endroit lui appartenait ? Il m’avait parlé d’un air agacé, et pourtant, c’était lui qui était venu me parler.

Ça n’avait aucun sens.

Pourquoi m’avait-il mise en garde ?

Il savait ce qui se passerait. Quand je suis retournée dans la loge, Bones m’a regardée d’un autre œil. Il s’attendait à ce que je m’enfuie. Et il le souhaitait probablement afin de pouvoir me battre à mort.

Mais Monsieur Mystérieux et sa cravate bleu canard m’avaient prévenue.

Ça me rendait folle. Encore des questions sans réponses. Que gagnait-il à m’aider ? Quelle récompense en tirait-il ? Rien que je puisse deviner. Quand des hommes venaient au manoir, je les scrutais à tour de rôle, cherchant l’homme à la cravate bleu canard.

Mais il n’était jamais parmi eux.

Je n’aurais pas de repos avant de connaître la vérité. J’avais besoin de savoir s’il était un allié ou un ennemi. Il ne pouvait pas être un ami, parce qu’il aurait appelé la police. Mais il ne pouvait pas non plus être un ennemi sinon il m’aurait laissée m’enfuir par la fenêtre.

Qu’est-ce qui m’échappait ?

Nous dînions en silence. On nous avait servi son plat favori : lasagnes et pain à l’ail. Je détestais les conditions de vie et l’homme qui me violait tous les jours, mais je ne pouvais pas nier que la nourriture était bonne. Au moins, j’avais ce maigre plaisir.

– Je pensais que tu allais t’enfuir.

La phrase est sortie de nulle part, et je n’ai pas pu empêcher mes mains de

trembler légèrement. J’ai gardé les yeux rivés sur mon assiette, jugeant préférable de ne pas le regarder. Nous n’avions pas beaucoup parlé depuis le soir de l’opéra. Le seul moment où il ouvrait la bouche, c’était pour m’appeler sale petite pute — ma sale petite pute.

– Pardon ?

– À l’opéra. J’ai cru que tu allais essayer de t’enfuir.

Il a continué de manger comme si la discussion n’avait rien de conflictuel. En un sens, c’était vrai. Sinon ma tête aurait déjà heurté la table.

– Pourquoi ferais-je ça ?

J’étais devenue une bonne menteuse depuis que je vivais ici. Quand ma vie était en jeu, j’étais capable de tout pour survivre.

– J’ai compris l’étendue de ton pouvoir. Tu me l’as montrée. Où irais-je ? Et puis, je n’irais pas bien loin avant que tu me rattrapes.

C’était la bonne réponse, car ses yeux ont brillé de plaisir. Il adorait m’entendre flatter son ego, même si ce n’était que des écrans de fumée. Il aimait savoir qu’il avait le contrôle absolu sur moi — partout où j’allais. Je n’ai pas fait semblant de ne pas vouloir m’enfuir. Je lui ai simplement donné l’explication qu’il voulait entendre — et ça a marché.

– Brave petite pute.

Je ne me ferai jamais à ce nom.

– Tu es plus futée que je le croyais. Ce feu brûle encore dans tes yeux, même plus faiblement. Mais ton cerveau prend les bonnes décisions. Tu comprends quand tu as perdu d’avance et tu sais quand te rendre. C’est ce que font les esclaves futées. Les autres n’ont jamais été aussi futées.

Je voulais lui planter mon couteau dans la gorge. Je voulais lui trancher l’artère carotide et le voir se vider de son sang et crever. Quand il me manquait de respect, j’avais envie de le tuer. Mais la façon dont il parlait de ses anciennes esclaves, dont il les traitait de faibles, me mettait dans une rage folle. Le fait qu’il les tuait si facilement, les jetait comme une capote usagée, me révoltait. Je ne voulais pas seulement me venger de ce qu’il me faisait subir. Je voulais aussi venger toutes les autres filles.

Il fallait que je réponde, car il me fixait dans l’expectative.

– Un jour peut-être que tu me donneras du pouvoir.

Il a gloussé comme si cette idée était hilarante.

– Pourquoi le ferais-je ?

– Eh bien, comptes-tu rester célibataire toute ta vie ? Tu n’as jamais pensé à avoir une femme ? Des enfants ?

Plus je le haïssais, plus il m’était difficile de le manipuler. Les mots me brûlaient la gorge en passant.

– Une femme ? En quoi serait-ce une position de pouvoir ?

– Mme Bones ? Mariée au criminel le plus riche du monde ? Je pense qu’un tel titre confère automatiquement du pouvoir. Il confère du respect. Il confère des privilèges. Elle pourrait débarquer chez n’importe qui et le tuer d’une balle dans la tête sans la moindre conséquence. Elle pourrait élever tes enfants dans le respect et la crainte de leur père. Il me semble que c’est une position dont rêverait n’importe quelle femme.

Il n’avait mangé que la moitié de son dîner, mais il n’a plus prêté attention aux plats. Il me regardait avec intérêt, réfléchissant à mes paroles.

– Je crois que je comprends maintenant.

Il comprenait quoi ? Avait-il deviné mon manège ?

– Tu es arrivée ici pleine de haine pour moi. Mais maintenant, tu es jalouse de ma fortune. De mon pouvoir. Et tu veux avoir un peu de pouvoir — même si ça implique de m’épouser.

N’importe quoi qui pourrait l’empêcher de me fourrer un gode dans le cul.

Il a bu son verre de vin.

– J’imagine que je ne suis pas si repoussant après tout. Tu as appris comment fonctionne le monde réel. J’admire ton ambition. Rares sont les femmes ambitieuses.

J’ai une grande ambition : te tuer.

– J’ai déjà pensé à me marier, mais je n’ai jamais trouvé une femme digne de cette position. Peut-être que je l’ai trouvée, finalement.

Il a fait tinter son verre contre le mien pour trinquer.

J’ai bu une gorgée, espérant que la situation allait quelque part où j’avais envie d’être. Si j’étais sa femme, me traiterait-il en esclave ? Aurais-je de droit

de sortir seule du manoir ? Parce qu’alors, je pourrais certainement m’échapper.

– En effet.

Chapitre treize

Crow

– Maintenant, on sait où il vit, dit Cane en plaçant deux repères sur la carte. Deux entrées. Une devant et une derrière. Alors, on fait exploser le portail à la grenade et on le bute.

– Tu ne crois pas que des grenades vont donner l'alerte ?

– Comment entrer autrement ?

– En escaladant la grille, gros cul !

Mon frère ne réfléchissait pas longtemps. Il optait toujours pour la facilité, la solution le plus destructrice.

Il m'a regardé d'un air incrédule.

– Et trente hommes vont escalader la grille sans se faire repérer ?

– Non. On fait sauter la grille, on entre en voiture et on fait descendre les hommes devant l'entrée. Tout ça se fera si rapidement qu'ils n'auront pas le temps de réaliser ce qui leur arrive.

– Oui, mais ça laissera à Bones le temps de s'enfuir.

– Pas si on entre immédiatement.

Je me suis calé contre le dossier de la chaise et j'ai posé mes doigts sur mes lèvres.

– Et si on faisait sauter le portail, comme tu dis ? Les gars se ruent à l'intérieur et neutralisent les gardes à l'entrée. Mais nous, on escalade la clôture latérale et on fait irruption exactement au même moment.

– Pour faire diversion ?

– Exactement.

– Pas mal.

– On enlève la fille et on se barre.

– Et Bones ?

Je l’ai fixé en silence, attendant la suite de son plan.

– On le tue ou quoi ?

L’idée était tentante. Après ce qu’il avait fait à ma famille, je n’étais pas certain de laisser passer une occasion de le tuer. Mais s’il mourait, ce serait trop facile. Il ne souffrirait pas. Il se prendrait juste une balle dans la tête. C’était trop doux pour lui.

– Non.

– Sérieux ?

J’ai secoué la tête.

– Je veux qu’il angoisse pour son esclave tous les jours. Je veux qu’il vomisse à la seule pensée des horreurs qu’on lui fait subir, les mêmes tortures qu’il a infligées à Vanessa. Je veux ruiner son investissement, la déprécier tellement qu’il n’en voudra même plus.

Cane a acquiescé, un petit sourire aux lèvres.

– ça me plaît. Ça me plaît énormément.

– Allons mettre les préparatifs au point. Je veux qu’on passe à l’acte le plus vite possible.

– Oui, dit-il. Je veux baiser cette esclave le plus vite possible.

Chapitre quatorze

Pearl

Je ne voulais pas être Mme Bones.

Merde, quel nom infâme.

Quand la police me demanderait pourquoi j'avais accepté, j'expliquerais que je n'avais pas eu le choix. Il était indispensable qu'il me fasse confiance. Une fois que j'aurais gagné sa confiance, je me barrerais.

Magne-toi le cul.

Ma vie au manoir est devenue encore plus ennuyeuse. Je n'avais rien à faire quand il était au travail. Je n'avais ni l'Internet ni de jeux vidéo, ni même de livres. Je restais allongée dans mon lit à essayer de tuer le temps.

Je regardais le soleil évoluer dans le ciel, essayant de déterminer s'il était vraiment possible de le voir bouger. Je mesurais sa progression avec mon pouce et un œil fermé, mais ça ne marchait pas.

Ma vie à New York me manquait.

Mon travail me manquait. La ville me manquait. Jacob me manquait. J'espérais qu'il allait bien. Ces hommes voulaient me vendre moi, aussi je doutais qu'ils aient fait autre chose à Jacob que l'agresser pour le neutraliser. Il était probablement rentré à la maison — sain et sauf. J'espérais juste qu'il ne passait pas son temps à angoisser à mon sujet. Il ne pouvait rien faire pour moi, alors autant penser à autre chose.

Ce soir, Bones et moi avons dîné ensemble comme tous les soirs. Nous ne

discutions pas, aussi je ne savais pas pourquoi il voulait que je sois là. Il ne me parlait pas de son travail. Les seules informations qu'ils m'avaient données remontaient à notre visite à l'usine. Je savais qu'il fabriquait des armes et les vendait à des gens.

Mais je n'en savais pas plus.

À ma connaissance, il n'avait ni amis ni famille. Aucun portrait sur les murs ni albums photos rangés sur une étagère. En fait, il n'y avait presque aucun signe de vie dans cette maison.

Je devais découvrir comment il était devenu comme ça. Il était un monstre, mais l'avait-il toujours été ? Avait-il déjà été normal ? C'était une réponse que je n'aurais jamais. Ce qui ne changerait rien de toute façon, alors autant ne pas poser de questions.

Il a coupé son poulet et mangé lentement, sans quitter son assiette des yeux. Il buvait du vin en mangeant, descendant en général trois ou quatre verres par soir. Il avait plus de mal à jouir quand il était ivre — ce qui prolongeait d'autant mes souffrances.

J'ai fixé mon couteau et envisagé sérieusement de me poignarder. Qui sait combien de temps s'écoulerait avant que j'aie la moindre chance de m'échapper ? Et si je ne m'échappais jamais ? Si je passais le reste de ma vie enfermée ici ? Plutôt mourir que subir ce sort.

J'ai saisi le couteau par le manche et l'ai serré fort, me demandant ce que ça faisait de mourir. Les gens disaient qu'il était effrayant et douloureux de s'enfoncer dans l'obscurité pour l'éternité. Mais je pensais que ce serait une forme de paix.

Bones fixait ma main, observant tous mes mouvements. Il ne me faisait toujours pas confiance. Il ne me ferait peut-être jamais confiance.

– Qu'est-ce que tu...

Une explosion a brisé toutes les fenêtres et fait trembler le sol sous nos pieds. Les assiettes et les couverts en argent ont volé, la bougie s'est renversée et a enflammé la nappe.

– C'est quoi ce bordel ?

Bones s'est levé et a sorti son flingue de sa poche.

Je n’avais jamais été témoin d’une fusillade avant, mais je savais quoi faire. J’ai renversé la table et m’en suis servie comme bouclier pour me protéger des balles qui sifflaient dans la pièce. Des hommes criaient tandis que les tirs faisaient rage. Je ne savais pas s’ils venaient de l’intérieur ou de l’extérieur du manoir. Ça explosait tout autour de moi, m’engloutissant dans le vacarme. J’ai appuyé les mains sur mes oreilles tellement les détonations étaient fortes.

D’autres cris et coups de feu ont fusé. Bones a donné des ordres à ses hommes, et l’un d’eux a rassemblé les gardes. Sans jeter le moindre coup d’œil au-dessus de la table, j’ai su que le combat allait être sanglant.

Tuez Bones, je vous en prie.

S’il vous plaît.

– Elle est où, bordel ? s’écria un homme.

– Tu crois que je le sais ? répondit un autre.

Me cherchaient-ils ?

Quelqu’un était-il venu me sauver ?

Jacob avait-il contacté les autorités, qui avaient remonté ma trace jusqu’ici ? Étais-je sur le point d’être libérée ? Était-ce la fin de ma captivité ? C’était trop beau pour être vrai.

Un homme a surgi derrière la table, une arme à la main. Il avait des cheveux châtain foncé et des yeux noisette. Son ossature était proéminente et sa mâchoire carrée. Je l’ai reconnu immédiatement.

C’était lui.

Il a crié pour se faire entendre au-dessus des tirs.

– Viens. Tout de suite.

Je n’ai pas réfléchi. Cet homme était venu me sauver. Il m’avait observée à l’opéra pour obtenir des informations sur mon ravisseur. Il travaillait pour les autorités italiennes. Ou peut-être qu’il était de la CIA. Je m’en fichais. Il allait me sortir de cet enfer, et c’était tout ce qui comptait.

Je me suis glissée près de lui et il a saisi ma main. Il était si bon d’être touchée normalement, sans être violée ni violentée. C’était une main salvatrice. Il était là pour m’aider, pour me libérer.

J’avais envie de pleurer.

Il a jeté un coup d'œil par-dessus la table jusqu'à ce que la voie soit libre.

– Bon. Allons-y.

Il m'a entraînée à sa suite, son arme à feu dégainée au cas où il ait besoin d'éliminer quelqu'un. La plupart des hommes de Bones étaient morts, mais il semblait pressé de sortir d'ici.

Nous avons longé le mur latéral du manoir et il a ouvert la portière arrière d'un 4x4.

– Monte.

Je me suis engouffrée à l'intérieur et j'ai retenu mes larmes. J'allais rentrer chez moi. J'allais revoir Jacob. J'allais revoir mes amis. Tout allait bien se passer. Vivre avec ce monstre avait été une torture, mais quelque part, j'avais survécu à cet enfer.

– Mets la gomme ! ordonna-t-il.

Le chauffeur a appuyé sur le champignon et a rejoint la rue. Il a pris un virage serré, et a dérapé sur bitume avant de mettre les gaz.

Le manoir de Bones s'éloignait. Il a disparu de mon champ de vision, devenant un souvenir lointain et douloureux. Je pouvais à nouveau respirer. Je n'aurais plus jamais à supporter cette larve répugnante sur moi. Je n'aurais plus à prendre sa queue dans ma bouche. J'étais redevenue une femme libre.

J'étais libre.

– Merci infiniment.

J'étais tellement heureuse que je me suis penchée et j'ai étreint mon sauveur. Il avait eu le courage de faire irruption dans le manoir juste pour me sauver. Un héroïsme rare. Je manquais de mots pour le remercier.

– Dégage de là !

Il m'a repoussée sur le côté, dégoûtée par mon contact.

– Pardon…

Je ne voulais pas énerver le type qui avait risqué sa vie pour moi.

– Ne me remercie pas.

Au moins, il était humble.

– Tu m'as sauvée. Comment pourrais-je ne pas te remercier ?

Il a sorti une paire de menottes de sa poche arrière et les a refermés autour de

mes poignets.

– Je ne t’ai pas sauvée.

La panique a explosé dans mon cœur encore une fois. J’ai fixé les menottes métalliques, incapable de comprendre ce que je regardais. Que se passait-il ?

– Tu as juste quitté un monstre pour un autre.

J’ai essayé de les faire glisser sur mes poignets en utilisant ma sueur. Je me suis mise à crier, je n’arrivais plus à respirer. Que se passait-il, bordel ? Pourquoi les gens n’arrêtaient-ils pas de me traiter comme une mule ? Pourquoi croyaient-ils pouvoir faire ce qu’ils voulaient de moi ?

– Laisse-moi partir maintenant.

Je lui ai donné des coups de pied dans les jambes de toutes mes forces.

– Je te briserai la queue à la première occasion.

Il a sorti une seringue de sa poche et l’a décapsulée entre ses dents.

Non. Je détestais être droguée. Je détestais ne pas savoir ce qui m’arrivait. Je détestais perdre le contrôle.

– Arrête. Arrête.

Je me suis plaquée contre la portière.

– Je me tais. Ne me pique pas.

Il a rebouché la seringue et l’a remise dans sa poche.

– Émets un seul son et tu as droit à la seringue.

Il a tourné la tête vers la vitre, ses épaules se sont détendues. Après toute l’agitation au manoir, il semblait s’ennuyer.

D’abord, il m’avait avertie au sujet de Bones, puis il m’avait fait évader pour me garder pour lui. Comment ces criminels échappaient-ils à la loi ? J’avais tellement de questions, mais je ne pouvais en poser aucune sans craindre qu’il plante une aiguille dans mon cou.

J’ai regardé par la fenêtre et j’ai essayé de garder mon calme. Les larmes me brûlaient les yeux, mais je refusais de pleurer. Cet homme ne pouvait pas être pire que celui à qui je venais d’échapper. C’était impossible. Quel que soit l’endroit où il m’emmenait, il serait forcément mieux que celui d’où je venais.

Je devais juste continuer à me dire ça.

Et que j’essaie d’y croire.

Chapitre quinze

Crow

Elle croyait être sauvée.

Idiote.

Elle pensait que Bones était mauvais ? Elle changerait d'avis après avoir passé un peu de temps avec Cane et moi. Nous allions lui montrer ce qu'était un pur cauchemar. Nous allions lui montrer à quoi ressemblait le mal absolu.

Elle réclamerait probablement la piqûre de la seringue.

Elle est restée de son côté de la banquette et n'a pas émis le moindre son, muette comme une carpe. Ses poignets menottés reposaient sur ses cuisses, et ses yeux étaient rivés à la vitre. De légers tremblements secouaient son corps. Elle était terrorisée, mais elle s'efforçait de ne pas le montrer.

Si elle avait peur maintenant, elle n'était pas au bout de ses peines.

Nous sommes arrivés à la base une heure plus tard et nous sommes entrés dans le complexe savamment dissimulé. Nous avions frappé fort Bones et ses hommes. Ils étaient trop déboussolés pour nous pourchasser. La plupart de ses hommes présents au manoir avaient été tués, et il allait devoir appeler des renforts.

Nous étions en sécurité — pour le moment.

Le 4x4 s'est garé et nous sommes descendus de la voiture. J'ai fait le tour pour aller chercher notre nouvelle captive. J'ai ouvert la portière et je l'ai violemment tirée dehors.

Elle a trébuché à plusieurs reprises, car elle n’arrivait pas à suivre mon allure. Je l’entendais siffler de ma cruauté, mais elle n’a pas dit un mot.

Je l’ai saisie par la nuque et l’ai poussée à l’intérieur. Mes hommes ont enlevé leur gilet pare-balles et baissé leurs fusils, le danger étant écarté. Cane et le reste de la troupe sont entrés juste derrière nous, portés par l’enthousiasme de la victoire.

– L’enfoiré ne nous a même pas vus venir.

À peine entré, Cane s’est versé un whisky.

– Putain de connard. Je lui ai tiré dans le bras juste pour l’entendre beugler. C’était jouissif.

La fille était debout au milieu de la pièce, les mains menottées devant elle. Elle nous observait tous en détail, tentant de trouver un moyen de s’évader. Elle affichait une expression froide, refusant de montrer sa peur.

J’ai détaché ses menottes, car il n’y avait aucune raison de la garder enchaînée. Elle ne pouvait pas s’échapper. Et il n’y avait nul endroit où se cacher. Si elle essayait de s’enfuir, ce serait un spectacle distrayant.

Quand je me suis approché d’elle, elle m’a lancé un regard venimeux. Si elle avait pu me tuer, elle l’aurait fait. Il n’y avait aucune appréhension dans ses yeux. Elle me haïssait, sans doute encore plus que son ancien maître.

Comme si j’en avais quelque chose à foutre.

Cane a vidé son verre d’un trait et s’est essuyé la bouche d’un revers du bras. Il a dévisagé la femme avec lubricité, ses pensées s’engouffrant dans son pantalon. Les autres hommes la mangeaient aussi des yeux, comme si elle était la pièce maîtresse d’un buffet.

Cane a posé l’index contre sa joue et l’a descendu lentement.

– Wow. T’es un joli morceau, non ?

Elle a giflé son poignet instantanément.

– Ne me touche pas, putain.

– Oh, a dit Cane, surpris. C’est une rebelle. Après un raid, j’aime bien me détendre. Je vais m’occuper d’elle.

Il a attrapé son poignet et l’a bloqué derrière son dos.

– Allons voir pourquoi tu plais tant à Bones.

Je me suis versé un verre de whisky.

– Amuse-toi bien. Tu laisseras les hommes passer après toi.

– J’sais pas. Je risque d’en avoir pour un moment.

Cane l’a serrée, puis il s’est retourné pour la faire avancer vers la chambre.

Sa respiration s’est emballée et elle est passée en mode panique. Elle a écrasé son pied de toutes ses forces sur la botte de Cane, qui a hurlé de douleur et l’a relâchée un court instant.

Le temps pour elle de sortir son poignard de sa ceinture. Elle s’est jetée sur le soldat le plus proche et lui a lardé la poitrine avec une férocité meurtrière.

Les hommes se sont rués sur leurs armes pour plomber cette garce avant qu’elle ne fasse de sérieux dégâts.

L’un des hommes lui a sauté dessus par-derrière et l’a saisie par la taille, mais elle lui a donné un coup de tête, puis elle lui a tordu le bras, lui brisant le coude. Elle l’a lacéré d’un coup de couteau, le faisant saigner.

Merde.

Elle a piqué un sprint vers la porte.

Cane a déchaussé son pied meurtri.

– Putain de garce. Attrapez-la !

Les hommes ont couru à sa poursuite dans le couloir, puis on a entendu des cris en provenance du salon principal. Elle continuait à se rebiffer.

– C’est quoi ce cirque ?

J’ai posé mon verre d’un coup sec sur la table et j’ai rejoint les hommes, désireux de mater cette jument sauvage. J’ai couru dans le couloir en direction des éclats de voix. Un soldat mort gisait au sol, un poignard planté en plein cœur. J’ai continué jusqu’au hall d’entrée.

La fille tentait d’ouvrir une fenêtre, mais elle était verrouillée. Elles étaient toutes verrouillées. La porte d’entrée aussi était fermée à double tour. Les hommes essayaient de s’approcher d’elle et de la maîtriser. Ils n’utilisaient pas leurs flingues, car ils avaient ordre de ne pas la tuer — pas encore.

J’ai écarté les hommes et je me suis posté devant eux.

– ça suffit !

Ses yeux scrutaient la pièce, à la recherche d’une issue qui lui aurait

échappé. Le désespoir marquait son visage. Il fallait absolument qu'elle s'enfuie, mais elle ne trouvait pas de solution. Ses yeux se sont rapidement tournés vers le couteau, et j'ai su à quoi elle pensait.

– Arrête, ai-je ordonné.

Elle a saisi le manche et a dirigé la lame vers son cœur.

– Aucun de ces hommes ne te touchera. Je t'en donne ma parole. Arrête.

Elle a appuyé la lame contre le décolleté de sa robe. Aucune hésitation dans son geste. Elle accueillait la mort comme une vieille amie. Elle voulait partir. Elle voulait se vider de son sang et mourir. La mort lui paraissait sans doute plus enviable que ce qui l'attendait.

– Comme si ta parole signifiait quelque chose pour moi.

– Elle veut tout dire.

– Tu m'as dit de ne faire confiance à personne.

– Je ne te demande pas ça.

J'ai levé une main, puis l'ai lentement baissée.

– Lâche le couteau. Viens.

– Plutôt mourir que d'être esclave. Plutôt mourir que de vivre dans cet enfer.

Sa lèvre inférieure tremblait d'émotion, sa vie était détruite. Ses yeux brillaient encore de fureur et de haine. Mais elle en avait assez. Elle avait atteint ses limites et elle craquait. Elle a fait pivoter son poignet pour s'assener le coup fatal, résolue à quitter ce monde.

Mes jambes musclées m'ont propulsé vers l'avant, juste à temps. J'ai attrapé son poignet et balancé le couteau hors de sa portée. Il a rebondi contre une fenêtre avant de tomber au sol.

– Non !

Ses genoux se sont dérobés sous elle, tandis que l'angoisse la foudroyait.

– Laisse-moi mourir. N'as-tu aucune pitié ?

Je l'ai attrapée alors que son corps flasque s'affaissait. Elle s'est affalée contre ma poitrine avant de tomber au sol. J'ai enroulé mes bras autour d'elle et l'ai soulevée du sol.

Elle gisait dans mes bras comme un corps inerte, ne se souciant plus de ce qui pouvait lui arriver. Plus rien ni personne ne lui importait. J'aurais pu lui

mettre un couteau sous la gorge, elle n’aurait pas sourcillé.

Je l’ai portée dans le salon.

– Tu as assommé cette salope ?

Cane a versé de la vodka sur sa plaie, puis il l’a entourée d’un bandage.

Je me suis dirigé vers la chambre et j’ai posé la fille sur le matelas. Il y avait une fenêtre dans la pièce, mais elle avait des barreaux en métal. La chambre n’avait ni décoration ni mobilier. Le lit consistait en un matelas posé sur le sol. Il y avait une salle de bain attenante, tout aussi rudimentaire. C’était une cellule de prison — avec un minimum d’intimité.

Dès que son corps a touché le matelas, il est revenu à la vie. Elle a rampé loin de moi, et s’est assise dans le coin opposé du lit. Elle a croisé les bras sur sa poitrine pour se protéger, sans me jeter un regard. Elle regardait la fenêtre, le cœur brisé. Elle n’a pas pleuré, mais je sentais qu’elle retenait ses larmes.

– Je ne suis pas une esclave.

Sa voix forte s’est répercutée contre les murs, s’amplifiant dans mes oreilles.

– Je suis peut-être prisonnière, mais je ne suis pas une esclave. Tu peux essayer de me faire ce que tu veux, je me défendrai — sans relâche. Quand tu t’y attendras le moins, je te tuerai. Je t’en fais la putain de promesse.

Finalement, elle a tourné son regard vers moi ; ses yeux étaient plus froids qu’un hiver polaire. Sa promesse y scintillait comme une étoile. Elle n’avait pas peur de moi. Elle n’avait pas peur de mes hommes. Elle se ferait justice, d’une manière ou d’une autre.

– Je suis un homme de parole.

– Tu es un criminel. Un ravisseur. Un violeur. Ta parole, c’est de la merde.

Tout mon corps s’est tendu en réponse. Mon battement cardiaque s’est accéléré, et j’ai senti le feu courir dans mes veines. Sa combativité, sa férocité brillaient comme un phare dans mon âme. Mon corps s’est enflammé, ma bite s’est durcie dans mon pantalon et mes mains mouraient d’envie de la toucher.

J’ai tiré la seringue de ma poche.

Elle l’a vue et s’est figée.

– Si tu crois que tu vas me piquer, tu te fourres le doigt dans l’œil.

– Je te le demande.

Elle m’a regardé, incrédule.

– Tu me le demandes ? Comme si je pouvais être d’accord ?

– Si je te laisse ici, ce qui était ma première intention, tu vas te faire baiser sans relâche. Les hommes vont se relayer, et tu n’auras jamais de répit. Ils ne te laisseront même pas dormir. Si tu crois que Bones est cruel, tu n’as encore rien vu. On fait régner la terreur, pire qu’un cauchemar. Mes hommes et moi, on est la définition du mal.

Elle a resserré ses bras autour d’elle, prenant mes paroles au sérieux.

– Je suis peut-être l’incarnation du mal, mais j’ai des principes. Le premier est de tenir parole. Quand je te dis une chose, elle fait loi. Compris ?

Elle a crispé légèrement la mâchoire, refusant d’être d’accord avec moi. Elle avait besoin de me défier, de s’opposer à moi à la moindre occasion.

– Je te fais une piqûre parce que j’ai besoin de te transporter. Je ne peux pas le faire si tu es consciente.

– Va te faire foutre.

L’insulte m’a plus excité qu’offensé.

– Si tu ne coopères pas, je vais devoir te laisser ici. Et si je te laisse ici, tu vas regretter de ne plus être avec Bones.

Elle a frissonné.

– Et où veux-tu m’emmener ?

– Chez moi.

– Pourquoi je dois être inconsciente ?

– Je ne veux pas que tu saches comment y aller. Ni que tu saches comment t’enfuir.

J’ai levé la seringue.

– On est d’accord ?

Elle a fixé la seringue, lèvres pincées.

– Je pense que tu veux me droguer juste pour me baiser sans que je puisse me débattre.

J’ai ri, car elle ne pouvait pas avoir plus tort.

– Je veux te baiser pendant quand tu te débats. J’aime ça.

Ses joues ont pâli.

J’ai fait rouler l’aiguille entre mes doigts.

– Qu’est-ce que tu choisis ?

– Si je vais avec toi, tu vas me faire du mal. Tu vas me violer.

J’ai soutenu son regard sans réfuter aucune de ses affirmations.

– Ou tu peux rester ici et te faire défoncer la bouche, le cul et la chatte en même temps. À toi de choisir.

C’était le moindre des deux maux, et nous le savions tous les deux.

Elle a masqué sa réaction, mais un flot d’émotions a circulé en elle.

– Bande-moi les yeux. Ne me drogue pas.

– Non.

J’ai remarqué qu’elle fronçait les sourcils quand elle n’arrivait pas à ses fins.

– J’ai vu de quoi tu es capable. Tu chercheras à t’enfuir à la moindre occasion. Tu empoigneras le volant et tu nous enverras dans le décor. Et puis, je ne fais pas de compromis. Comme je l’ai dit, ma parole fait loi.

Elle a relevé ses genoux contre sa poitrine.

– Je commence à m’impatienter, ajoutai-je.

Je me suis levé et j’ai rangé la seringue dans ma poche.

– Si tu préfères rester, très bien. Mais sache que mon offre ne se représentera pas. Si tu choisis de rester ici, tu y resteras pour très longtemps.

Ses yeux se sont affolés, elle ne savait pas quoi faire. Dans les deux cas, elle souffrirait. Mais quelle décision lui apporterait le moins de douleur ?

Je me suis dirigé vers la porte, car je n’avais pas de temps à perdre. Si elle voulait faire une idiotie qu’elle la fasse.

– D’accord. Je viens.

Je me suis arrêté et me suis lentement retourné.

– Tu me promets que tu ne me toucheras pas pendant que je suis… droguée ?

J’ai alors compris sa plus grosse crainte. Elle détestait perdre le contrôle. Elle détestait de ne pas pouvoir prendre part à son destin. La plupart des femmes auraient préféré être droguées. Se faire torturer et violer en état d’inconscience. Et n’avoir qu’à souffrir de l’endolorissement de leur corps le lendemain. Mais ce n’était pas ce qu’elle voulait.

– Oui.

Elle a pris acte de ma parole, puis elle s’est glissée au bord du matelas et a dégagé ses cheveux sur le côté.

– Si tu me mens, je vais te le faire regretter.

Elle a exposé son cou, obéissante.

J’ai bandé à l’idée de la soumettre. Elle était une adversaire de taille, une femme qui ne se laisserait pas facilement dompter. Elle était différente de toutes les femmes que j’avais rencontrées. Elle ne se prosternait pas à mes pieds ni ne se comportait en chienne obéissante. Elle avait du cran et se battait sans merci. Le fait qu’elle continue de faire des menaces qu’elle n’avait pas les moyens de mettre à exécution était curieusement charmant.

Je me suis assis à côté d’elle sur le lit et j’ai posé la main sur son cou, sentant son pouls puissant battre sous mes doigts. Un frisson m’a parcouru à son contact. Elle me laissait m’approcher d’elle. Elle me laissait la toucher. Je n’avais qu’une envie : la baiser là, tout de suite, sur ce lit.

Mais je manquerais à ma parole.

J’ai planté la seringue et lui ai injecté la drogue.

Ses paupières ont papillonné quelques instants. Elle a tendu un bras vers le matelas et s’est allongée lentement, incapable de lutter contre le sommeil. Elle a tenté de garder les yeux ouverts, mais a rapidement perdu la bataille. Ses yeux se sont fermés et elle s’est endormie.

Une minute plus tard, je la contemplais toujours. Je regardais sa poitrine se soulever doucement. Ses lèvres se sont entrouvertes quand elle a sombré dans un sommeil profond. Elle avait l’air si vulnérable quand elle était inconsciente. La jeune femme fougueuse avait disparu.

Je l’ai soulevée dans mes bras et l’ai portée dehors.

Cane s’est étonné.

– Qu’est-ce que tu fais ?

Elle était légère dans mes bras, douce comme une plume. Ses bras pendaient inertes sur le côté.

– Elle vient avec moi.

– Quoi ? Pourquoi ?

– Parce que je suis le seul à pouvoir la briser. Tu as vu ce qui s’est passé. Un

de nos hommes est mort, deux sont blessés et tu saignes encore.

– Je veux me la faire.

– Pas aujourd’hui, Cane.

– J’vais me la faire, même si je dois la baiser dans ton lit.

Si je ne tenais pas cette fille dans mes bras, je lui aurais balancé mon poing dans la figure.

– Continue de me parler comme ça et tu n’auras pas la moindre chance de te la faire.

Chapitre seize

Pearl

Je me suis réveillée dans un lieu inconnu. Le soleil entrait par la fenêtre ouverte, et le gazouillis des oiseaux a empli mes oreilles. Ils se parlaient entre eux, communiquant dans un langage que je ne comprendrais jamais.

La lumière a réchauffé ma peau, me faisant oublier la froidure de l'hiver. Elle toquait à mes paupières, m'invitant à me réveiller même si je me sentais toujours épuisée.

J'ai fini par ouvrir les yeux et regarder autour de moi.

Les volets étaient ouverts, laissant entrer la brise dans la chambre. Les rideaux beiges, tirés, contrastaient avec les murs bruns. Le haut de la fenêtre avait une forme ovale qui me faisait penser à une voûte gothique.

J'ai étudié le reste de la pièce. Un canapé circulaire marron entourait une table ronde. Il était blanc, rehaussé de coussins dorés. Un téléviseur était accroché au mur, en surplomb d'une cheminée en pierre. Il y avait une coiffeuse blanche contre un mur, avec des brosses et des pots de maquillage antiques. La pièce était aussi grande qu'une maison. La porte dans l'angle devait s'ouvrir sur une salle de bain.

C'était la première fois depuis mon enlèvement que je me réveillais sans avoir peur. La première fois que le chant des oiseaux faisait office de réveille-matin. Je n'avais pas vu une fenêtre ouverte depuis des mois, et j'avais oublié à quel point c'était agréable.

Je me suis levée et me suis dirigée vers la fenêtre. Je portais la même robe que la veille. Les volets étaient grand ouverts. Sous mes yeux s'étendaient à perte de vue des rangées de vignes — jusqu'à des collines au loin. Aucune maison n'était en vue. J'étais isolée, loin de toute ville.

Le soleil brillait haut dans le ciel, illuminant chaque parcelle de terre où portait l'œil. J'étais au deuxième étage, je voyais de l'herbe en bas. Elle était luxuriante et sombre, plus sombre que le feuillage de la vigne.

J'ai posé mes doigts sur le rebord de la fenêtre et j'ai senti la liberté courir dans mes veines. Je pourrais sauter par la fenêtre et courir le plus vite possible, puis me perdre dans les vignes. L'idée était si tentante et facile.

Mais serait-ce si facile ?

Je me suis retournée et j'ai examiné le mobilier de la pièce. Il y avait des étagères croulant sous les livres et une pile de magazines sur une table basse, un vase contenant une rose fraîche, cueillie du matin. Dessous, il y avait un mot écrit à la main.

Ne t'enfuis pas.

Il n'était pas signé, mais je savais qui l'avait écrit.

J'ai examiné la salle de bain. Un carrelage impeccable, et une décoration magnifique empreinte de culture italienne. Ma prison était sublime. N'importe qui rêverait de vivre dans un tel endroit.

Je suis sortie de la salle de bain et me suis dirigée vers les portes qui accédaient au reste de la maison. Si la fenêtre était ouverte, j'imaginais que je pouvais m'aventurer dans la maison.

J'ai ouvert les portes et je suis sortie dans le couloir. Il y avait un grand escalier sur ma droite, tandis que le couloir continuait à gauche.

Une voix est sortie de nulle part.

– Bonjour, mademoiselle.

Un majordome en trois-pièces est apparu. Il se tenait avec élégance en dépit de son âge, et l'affabilité brillait dans ses yeux. Il semblait inoffensif, doux comme un agneau.

– Qui es-tu ? laissai-je échapper.

– Lars. Ravi de faire votre connaissance.

Ça ne répondait pas à ma question

– Sa Grâce s’apprête à prendre son petit déjeuner. Désirez-vous vous joindre à lui ?

Avais-je le choix ? J’avais faim. Et je voulais des réponses.

– OK.

– OK ? Ma question exige un oui ou un non.

Je lui ai lancé un regard agacé.

– Bien sûr.

– Ça ira. Suivez-moi.

Il est passé devant moi et a descendu l’escalier jusqu’au rez-de-chaussée. Les portes et les fenêtres étaient voûtées comme celle de ma chambre. Le carrelage rutilait comme s’il était neuf et l’endroit était spacieux, luxueux. Mon ravisseur ne vivait pas seulement dans un manoir. Il vivait dans l’élégance. La demeure de Bones était fade et moche — à son image. Cet endroit était décoré avec goût.

Lars m’a accompagnée dans une salle à manger. Une immense fenêtre occupait tout un mur, faisant la part belle aux vignes qui entouraient la maison. La table en acajou était assez grande pour asseoir seize personnes. Invitait-il régulièrement seize personnes à dîner ?

Lars a tiré une chaise, puis il l’a repoussée une fois que j’étais assise.

– Il ne va pas tarder.

Il est sorti en laissant les battants de la double porte ouverts. J’ai entendu des bruits de casserole en provenance de la cuisine, signe qu’il préparait le petit déjeuner.

Je suis restée assise en silence, absorbée par la vue magnifique face à moi. Malgré ma peur, je ne pouvais pas nier la beauté du paysage. Je n’avais jamais rien vu de semblable dans ma vie, et je doutais de revoir un jour un paysage différent.

Quelques instants plus tard, il est entré en costume bleu foncé et cravate violette. Il avait belle allure, comme la première fois que je l’avais vu au bar. Il marchait avec assurance, les épaules larges et puissantes. Sa présence, même silencieuse, suffisait à en imposer. Il était à la fois terrifiant et fascinant.

Au moment où il s’est assis, Lars est entré dans la pièce comme s’il attendait

son signal. Il a posé devant lui une omelette aux œufs blancs avec des champignons, tomates et épinards, une tasse de café et le journal du matin.

L'homme l'a remercié en italien. Du moins, c'est ce que j'ai cru comprendre.

Lars a posé le même plat devant moi, avec un journal en anglais. Puis il est sorti en refermant les portes derrière lui.

Mon ravisseur a bu son café et ouvert le journal, faisant comme si je n'étais pas là. Il ne m'a même pas regardée. Son attitude laissait penser qu'on avait déjà déjeuné ensemble avant — plusieurs fois.

J'ai mangé en silence, savourant le goût de l'omelette. Tout semblait frais, comme cueilli du matin. Les légumes n'avaient pas l'air de provenir du supermarché. Ils étaient bios, à l'évidence. Le café était meilleur que le jus de chaussette de ma précédente prison. Tout était mieux, en fait. Un exemplaire du *New York Times* était posé devant moi, avec des titres dans ma langue.

Il ne faisait toujours pas attention à moi. Il tournait les pages et continuait de lire.

– Donc… qu'est-ce que je…

– Tu pourras me parler quand j'aurai fini ma lecture.

Il a parlé sans lever les yeux de son journal. Il a avalé quelques bouchées et bu son café.

Quel connard.

Trente minutes plus tard, il a replié le journal, qu'il avait lu de la première à la dernière page, et l'a posé sur la table.

– Oui ? dit-il.

J'ai lu le journal en signe de protestation, l'ignorant comme il m'avait ignorée.

Il a avalé une gorgée de café et m'a regardée.

– Rancunière, hein ?

– Je n'aime pas être traitée comme un chien, voilà tout.

– Eh bien, j'espère que tu apprendras rapidement à apprécier ce traitement.

Il m'a arraché le journal des mains et l'a posé sur le sien.

Cet homme était exaspérant. J'avais envie de lui planter ma fourchette dans l'œil, mais je savais que je le raterais.

– Tu as eu mon mot ce matin.

Je détestais quand il me posait une question sous la forme d'une affirmation. Quelle arrogance. Il se comportait comme si tout lui appartenait — moi y compris.

– Il serait inutile de t'enfuir.

Je voulais savoir pourquoi, mais je refusais de le demander, par défi.

– J'ai implanté un mouchard dans ta cheville. Je saurais quand tu pars et où tu vas. La ville la plus proche se trouve à cinquante kilomètres. Tu n'auras pas le temps d'y arriver, même en voiture.

J'ai instinctivement tâté mes chevilles, jusqu'à ce que je sente une bosse sur la droite.

– Espèce de monstre.

– Je peux l'enlever si tu veux.

– Alors, fais-le tout de suite.

– Mais tu resteras enfermée dans ta chambre en permanence. Je ferai installer des barreaux aux fenêtres et on te montera tes repas. Si c'est ce que tu préfères, alors je l'enlève.

L'ombre d'un sourire est passée sur ses lèvres.

Putain d'enfoiré.

– Qu'en dis-tu ?

J'ai regardé ailleurs, refusant de formuler une réponse verbale.

– C'est bien ce que je pensais.

Il était assis le dos parfaitement droit comme s'il assistait à une réunion d'affaires. Le costume, sur lui, paraissait souple plutôt que serré. Chaque fois qu'il bougeait, ses mouvements étaient empreints d'élégance. Il était un tueur quand il le fallait — et un diplomate le reste du temps.

– Pourquoi suis-je ici ?

En me réveillant ce matin, je n'avais détecté aucune douleur. Il semblait avoir tenu parole et ne pas m'avoir violée à mon insu. Et il n'avait laissé personne d'autre me toucher. Je ne voulais pas lui faire confiance ni lui être reconnaissante pour sa clémence passagère. Il était le mal incarné. Il était mon ennemi. À la première occasion, je le tuerais. Et j'y prendrais du plaisir.

– Parce que je veux que tu sois là.

– Pourquoi as-tu empêché ces hommes de faire ce qu’ils voulaient avec moi ?

– C’était le seul moyen de te canaliser.

– Mais tu m’as eue. Tu m’as empêchée de mettre fin à ma misérable existence.

Il a bu une gorgée de café.

J’attendais une réponse.

Il ne me l’a jamais donnée.

Je me suis impatientée.

– Euh, allô ? Je t’ai posé une question.

– Tu peux demander ce que tu veux. Ça ne veut pas dire que je vais te répondre.

J’avais envie de gifler sa belle gueule. Je voulais que son teint parfait rougisse sous mes doigts.

– Pourquoi m’as-tu enlevée à Bones ?

– Bones est mon ennemi.

– D’accord... mais quel est le rapport avec moi ?

– Il tient à toi. Il t’apprécie. Il est plus facile de faire du mal à quelqu’un en s’en prenant à une personne qu’il aime. Je pourrais le démembrer vivant, ça lui ferait moins mal que ce que je m’apprête à te faire subir.

Mon sang s’est glacé. J’avais bêtement cru que cet homme était moins dangereux que les autres. J’avais peut-être pris la mauvaise décision. Derrière la façade de cette belle demeure se cachait en réalité le terrain de jeu du diable.

– Tu te trompes. Je ne compte pas pour lui. Mon absence ne l’empêchera pas de dormir.

– C’est là où tu as tort. Je l’ai vu avec toi. Il n’a jamais emmené une esclave à l’usine. Ni à l’opéra. Et il n’a jamais refusé de donner une esclave en pâture à ses hommes. Si ce n’est pas de l’amour, alors je ne sais pas ce que c’est.

Comment savait-il tout cela ?

Étrangement, il lisait dans mes pensées.

– Je vous ai observés à l’opéra. Je t’ai dit de ne pas t’enfuir parce que je

voulais t’enlever et que ça aurait foutu mon plan en l’air. Je ne t’aidais pas. Je m’aidais moi.

Le grand mystère était résolu.

– Et maintenant ? Tu vas lui demander une rançon ?

– Non. Je ne te rendrai jamais. Même pour tout l’or du monde.

Ma situation s’assombrissait de seconde en seconde.

– Alors, tu veux dire que… je serai à jamais ton esclave ?

Il a reposé son café et m’a regardée droit dans les yeux.

– Seulement jusqu’à ce que je te tue.

Chapitre dix-sept

Crow

Ma haine grandissait chaque jour.

Je détestais cette femme.

Je l'exécrais.

Je voulais l'ouvrir en deux et lui arracher les entrailles. Je voulais lui faire atrocement mal. Je voulais rendre sa vie insupportable. Elle méritait l'enfer. Elle méritait une terreur si grande qu'elle n'arrêterait pas de trembler. Elle méritait le mal absolu.

Et je ferai en sorte qu'elle le connaisse.

Je savais que je l'avais effrayée en prononçant ces derniers mots. Je lui avais dévoilé mon plan. Elle serait usée et abusée jusqu'à ce que je lui brise le cou. Elle savait exactement ce qui l'attendait, et le fait que je l'aie dit sans ciller l'avait terrifiée encore plus.

Tant mieux. C'était ce qu'elle méritait.

Une semaine s'est passée sans que je la revoie. Elle n'est pas descendue prendre ses repas avec moi, et même si elle était libre de se promener dans les différentes parties de la maison, elle n'est jamais sortie de son trou. Elle s'est tenue hors de ma vue et hors de mes pensées, espérant que j'allais l'oublier.

Comment pourrais-je oublier une telle garce ?

Mon cœur ne battait que pour détruire. Je prenais mon pied en faisant souffrir. Je voulais la faire hurler, la faire pleurer, la faire saigner. La douleur

pure était un bonheur. La torture était le genre de perversité qui me faisait jouir.

À la fin de la semaine, ma bite ne désirait qu'une chose : transformer mes fantasmes en réalité. L'attente avait dû être la partie la plus pénible de la situation. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était attendre que je vienne la voir.

Maintenant, j'étais prêt.

Il était tard, et tout mon personnel était parti se coucher. Je suis entré dans sa chambre sans allumer. La fenêtre était ouverte. La chaleur toscane emplissait encore la nuit bien que le soleil soit parti depuis des heures.

Immédiatement, elle s'est assise dans le lit, surprise par mon apparition.

J'ai fermé la fenêtre pour que personne ne l'entende crier.

Elle a reculé jusqu'à toucher la tête de lit, le plus loin possible. Sa poitrine s'est soulevée, la remplissant d'effroi, mais la force brûlait encore dans ses yeux. Elle ne me sucerait pas sans lutter.

C'était ce que j'avais espéré.

– Esclave, viens ici.

Elle a refusé d'obtempérer. Elle a refusé de parler.

– Obéis ou ce sera pire.

Elle a croisé ses bras sur sa poitrine.

– Va te faire foutre.

– J'espérais que tu réagisses comme ça.

Je me suis jeté sur elle et je l'ai tirée en travers du lit par la cheville.

Elle a crié au meurtre et s'est agrippée aux draps, tentant de se tenir à quelque chose pour m'échapper. Elle se battait avec tout ce qui lui tombait sous la main ; le mode survie dans toute sa puissance.

J'ai coincé ses jambes entre les miennes et l'ai retournée sur le ventre. Elle n'était pas de taille à lutter contre mon poids, même si elle continuait à se débattre. J'ai attrapé son short et l'ai arraché, déchirant sa culotte en même temps.

– Non !

Elle a essayé de se retourner pour me frapper, mais elle ne pouvait pas bouger.

Je l'ai maintenue fermement tout en baissant mon pantalon et mon caleçon.

Ma queue a bondi à l’air libre, longue et épaisse. J’ai lorgné son petit cul parfait, maté la fente entre ses fesses. Je ne savais pas vraiment ce qu’il me plairait le plus de baiser, son cul ou sa chatte.

– Arrête ! S’il te plaît.

Je l’ai retournée pour la mettre face à moi et je l’ai écrasée sous mon poids. Mes cuisses lui écartaient les jambes et j’immobilisais d’une main les siennes au-dessus de sa tête. Ses tétons étaient durs et ses yeux mouillés.

– S’il te plaît, ne le fais pas.

Les larmes lui sont montées aux yeux, les premières que voyais chez elle. Elle était arrivée à son point de rupture, épuisée par les mauvais traitements. Ses larmes m’ont excité encore plus.

Mais elles m’ont fait me sentir minable.

– Laisse-moi partir. Je t’en supplie.

Elle a essayé de me repousser, mais sa force était vaine contre la mienne.

Ma bite frôlait sa fente, impatiente de sentir sa petite chatte. Je voulais la défoncer jusqu’à ce que ses sanglots l’étouffent. Je voulais la déchirer de manière irrémédiable. Je voulais la martyriser sans aucune pitié.

– S’il te plaît...

Les larmes ont roulé sur ses joues.

Mon corps s’est figé. Mon excitation n’était plus la même. Ses larmes étaient différentes, pas comme celles que je désirais. Quelque chose me retenait, m’empêchait de la prendre. J’avais tous les droits d’aller jusqu’au bout. Après ce qui m’était arrivé, je le méritais. Mais je ne pouvais pas. Je ne voyais pas la vengeance en regardant dans les yeux de cette femme. Je n’y voyais que mon propre reflet — une bête.

Je me suis relevé et j’ai remonté mon caleçon et mon pantalon.

Elle est restée allongée, immobile, ne comprenant pas ce qui se passait.

Je suis parti sans la regarder. J’ai claqué la porte et je suis descendu. J’étais trop énervé pour dormir, et plus assez excité pour me branler.

J’étais furieux.

Furieux contre moi-même.

Elle n’a pas quitté sa chambre les jours suivants. Lars lui apportait ses repas et veillait à satisfaire ses besoins.

Je suis restée à l’écart.

Je me suis concentré sur le sport et le travail. Je me suis occupé du vignoble, de la distribution, et de la bonne marche de mes affaires, en restant le plus possible à l’extérieur de la maison. Et bien sûr, je devais aussi m’occuper de mes autres affaires avec Cane.

Le fait qu’elle ne s’approche pas de moi signifiait que je la terrifiais toujours, comme il se devait. Cette nuit-là aurait pu être tout autre. J’avais sans doute trop bu ou n’étais pas dans mon état normal. Je m’étais dégonflé, mais cela ne se reproduirait plus.

Quand je suis rentré du travail un après-midi, Lars m’a accueilli à la porte d’entrée.

– Votre Grâce, Cane est venu vous voir.

Je me suis raidi.

– Il est ici depuis combien de temps ?

– Quinze minutes. Je lui ai dit de vous attendre dans votre bureau.

Je savais qu’il n’était pas dans mon bureau. Je savais exactement où il était, et ça m’a rendu malade. J’ai démarré en trombe et j’ai monté les marches en courant, les avalant deux par deux.

Lars a été surpris.

– Tout va bien, Votre Grâce ?

Je l’ai ignoré et j’ai couru aussi vite que mes pieds pouvaient me porter. J’ai foncé vers la chambre et j’ai défoncé la porte d’un coup d’épaule, sachant qu’elle serait verrouillée de l’intérieur sans même vérifier. Je suis entré et j’ai découvert la scène que je redoutais.

Cane l’avait déshabillée et attachée au lit. Il était nu, la bite raide et prête à sévir. Il tenait un ceinturon et lui fouettait les cuisses.

Mon sang n’a fait qu’un tour.

– Fous-moi le camp d’ici.

Cane a pivoté et m’a tendu le ceinturon.

– Tu veux essayer ?

Je lui ai arraché le ceinturon des mains et l’ai enroulé autour de sa gorge, puis j’ai serré jusqu’à ce qui convulse entre mes bras. Il a essayé de se libérer, en vain. J’ai bloqué l’arrivée d’air dans ses poumons jusqu’à ce qu’il perde connaissance.

Je l’ai laissé tomber sur le sol et me suis approché du lit, ignorant l’érection qui a tendu mon pantalon quand je l’ai vue attachée et soumise aux coups de fouet. J’ai sorti mon canif et j’ai coupé les cordes, la libérant de ses entraves.

Elle a immédiatement tiré le drap sur elle pour masquer sa nudité.

– ça va ?

Des larmes brillaient dans ses yeux mouillés. Ils scintillaient comme des diamants au soleil, purs et sans défaut. Elle ne voulait pas me regarder. Elle a délibérément détourné la tête, m’évitant.

J’ai enroulé mon frère dans une couverture et l’ai traîné hors de la chambre. Elle n’avait plus de porte, mais son intimité n’avait plus vraiment d’importance. Lars est arrivé en haut des escaliers, alerté par le vacarme.

– Apporte-moi un verre d’eau, ordonnai-je.

Lars s’est exécuté sur-le-champ.

Quand il est revenu avec le verre, j’ai aspergé le visage de Cane, ce qui l’a réveillé instantanément.

Il a toussé avant de s’asseoir, l’eau gouttant de son nez. Il a passé une main dans ses cheveux, revenant lentement à lui

– Putain, qu’est-ce qui s’est passé ?

Maintenant qu’il était conscient, je l’ai saisi à la gorge.

– Ne touche plus à mon esclave.

Je l’ai secoué violemment, assez pour lui briser le cou.

– Tu m’as bien compris ?

J’ai frappé sa tête contre le sol pour lui montrer ma détermination.

Il s’est éloigné de moi en se frottant la tempe.

– Ton esclave ? Qu’est-ce qui se passe, bordel ? On était d’accord pour la baiser et la torturer, lui faire exactement ce que Bones a fait à Vanessa. Mais je

débarque ici et cette fille n’a pas la moindre égratignure — du moins aucune marque récente.

– Ne t’inquiète pas pour ça.

– Si, ça m’inquiète. On s’était mis d’accord. Mais elle est là depuis deux semaines et tu ne lui as encore rien fait.

– Je l’ai baisée plein de fois.

Il m’était facile de mentir quand j’étais furieux.

– Tu racontes n’importe quoi et on le sait tous les deux. Je peux le dire juste en la voyant.

– Sors de chez moi, Cane. Et ne touche pas mon esclave sans ma permission.

– Qui a décidé qu’elle était *ton* esclave ?

Il s’est relevé, la couverture drapée autour de la taille.

– Moi.

Je l’avais décidé à la seconde où j’avais senti sa combativité. Elle n’était pas comme les autres. Elle ne craquait pas sous les coups. Elle ne se cassait pas en deux comme une brindille. Elle était résistante. Elle était forte. Elle avait piqué ma curiosité et je n’avais pas cessé de penser à elle sous ce nouveau jour depuis lors.

– Fais avec.

Cane n’a pas caché son mépris pour moi. Comme un enfant, il ne supportait pas qu’on lui refuse un jouet. Il était rancunier, revanchard. Il n’en resterait pas là.

– Qui t’a fait maître du monde ?

– Moi.

Il me craignait, et je le savais. Je parlais moins que lui, mais j’étais bien plus cruel. Il m’avait vu faire des choses innommables. Il m’avait vu faire des choses qui feraient dégueuler les hommes les plus durs. Il aimait me pousser à bout, mais jusqu’à un certain point.

– Je t’achèterai une pute pour que tu puisses t’amuser. Mais ne t’approche pas de la mienne.

– Je peux me payer ma propre pute.

Il a montré du doigt la porte fracassée.

– La prochaine fois que je reviendrai ici, elle a intérêt à être défoncée et couverte de bleus. Elle a intérêt à avoir des cicatrices fraîches sur les anciennes. Elle a intérêt à se prosterner à mes putains de pieds quand je passerai la porte. C'était le plan, et tu ferais mieux de t'y tenir. Si tu ne t'occupes pas d'elle, alors je le ferai.

– Ne t'inquiète pas pour ça, je m'en occupe.

Il a sondé mes yeux jusqu'à ce qu'il y lise mon approbation. Ayant eu ce qu'il voulait, il a enfin détourné le regard.

– Couverte de bleus, Crow. J'plaisante pas.

Il a pris ses vêtements puis il est parti.

Je suis restée en haut des escaliers jusqu'à ce que j'entende la porte claquer. Une fois seul, je suis retourné dans la chambre, enjambant la porte cassée.

Elle était exactement là où je l'avais laissée, le drap relevé sous le menton pour cacher ses seins. Son expression farouche était revenue. Comme si personne ne l'avait violentée dix minutes plus tôt, elle tenait sa tête haute, un port de reine.

– Tu m'as donné ta parole.

La haine transparaissait dans sa voix.

– Il t'a violée ?

Elle a regardé par la fenêtre ouverte.

– Je t'ai posé une question.

J'ai fait le tour du lit et me suis approchée d'elle.

Elle ne voulait toujours pas me répondre.

Je l'ai agrippée par les cheveux et l'ai forcée à me regarder. Je l'ai maintenue en place, la mettant au défi de rester silencieuse.

– Ne m'oblige pas à reposer ma question.

J'ai pressé ma bouche contre sa joue. Mes dents rêvaient de lui mordiller la clavicule. J'avais envie d'aspirer la peau de son cou jusqu'à ce qu'elle bleuisse.

– Non.

– Alors j'ai tenu parole.

Ses yeux m'ont enfin regardé, mouillés et remplis d'émotion.

– Il t'a fait mal ?

Elle a relevé les genoux vers sa poitrine sous le drap.

– J’ai connu pire.

J’étais sur le point de dire une chose que je n’avais jamais dite, encore moins à une esclave.

– Je suis désolé.

Ses yeux froids ont cherché mon regard avec incrédulité, comme si elle s’attendait à ce que ce soit une plaisanterie cruelle.

– Je ne savais pas qu’il était là. Je suis le seul maître des lieux. Je te promets que personne ne s’approchera plus de toi — à part moi.

J’ai descendu la main jusqu’à son cou. J’ai senti son pouls faible sous mes doigts.

Elle a baissé les yeux vers ses genoux. Elle m’a fait comprendre en silence qu’elle voulait rester seule pour panser ses blessures.

Je n’avais pas eu le temps de voir les marques laissées par le ceinturon, mais j’étais sûr qu’elles étaient douloureuses.

– Je vais faire réparer ta porte et demander à Lars de t’apporter quelque chose pour tes plaies.

– Je vous ai entendu parler.

Sa voix n’était qu’un souffle. Mais elle était ferme en dépit de la douceur de son ton.

J’ai fixé ses lèvres, les regardant s’entrouvrir quand elle a respiré.

– Couverte de bleus.

Lentement, ses yeux se sont tournés vers les miens.

– Tu es censé me violer et me frapper.

Ses yeux m’imploraient de ne pas le faire. Elle avait déjà assez souffert. Elle n’aspirait qu’à la paix.

J’ai glissé lentement mes doigts dans ses cheveux et j’ai pressé mon visage contre le sien. Nos fronts se touchaient, et la chaleur de son corps m’a enflammé à plusieurs endroits. Pour la première fois, elle ne m’a pas repoussé. Elle m’a autorisé à la toucher.

J’ai trouvé ses lèvres et l’ai embrassée doucement. À ce simple contact, mon sexe s’est tendu d’un désir brûlant. Quand j’avais vu cette femme pour la

première fois, je l’avais trouvée ordinaire. Mais depuis deux semaines qu’elle vivait ici, je ne pensais qu’à elle. Je la voulais sous moi. Je voulais la faire crier.

Elle m’a rendu mon baiser instinctivement quand elle a senti ma bouche sur la sienne. Puis elle a reculé promptement, éloignant ses lèvres. Son front était toujours pressé contre le mien, mais il n’était plus question de baiser.

– Oui. Je vais te faire ce que tu as entendu.

Chapitre dix-huit

Pearl

Quand je me suis réveillée ce matin-là, les boursouflures avaient disparu. Lars m'avait apporté une pommade apaisante pour la peau et des analgésiques pour couronner le tout. Je n'avais jamais eu droit à des médicaments antidouleur chez Bones. C'était l'un des avantages d'être avec Crow.

Crow. Je connaissais son nom maintenant.

C'était un prénom étrange qui signifiait *corbeau*. Mais il lui allait bien. Ses cheveux bruns foncés et ses yeux noisette lui donnaient un air sinistre. Il était sans nul doute une manifestation des ténèbres, un cauchemar qu'on ne rencontre que dans un cimetière. La seule chose qui lui conférait de l'humanité était ses yeux.

Ils étaient magnifiques.

Parfois, quand je les sondais, j'oubliais ce qu'il était. J'oubliais qu'il était un monstre qui avait implanté un mouchard dans ma cheville. Parfois, j'oubliais qu'il était un homme qui me gardait prisonnière contre mon gré.

Je me suis levée pour aller à la fenêtre. Le principal attrait de ma chambre était cette fenêtre. Quand je l'ouvrais le matin, je contemplais le magnifique vignoble qui peuplait la vallée. Avec un ciel aussi pur que la mer et des collines si parfaites qu'elles semblaient avoir été façonnées à la main, je ne me sentais plus en prison. Il m'arrivait de faire semblant d'être là par choix. Certains jours, je faisais comme si j'étais venue là en vacances, et rentrerais bientôt chez moi.

Quand la brise soufflait sur mon visage, je ressentais de la gratitude. Avec Bones, je n'avais jamais eu ce genre de privilège. J'étais une chienne magnifiée au bout d'une laisse. Chacun de mes mouvements était scruté en détail. Mais ici, j'avais un peu de liberté.

J'ai observé l'horizon et remarqué quelque chose bouger dans les vignes. Quand la silhouette s'est rapprochée de moi, j'ai reconnu les cheveux bruns et la mâchoire ombrée d'une barbe de deux jours. Il faisait son jogging, torse nu. Son torse en sueur luisait sous le soleil, soulignant chaque ligne de ses muscles. Il avait une poitrine puissante, du genre aussi épaisse que la Grande Muraille, et il avait des abdos à n'en plus finir — saillants et bien dessinés. J'en ai compté huit.

Ses hanches fines laissaient apparaître sa taille en V comme celles des mannequins pour sous-vêtements masculins sur les affiches qu'on voyait à Manhattan. Qu'il porte une chemise ou non, il était extrêmement séduisant. Quand je l'avais vu au bar la première fois, j'avais pensé qu'il était l'homme idéal. Je trouvais qu'il incarnait l'espoir qu'il existe encore des gens beaux et normaux dans ce monde. Que tous les hommes n'étaient pas des criminels fous qui achetaient et vendaient des êtres humains pour s'enrichir.

Je me trompais royalement.

Il s'est approché de la maison, passant de la course à la marche rapide. Il portait un short noir, des baskets noires. Il avait un corps svelte et tonique, puissant mais élancé. Il était l'opposé de son frère, baraqué et massif. Certains traits de leurs visages se ressemblaient. J'avais su qu'ils étaient frères à la seconde où ils m'avaient capturée.

Il a atteint la pelouse et est passé en marchant sous ma fenêtre, alors qu'il se dirigeait vers l'entrée de la maison. Il a levé la tête vers la fenêtre, soit parce qu'il s'attendait à m'y voir, soit parce qu'il avait ses raisons de le faire. Nos yeux se sont croisés et il s'est arrêté. Il est resté là sans bouger, à me fixer.

Je m'étais fait prendre, mais je n'ai pas détourné les yeux. Je l'ai fixé aussi, essayant de comprendre cette énigme vivante qui me retenait prisonnière. Il a menacé de me violer et de me frapper, mais quand il a voulu tenir parole, il n'a pas été jusqu'au bout. Il m'a protégée de ses hommes et de son frère en m'emmenant dans cette magnifique propriété entourée de vignobles. Et quand

son frère m’a attachée et a tenté de me violer, il m’a défendue. Il aurait pu simplement fermer les yeux ou le laisser faire.

Mais il ne l’a pas fait.

Il m’a embrassée hier soir. Pas de la façon agressive de Bones, qui me fourrait sa langue dans la bouche sans savoir quoi en faire. Ce baiser-là était étrangement doux — délicat, même.

Mes lèvres se sont spontanément refermées sur les siennes. Je n’ai pas réfléchi. Ça s’est passé naturellement. Mais quand j’ai réalisé ce que je faisais, je me suis écartée de lui. Cet homme était un psychopathe — pourquoi diable l’embrassais-je ?

Il a menacé de tenir la promesse faite à son frère : me couvrir de bleus. Il a dit qu’il allait me violer, me prendre comme il le voulait. Mais ses menaces n’avaient plus le même effet sur moi qu’au début. Par trois fois, il m’était venu en aide.

Il n’était peut-être pas aussi maléfique que je le pensais.

Il a soutenu mon regard avec intensité, sans même ciller alors qu’il avait le soleil dans l’œil. La lumière avivait l’éclat vert de ses yeux, semblable à l’herbe luxuriante de sa pelouse.

J’ai voulu m’éloigner de la fenêtre, mais j’étais clouée au sol, fascinée par son physique. Son corps musclé luisait de sueur. Au fond de moi, dans un recoin sombre de mon cerveau, je me suis demandé quel goût il avait.

Sans prévenir, il s’est dirigé vers l’entrée de la maison comme s’il ne m’avait pas vue. Il avait une peau sublime. Elle était claire, pâle comme la mienne, mais sans défaut. Il n’avait pas de marques de bronzage sur les bras comme la plupart des hommes. Sans doute parce qu’il portait un costume dès qu’il sortait de la maison.

Quand il a été hors ma vue, je suis allée dans la salle de bain et je me suis préparée pour le petit déjeuner. En général, Lars me montait un plateau, que je savourais dans l’intimité. Mais j’en avais assez de rester cloîtrée dans la chambre. La maison était splendide et je n’en avais pas vu grand-chose.

Crow avait déjà avalé la moitié de son petit déjeuner quand je suis entrée dans la salle à manger. Il n'était plus en sueur ni torse nu. Il portait un costume noir avec une cravate jaune. Sa chemise était d'un joli bleu canard. En dépit des couleurs vives, il faisait paraître sa tenue encore plus masculine.

J'ai tiré une chaise et l'ai observé.

Il tenait son journal d'une main, mais il a levé les yeux vers moi pour me saluer en silence. Il m'a juste jeté un coup d'œil avant de replonger dans sa lecture. Il ne voulait toujours pas être dérangé pendant ses repas.

Je n'avais rien à dire, de toute façon.

Lars m'a apporté mon petit déjeuner, une spécialité italienne à base de tomates en grappes, de mozzarella et de basilic. Et une salade de fruits rouges avec des tranches de banane.

– Merci.

– À votre service, Milady.

Il m'a souri aimablement avant de partir. Lars était le premier homme que je rencontrais depuis le début de cette histoire qui n'avait pas l'air méchant. Quand il me regardait, il voyait une personne, pas un objet.

Crow a plié son journal.

– Quel est ton nom ?

La question indiscrète venait de nulle part.

– Je suis sûr que Lars aimerait savoir comment s'adresser à toi.

– Milady me va bien. Je pensais que plus personne n'utilisait ce mot de nos jours.

– Je peux lui demander de t'appeler *esclave*, si tu préfères.

J'ai plissé les yeux, sentant ma rage monter.

– J'en ai marre de ton petit numéro. Je ne marche plus.

C'était à son tour de plisser les yeux en me dévisageant.

– Je ne suis pas ton esclave. Tu ne me traites pas comme telle. Tu me laisses me promener à ma guise comme un être humain. Tu ne m'as pas violée, même si tu prétends que tu vas le faire. Quand quelqu'un veut me faire du mal, tu l'en empêches. Je ne pense pas que tu es celui que tu prétends.

– Idiote.

– Non. C’est toi qui es idiot d’avoir pensé que j’allais tomber dans le panneau. Maintenant, dis-moi pourquoi tu me gardes ici si tu n’as aucune mauvaise intention à mon égard.

Il s’est levé lestement et a frappé la table du poing. La violence du choc m’a envoyé des frissons de peur dans tout le corps. La vaisselle a sauté et est retombée dans un bruit de casse. Lars n’est pas arrivé en courant, comprenant sans doute ce qui avait causé cet éclat.

– Il n’y a rien que je ne désire plus que t’attacher et te frapper sans merci. Quand j’ai vu les zébrures du ceinturon sur tes cuisses, j’ai bandé. Quand j’imagine tes cris, je jute dans mon froc comme un ado. Non, tu n’es pas en sécurité avec moi. Oui, j’ai toutes les mauvaises intentions à ton égard. Quand j’en aurai fini avec toi, je creuserai ton trou dans le sol de ma vigne pour que ma prochaine vendange soit encore plus juteuse que la précédente.

Il a abattu son poing sur la table à nouveau.

– Je suis une bête. Et tu sais ce que les bêtes font dans le noir.

J’ai passé l’après-midi dehors dans le patio derrière la maison. J’avais un livre et une cruche de thé glacé à portée de main. Lars était aux petits soins pour moi ; il m’apportait à manger dès que j’avais faim et un parasol quand le soleil tapait trop fort.

J’avais l’impression d’être une princesse.

– Lars ?

Il s’est approché de moi, les mains dans le dos.

– Oui, Milady.

J’ai fermé le livre que je lisais.

– Puis-je te demander quelque chose ?

– Bien sûr. Je peux satisfaire tous vos désirs.

– Eh bien... je suis curieuse au sujet de Crow…

– M. Barsetti.

Je ne connaissais pas son nom de famille. Il ne me l’avait jamais dit.

– Oui. Je me demandais quel genre d’homme il est. Je veux dire… sais-tu ce qu’il va faire de moi ?

Les domestiques connaissaient tous les secrets d’une maison. Du moins, selon la série *Downton Abbey*.

Lars n’a pas montré la moindre réaction.

– Je ne comprends pas votre question.

– Je veux dire... a-t-il en temps normal des esclaves chez lui ? Suis-je la première ? Quel genre d’affaires fait-il avec Cane ? Pourquoi sont-ils ennemis avec Bones ?

– Je ne peux pas répondre, désolé.

Il s’est éloigné avant que je puisse le bombarder d’autres questions.

J’aurais dû me douter que Lars serait loyal envers son employeur. Je ne tirerais rien de lui. La seule personne à pouvoir me répondre était Crow, mais il n’était pas du genre à le faire. Par moments, il était calme et doux, comme un pétale de rose sur la peau. À d’autres, comme ce matin, c’était un psychopathe.

J’ai passé l’après-midi à lire et à profiter du soleil, observant sa course dans le ciel. Le manoir était isolé du reste du monde, et la vue était si grandiose qu’une partie de moi aurait voulu ne jamais quitter cet endroit. Si Crow n’était pas cinglé et si Cane n’avait pas la possibilité de débarquer à l’improviste, j’aurais pu me plaire ici.

Quand le soleil a plongé derrière les collines au loin, j’ai su que le soir arrivait. Il y aurait le dîner, puis je retournerais dans ma chambre lire à la lampe de chevet. La fenêtre resterait ouverte, pour que j’entende les bruits de la nature.

– Belle journée pour se détendre, non ?

J’ai fermé mon livre d’un coup sec. Je ne l’avais pas entendu arriver derrière moi. Ses pas étaient silencieux tant il marchait avec grâce. Il ne perturbait pas l’atmosphère autour de lui — parce qu’il le commandait.

– Pourquoi tu te faufiles sans bruit comme ça ?

– Pourquoi tu ne prêtes pas plus attention à ton environnement ?

Il a relevé légèrement les jambes de son pantalon avant de s’asseoir dans la chaise à côté de moi. Son costume était aussi impeccable que ce matin. Il épousait son corps comme une deuxième peau.

J’ai posé le livre sur mes genoux et j’ai contemplé le paysage vallonné. C’était préférable que le regarder lui. Les derniers mots qu’il avait prononcés ce matin m’avaient rendue nerveuse. Je ne savais pas quoi croire. Ni quoi ne pas croire.

– As-tu passé une bonne journée ?

– Oui.

Je ne voulais pas le regarder, je voulais qu’il disparaisse.

– Lars m’a dit que tu avais été curieuse tantôt.

Quel cafteur.

– Je n’aurais rien besoin de lui demander si tu répondais à mes questions.

Il a frotté son poignet, juste en dessous de sa montre. Il avait des mains larges, des doigts longs. Il émanait de sa personne un mélange de grâce et de masculinité, comme ces mannequins en couverture du magazine *GQ*.

– Que veux-tu savoir ?

– As-tu déjà eu une esclave avant ?

– Moi ?

– Ma question n’était pas claire ?

Un sourire s’est formé sur ses lèvres, comme s’il était plus amusé qu’irrité par mon exaspération.

– Non, je n’ai jamais eu d’esclave avant.

– Alors pourquoi suis-je ici ?

Il a posé ses bras sur ses genoux et tourné son regard vers moi.

– Tu sais ce qu’on dit. Il faut toujours tenter de nouvelles expériences.

Je détestais ses réponses vagues. C’était pire que de ne pas répondre.

– Pourquoi m’as-tu enlevée pour me torturer et me tuer ? En quoi ça affecte Bones ?

– Ça va le mettre hors de lui — pour ne pas dire plus.

– Tu surestimes son attachement pour moi. Je peux t’assurer qu’il m’a déjà remplacée par une autre pauvre fille. Me faire souffrir ne le fera pas souffrir. Je peux te le promettre.

Il me regardait comme s’il avait érigé un mur autour de lui, absorbant ma réaction sans réagir.

– Trois millions de dollars.

Mon pouls a ralenti.

– Trois millions de dollars sont une grosse somme — même pour lui, ajouta-t-il.

– Il était saoul quand il m’a achetée.

Il a ri.

– Bien essayé. Nous savons tous les deux qu’il ne l’était pas. Le plus qu’il ait payé une esclave était un million de dollars. C’est trois fois la somme.

– Il a peut-être eu une augmentation.

Il a passé ses doigts fins le long de sa mâchoire qui s’ombrait d’une barbe naissante.

– Il t’a montré comment il gagnait sa vie, te traitant comme une égale et non une esclave. Puis il t’a emmenée à l’opéra, sachant que les gens qui le reconnaîtraient vous verraient ensemble. Tu représentes beaucoup à ses yeux — vraiment beaucoup.

Il avait une drôle de façon de le montrer.

– Et tu sais ce que je pense ?

Là, j’ai regardé ailleurs, agacée par son arrogance.

– Je pense que tu as fait en sorte qu’il soit ainsi.

Ses paroles sont entrées par une oreille sans ressortir par l’autre. Elles se sont amplifiées dans ma tête, car c’était la vérité.

– Je pense que tu l’as manipulé avec beaucoup d’intelligence pour améliorer ta situation. Et pour trouver un moyen de t’échapper.

Je ne lui donnerais pas la satisfaction d’avoir raison. J’emporterais cette vérité dans ma tombe.

– Et c’est très impressionnant.

Je n’ai pas réagi au compliment. J’avais naturellement envie de sonder ses yeux, mais je me suis retenue.

– Tu es une battante. Tu ne t’arrêtes pas avant d’avoir obtenu ce que tu veux. C’est pour ça que je t’ai épargné la rudesse de mes hommes. Tout au fond de moi, de manière assez incompréhensible, j’ai ressenti du respect pour toi. Et c’est toujours le cas. Je te respecte.

Il ne m’avait pas fait de mal — pas une fois. Il avait promis de m’en faire, mais ce n’était que des menaces pour me faire tenir tranquille. Cet homme n’était pas aussi cruel qu’il le prétendait. Je pensais qu’il y avait une chance qu’il me laisse partir — si je la jouais finement.

– Si c’est vraiment ce que tu ressens, pourquoi tu ne me laisses pas partir ?

Je lui ai tourné le dos, car j’avais envie de pleurer. Peu importe la beauté de cet endroit, je voulais rentrer chez moi.

– Mon désir de vengeance est plus fort.

– Plus fort que de laisser une femme innocente rentrer chez elle ? demandai-je avec incrédulité. As-tu la moindre idée de ce que j’ai vécu ? En tant qu’homme, tu ne comprendras jamais ce que ça fait d’être attaché et violé comme un objet. Tu ne comprendras jamais ce que ça fait d’appartenir à quelqu’un d’autre. Tu ne le comprends pas et tu ne le comprendras jamais.

– Je le comprends très bien.

J’ai cherché ses yeux, m’attendant à y voir un signe rédempteur, quelque chose de pur.

L’expression dans ses yeux n’avait pas changé durant notre conversation. Ils étaient doux comme des draps de satin, mais sa mâchoire était dure, cruelle.

– C’est juste que je m’en fous.

Je n’ai pas rejoint mon ravisseur pour le dîner parce que je ne voulais pas le voir pour l’instant. La dernière chose qu’il m’avait dite m’avait révoltée. À un moment, j’avais cru que le monde était un endroit merveilleux. Qu’il y avait des salauds, certes, mais aussi des gens bienveillants.

Mais j’ai réalisé que j’avais tout faux.

Tout le monde servait ses propres intérêts. Tout le monde était égoïste. Tout le monde était prêt à faire du mal aux autres pour parvenir à ses fins.

C’était ignoble.

J’ai à peine touché mon dîner, pourtant délicieux, et j’ai laissé le plateau à moitié plein dans le couloir pour que Lars le ramasse. Au moins ma chambre

était un havre de paix. Personne ne venait m'embêter ici. Elle était magnifiquement décorée, et elle avait quelque chose qui était plus que précieux pour moi.

Une fenêtre.

Par moments, je pouvais imaginer que j'étais libre. Je n'aurais pas dû ressentir de la gratitude envers Crow pour me traiter mieux que Bones, pourtant je lui en étais reconnaissante.

Même si je n'aurais pas dû.

Je me suis déshabillée et j'ai posé mon livre sur la table de chevet. Le lit était confortable, le meilleur dans lequel je n'avais jamais dormi. Les draps étaient en coton italien, et la couette était à la fois chaude et fraîche. Le matelas apaisait mes douleurs au dos et aux membres. Ne plus subir les assauts de Bones donnait à mon corps le temps nécessaire pour guérir des violences qu'il avait endurées. Mais je me demandais si j'aurais le temps de guérir de l'intérieur.

Je me suis endormie et j'ai sombré dans mes cauchemars. Je rêvais en général de Bones, qui me martyrisait. J'avais beau essayer d'évacuer ces images, j'en étais incapable. Elles faisaient partie de moi, une autre cicatrice qu'il avait laissée. Même si je m'étais enfui, il gagnait encore. Il n'était plus là, mais je pensais encore à lui. Là était sa véritable victoire.

J'ai senti le sol bouger sous mes pieds, et la température augmenter. J'ai senti mon corps glisser, ma culotte s'enlever. Bones me déshabillait, s'apprêtant à me pénétrer à sec. J'aurais aimé qu'il disparaisse. J'aurais aimé que le cauchemar s'arrête.

J'ai senti mon haut s'enlever, exposant mes tétons à l'air frais. Ils sont devenus rigides et durs. Puis une bouche a pressé la mienne. Elle n'était pas violente et malhabile. Elle n'était pas l'antre d'une langue répugnante qui fouraillait dans ma bouche en la noyant de salive.

C'était agréable.

Il a suçoté délicatement ma lèvre inférieure, la frottant contre ses lèvres douces. Puis il m'a embrassée à nouveau, son menton mal rasé m'effleurait légèrement. L'air a empli mes poumons quand il a soufflé en moi.

Mon rêve a changé ; c'était Crow qui m'embrassait. Il était torse nu et en

sueur, comme ce matin dans les vignes. Il m’embrassait doucement, ses doigts glissaient dans mes cheveux. Il montrait son côté tendre, il n’était pas l’homme capricieux qui s’emportait à la moindre contrariété.

Des doigts m’ont caressé le clito et j’ai senti mes genoux s’écarter tellement c’était bon. On ne m’avait pas touchée ainsi depuis une éternité. Bones me pénétrait toujours brutalement, prenant son plaisir sans jamais en donner. Je devais me caresser sans m’en rendre compte, pourtant mes mains étaient posées sur le lit. Je sentais le satin frais sous mes paumes.

Une sonnette d’alarme s’est déclenchée quand j’ai réalisé que je ne rêvais pas. C’était réel. J’ai ouvert les yeux et j’ai vu le visage de Crow contre le mien, tandis qu’il continuait de m’embrasser. Il était nu sur moi, son sexe bandé pressé contre mon ventre.

– Dégage !

Je l’ai repoussé brutalement.

Il a reculé, mais ses doigts sont restés entre mes cuisses.

– Tu aimais ça il y a une seconde.

– Parce que j’étais endormie, imbécile.

J’ai giflé sa main pour qu’il l’enlève.

– Ah ouais ?

Il s’est assis sur ses talons. Son corps était aussi splendide que dans mes souvenirs. Sa grosse queue se dressait, fière et bandée.

– Et de qui rêvais-tu ?

Le savait-il ? C’était impossible. Il pouvait peut-être déchiffrer mes expressions, mais il ne pouvait pas lire dans mes pensées.

– Je ne rêvais de personne. Et puis peu importe. Ne me touche pas.

Il m’a fait un petit sourire, comme si je venais de le défier. Il s’est remis sur moi et m’a plaqué les bras au-dessus de la tête d’une seule main. Il m’a immobilisé les poignets et a reporté son attention vers mon corps.

Je me suis débattue, mais il était trop lourd. Il était tout en muscle et en puissance, deux fois plus grand que moi, et mille fois plus fort.

– Bats-toi et je te ferai mal.

Il a serré mes poignets douloureusement, en guise d’avertissement.

– Je me battrai jusqu’à ce que tu me tues.

Maintenant, il souriait carrément, ravi de cette réponse.

– Bébé, tu es sexy.

– Tu es un grand malade.

J’ai arc-bouté les hanches pour le repousser.

– Continue, ça m’excite.

Il s’est penché et a embrassé la peau de mon cou. Il a fait courir sa langue sur mon artère, en me mordillant, juste assez fort pour me faire frissonner, mais pas assez pour me faire saigner. Ses lèvres se sont déplacées vers mon oreille, dont il a doucement embrassé le cartilage en respirant dans mon canal. Sa respiration trahissait son excitation, j’entendais des grognements feutrés et lointains.

Il a descendu sa main libre vers ma poitrine et a posé sa paume sur un sein, qu’il a pressé et malaxé. Il a laissé échapper un gémissement rauque dans mon oreille.

– Magnifiques seins.

J’étais allongée sous lui, impuissante, incapable de l’empêcher de me prendre. Mes tétons ont durci sous ses caresses, et j’ai senti ma respiration s’accélérer. Je n’étais pas terrorisée comme la dernière fois. Mon cœur ne martelait pas comme si j’avais peur de mourir. Curieusement, mon corps était détendu, réceptif.

Crow m’a embrassé l’omoplate avant de la mordiller. Puis sa bouche s’est déplacée vers l’autre téton, qu’il a aspiré goulûment, me faisant grimacer de douleur. Il l’a titillé délicatement avant de l’aspirer à nouveau. Son dos s’est tendu d’excitation.

Je savais que je ne pourrais pas l’arrêter cette fois. Si je me refusais à lui, il continuerait de plus belle. Si je tentais de me battre, il me giflerait violemment — sinon pire.

Il a léché le sillon entre mes seins, puis embrassé mon ventre, chaque centimètre de ma peau. Je sentais sa queue palpiter contre moi. Elle perlait de liquide préséminal, prête à me pénétrer.

Il est remonté vers mon visage, puis a fait à nouveau glisser ses doigts sur mon clito. Il caressait le bouton d’un mouvement circulaire, le frictionnant avec

la bonne pression et à la bonne vitesse comme s'il l'avait fait des milliards de fois.

C'était bon.

Et je détestais ça. Je détestais la façon dont mes genoux s'écartaient naturellement pour accueillir ses caresses. Je détestais le fait que j'avais encore envie qu'il me lèche les seins. Je détestais le fait que ses baisers me fassent un effet si incroyable.

Il m'a regardée dans les yeux, étudiant mon expression, le visage assombri par le désir sexuel. Ses doigts se sont faits plus pressants, plus agressifs, enflammant mon corps vibrant d'excitation.

– Arrête.

Il a glissé deux doigts le long de ma fente, tandis que son pouce roulait sur mon clitoris.

– Non.

J'ai fermé les genoux pour qu'il ne puisse pas me doigter. Je ne voulais qu'il le sente. Je ne voulais pas qu'il découvre la moiteur de mon intimité.

Il m'a écarté les genoux avec ses cuisses et a enfoncé deux doigts en moi.

Non.

Il s'est figé immédiatement. Il a senti la moiteur qui s'était accumulée à cet endroit. Il a senti à quel point j'étais mouillée — trempée pour lui.

La honte m'a assaillie par vagues, j'étais mortifiée. Mon corps me trahissait, me laissait tomber de la façon la plus embarrassante qui soit. Je n'avais pas mouillé comme ça depuis longtemps. Mon sexe s'était réveillé de son hibernation, et il avait désespérément besoin d'être comblé et satisfait.

Crow a affiché une expression triomphale. Son arrogance s'est décuplée. Il m'a doigtée de plus belle, stimulant mon clito du pouce. Il a recourbé les doigts pour atteindre les zones sensibles, déclenchant des vagues de plaisir qui ont durci encore plus mes tétons bandés.

– Tu es trempée.

J'ai cherché une explication, ne voulant pas qu'il croie qu'il était responsable de mon état.

– C'est à cause de mon rêve...

– Tu rêvais de moi.

Il l’a affirmé avec conviction, comme s’il n’y avait aucune autre réponse possible.

– Tu as prononcé mon nom.

Merde.

Il a continué de faire aller et venir ses doigts en moi, tout en me caressant le clitoris. Il a pressé plus fort, bougé plus vite pour m’amener jusqu’à l’orgasme, invitant mon corps à me trahir encore plus.

Je ne pensais pas être capable de jouir.

Il a lentement retiré ses doigts de mon vagin et les a fourrés dans sa bouche. Il a sucé ma cyprine juste avant d’attraper la base de sa queue pour la positionner devant ma vulve.

– Inutile de me sucer quand tu mouilles autant.

Il a pressé son gland contre ma fente.

Mon excitation est retombée quand j’ai réalisé ce qui allait se passer. J’étais peut-être attirée par lui, et il m’excitait peut-être, mais je ne voulais pas être violée. Je ne voulais pas être prisonnière. Je voulais récupérer ma vie.

– Non, arrête. S’il te plaît.

Il a poussé légèrement son gland à l’intérieur, écartant mes chairs.

– Arrête. S’il te plaît. Je ferai tout ce que tu veux.

Des larmes ont jailli de mes yeux. Je détestais pleurer, car c’était un signe de faiblesse, mais je ne savais pas quoi faire d’autre. J’étais fatiguée d’être utilisée, abusée. J’étais fatiguée de ne pas avoir mon mot à dire. J’étais fatiguée de tout.

– Crow, s’il te plaît.

Le son de son prénom a traversé les brumes sexuelles de son cerveau. Il a entendu ma supplique et m’a regardée dans les yeux, le bout de sa queue toujours partiellement enfoncée en moi. La fureur brillait dans ses yeux. Il voulait s’enfoncer, il voulait que sa bite soit trempée de mon jus, mais mes larmes ont semblé le toucher.

– S’il te plaît...

J’ai écarté mes poignets, soulagée qu’il me laisse retrouver ma liberté de mouvement. J’ai plaqué mes paumes contre sa poitrine et lui ai caressé le torse,

sentant les muscles fermes de son corps. J’essayais de l’amadouer en faisant appel à sa bonne nature. Il n’était pas un monstre comme son frère. Il avait de la bonté en lui.

– Ne me fais pas ça.

La brume s’est levée, et il s’est retiré de ma fente.

J’ai été submergée par la gratitude. Je ne m’étais jamais sentie aussi reconnaissante de toute ma vie. J’avais un minimum de contrôle sur mon destin. J’avais un minimum de contrôle sur ce qui m’arrivait. Ma chatte avait mouillé pour lui, aussi embarrassant que ce fût, mais il ne m’avait pas prise. Il aurait pu le justifier en prétendant que j’en avais envie, mais il ne l’avait pas fait.

Il s’est écarté de moi et s’est assis au bord du lit. Son pantalon de survêtement et son caleçon étaient par terre, il les a ramassés. Les muscles ciselés de son dos transparaissaient, même dans la pénombre de la chambre.

Je ne devrais ressentir aucune compassion pour cet homme, mais je n’y arrivais pas. Je ne le voyais pas de la même manière que je voyais les autres. Il était peut-être impitoyable en apparence, mais derrière ce cynisme, il y avait un homme qui méritait le respect.

Je me suis glissée de son côté du lit et j’ai pris son visage entre mes mains. J’ai frotté les doigts contre sa barbe naissante. J’aimais sentir sa mâchoire puissante. Elle était carrée et dure, contrastant avant la douceur de ses yeux.

Il a tourné son visage vers le mien, scrutant chacun de mes gestes. Sa poitrine large se gonflait au rythme de sa respiration silencieuse. Il a regardé mes lèvres un instant avant de replonger dans mes yeux.

Sans réfléchir, je me suis penchée et lui ai donné un baiser. J’ai embrassé le coin de sa bouche avant de sentir sa lèvre supérieure. Ses lèvres fines étaient délicieuses sous ma langue, et j’aimais le goût de sa bouche. Je n’aurais jamais pu imaginer apprécier le moindre baiser après ce que j’avais enduré.

Mais j’aimais l’embrasser.

J’étais encore mouillée, il bandait encore. Ne voulant pas l’inciter à revenir dans le lit, j’ai interrompu notre baiser avant qu’il change d’avis. Quand il m’a regardé de ses yeux intenses, j’ai baissé les miens.

– Merci…

Il pouvait me faire tout ce qu’il voulait, sans que j’aie mon mot à dire. Mais il m’a laissée. Il m’a écoutée. Il m’a traitée comme un être humain. La nuit aurait pu se dérouler bien différemment. Mais il m’a donné le choix. Il m’a donné la liberté.

Il m’a donné le droit de m’exprimer.

Chapitre dix-neuf

Crow

Le feu se déchaînait dans le foyer de mon bureau, bien que ce soit une journée chaude. J'aimais le bruit des flammes crépitant dans l'âtre. C'était une musique à mes oreilles, le son naturel du feu qui dansait.

J'essayais de me concentrer sur mon travail, mais la jolie brune s'insinuait sans cesse dans mes pensées. La nuit dernière, je l'avais eue sous moi. Elle était nue. J'étais nu. J'avais la queue plus bandée que jamais, et je voulais l'enfoncer dans sa petite chatte lisse.

Elle aimait mes baisers. Elle aimait mon toucher. Sa chatte trempée m'avait montré qu'elle aimait la façon dont mes doigts lui massaient le clito. Elle aimait la façon dont je lui avais sucé les mamelons jusqu'à ce qu'ils soient à vif. Elle aimait la façon dont je lui mordais l'omoplate, lui causant de la douleur au milieu du plaisir.

Son langage corporel ne mentait pas : elle aimait tout ce que je lui faisais.

Mais elle a quand même dit non.

J'aurais dû continuer. Je ne devrais pas laisser ce petit bout de femme me dire quoi faire. Mais lorsqu'elle m'avait imploré, supplié d'arrêter, je lui avais obéi sans réfléchir.

Je n'y croyais pas. J'avais bel et bien obéi à quelqu'un.

Je voulais lui causer de la souffrance parce que l'idée me faisait bander dur. Mais je voulais qu'elle désire souffrir. Je voulais qu'elle aime ça. Et le désespoir

qu’elle m’a montré la nuit dernière n’était pas ce que je désirais. C’était différent. Je ne pouvais pas l’expliquer.

Un toc-toc a résonné sur ma porte. Je l’ai reconnu immédiatement, l’ayant entendu tellement de fois auparavant. Toute ma vie, j’avais entendu ce petit tambourinement des jointures contre le bois.

– Entre.

Lars est entré, un dossier noir sous le bras.

– Un homme a laissé ceci pour vous, dit-il en le déposant sur mon bureau. Il a dit que vous sauriez de quoi il s’agit. Puis-je faire autre chose pour vous ?

– Oui. Comment va-t-elle ?

Il n’y avait qu’une seule autre personne dans la maison dont je pouvais parler.

– Je ne l’ai pas vue, monsieur. Elle a pris le petit déjeuner et a laissé son plateau dans le couloir.

Elle avait mangé. C’était tout ce que j’avais besoin de savoir.

– Merci, Lars.

Il a opiné avant de sortir.

J’ai ouvert le dossier au moment où la porte s’est refermée. J’avais embauché un type pour obtenir des infos sur mon invitée. Je voulais tout savoir d’elle sans avoir à lui poser de questions. Je voulais qu’elle sache que j’étais Dieu — et que je savais tout.

J’ai feuilleté les pages et appris son nom.

Pearl.

J’aimais ce nom. J’aimais qu’il soit pur. J’aimais qu’il soit beau.

Continuant à parcourir les infos, j’ai bientôt découvert comment elle avait été kidnappée. Elle se trouvait à Saint Thomas quand c’était arrivé, en compagnie de son copain. L’idée qu’elle ait été avec quelqu’un avant moi, volontairement, m’a rendu fou de jalousie. J’ai poursuivi ma lecture pour que l’émotion se dissipe. Mais je suis tombé sur une information qui a tout empiré. J’ai relu les mots, n’en croyant pas mes yeux. Mes mains se sont mises à trembler tellement ma rage était forte. Ma haine égalait presque ce que je ressentais pour Bones après ce qu’il avait fait à ma sœur. Presque.

On a frappé à la porte, interrompant mes fulminations. Ce n’était pas Lars, je le savais. Ce ne pouvait être qu’une seule personne : Pearl.

Elle a ouvert sans que je le lui autorise et s’est tenue là, gauchement, attendant une permission qu’elle n’obtiendrait pas.

J’ai fermé le dossier et je l’ai posé sur mon bureau. Elle arrivait à un mauvais moment. Si elle avait été quelqu’un d’autre, elle aurait déjà pris la poudre d’escampette. Même Lars serait parti, lui qui comprenait ma rage mieux que quiconque.

Elle est entrée dans mon bureau et a observé le foyer sur le mur opposé. Elle portait une des robes toscanes que Lars avait choisies pour elle. La robe lui allait à la perfection, comme si elle était née dans la région et y avait passé toute sa vie.

– Es-tu occupé ?

Sa beauté ne suffisait pas à me distraire.

– Je suis toujours occupé.

La déception a transparu dans ses yeux ; elle s’attendait au gentleman qu’elle avait vu la nuit précédente. Il n’était pas constant. Il allait et venait — plus souvent absent que présent.

– J’espérais qu’on pourrait parler. Je peux attendre à ce soir si ça te convient mieux.

– Ou bien on pourrait ne pas parler du tout. C’est ce qui me convient le mieux.

Je me détestais d’être aussi doux avec elle. Je me détestais de ne pas être impitoyable. J’avais une revanche à prendre, et je baissais les bras.

Elle m’a dévisagé, n’ayant aucune idée de ce qui avait déclenché ma colère.

– J’ai fait quelque chose ?

– Tu as parlé. C’est ce que tu as fait.

Ses yeux se sont emplis de tristesse, la combativité en elle s’effaçant.

– Je voulais juste te dire merci pour...

– Tu l’as déjà fait. Maintenant, va-t’en.

Je la voulais hors de ma vue pour pouvoir baigner dans ma rage en paix.

– Tu es un homme meilleur que tu le crois. Je voulais juste que tu le saches.

– M’en fous.

Va-t’en.

Son feu intérieur s’est ravivé lorsqu’elle s’est énervée contre mon hostilité.

– C’est quoi ton problème ? Je suis venue te faire un compliment et te montrer mon respect, et tu te comportes en sale connard.

J’ai sourcillé en l’entendant prononcer ces mots. *Sale connard ?*

– Ouais, c’est exactement ce que tu es en ce moment.

Quand elle m’a envoyé balader, j’ai bandé. Je voulais qu’elle me gifle au visage, puis qu’elle m’embrasse. Je me suis levé et j’ai fait le tour du bureau, sentant la colère parcourir mes veines — une colère différente de celle que je ressentais plus tôt.

Elle n’a pas bronché quand je me suis approché, présumant sans doute qu’elle était désormais en sécurité avec moi.

Je l’ai agrippée par les cheveux et je l’ai brusquement tirée vers moi, exposant sa bouche à la mienne. Je l’ai embrassée fort, lui meurtrissant presque les lèvres. Mon bras a enserré sa taille et je l’ai attirée contre moi, voulant qu’elle sente combien ma queue voulait baiser sa petite chatte.

Sa bouche est d’abord restée passive, puis elle m’a rendu mon baiser quelques instants plus tard, bougeant les lèvres avec tout autant d’agression et d’hostilité que moi. Mes dents ont accidentellement frotté les siennes, mais j’ai aimé ça. Elle aussi. Elle a passé un bras derrière mon cou et m’a enfoncé les ongles dans la peau.

Je lui ai pincé les fesses sans tendresse avant de reculer.

– Parle-moi comme ça à nouveau et tu verras ce qui t’arrivera.

– Je ne te comprends pas.

– Je m’en fous.

– Je suis venue ici pour te dire...

– Tu es venue ici pour me manipuler. Tu penses que tu as du pouvoir sur moi parce que je ne t’ai pas frappée ni violée. Mais tu te fourres le doigt dans l’œil. Tu ne me connais pas. Je suis le genre d’homme qui enterre les filles comme toi dans mon vignoble. Je suis le genre d’homme qui tue des innocents juste parce qu’ils sont sur mon chemin. Tu ne peux pas débarquer ici la bouche en cœur et

t’attendre à ce que je me prosterne à tes pieds. C’est toi qui vas te prosterner à mes pieds.

J’ai remis les mains sur sa taille et je l’ai serrée tellement fort qu’elle a tenté de reculer.

– Je ne te laisse pas partir. Ni maintenant. Ni jamais. Ta seule issue sera quand je te tuerai. Compris ?

Il n’y avait pas une once de peur dans ses yeux. Elle me dévisageait, ne croyant pas un seul mot de ce que je disais. Elle a repoussé mes mains, déterminée à gagner ce duel.

– Tu ne me feras pas mal. Tu ne me tueras pas.

– Tu es stupide, tu sais ?

Je détestais qu’elle me tienne tête. En même temps, putain, j’adorais ça.

– Quand Cane viendra ici et qu’il t’ordonnera de me tirer une balle dans la tête, tu ne le feras pas. Quand il appuiera sur la gâchette lui-même, tu te jetteras devant moi pour recevoir la balle à ma place. Tu ne trompes personne, Crow. Tu es un homme bon...

Je l’ai giflée. Je n’y ai pas mis trop de force, sachant que le choc de ma main contre son visage suffirait pour qu’elle la ferme.

– Ne parle pas de moi comme si tu me connaissais. Tu ne sais rien de moi. Je vais t’étrangler de mes propres mains et regarder la vie s’éteindre dans tes yeux. N’essaie pas de réécrire mon histoire. N’essaie pas de me changer.

Elle s’est tournée quand je l’ai frappée, prenant sa joue en coupe, sentant la brûlure de ma gifle bien après le choc. Elle est restée dos à moi, ébranlée.

– Je n’hésiterai pas à le refaire.

Et j’étais sincère.

Elle s’est retournée, la main toujours sur la joue. Plutôt que des larmes, j’ai vu dans ses yeux la surprise. Elle ne s’attendait pas du tout à ce que je la frappe, comme une putain d’idiote. Aussi vite qu’une vipère, elle m’a giflé le visage — de toutes ses forces.

Ma tête a tourné sous la violence du coup, et j’ai senti mes joues s’empourprer. Elle ne m’avait pas fait mal, pas physiquement. Le geste m’a échauffé les nerfs, réveillant la bête au plus profond de moi. Ma queue était dure

dans mon pantalon, et ma bouche avait soif de la sienne. Je voulais lui tordre les mamelons jusqu'à ce qu'elle hurle.

Je me suis retourné vers elle, les narines palpitant de rage. Je voulais la plier sur mon bureau et la baiser ici et maintenant. Aucune femme ne m'avait jamais frappé — du moins, pas sans que je le lui ordonne. Cette femme était comme une lame de rasoir sur laquelle je voulais me couper. Elle avait l'échine plus solide que la plupart de mes hommes. Elle avait une férocité qui rivalisait avec la mienne. Je n'avais jamais été aussi bandé de toute ma vie.

Elle a brandi le doigt vers moi.

– Touche-moi comme ça à nouveau et tu verras ce qui t'arrivera.

Elle me narguait carrément.

– Si tu ne veux pas que je te défonce contre mon bureau, tu ferais mieux de sortir tout de suite.

J'avais les épaules tendues, ma main s'est mise à trembler. La bête en moi se déchaînait. Mon sang voulait le sien.

Elle a tourné les talons, se dirigeant vers la porte — sage décision. Mais elle s'est arrêtée lorsqu'elle a remarqué les tableaux sur le mur. Il y en avait une bonne vingtaine dans la pièce, tous du même artiste. Certains étaient plus originaux que d'autres, faits surtout de boutons.

Comme si elle avait complètement oublié notre esclandre, elle s'est mise à fixer les œuvres. Ses yeux se sont arrêtés sur une en particulier. Les collines de la vallée au loin étaient peintes à l'aquarelle. Le vignoble s'étendait jusqu'à l'horizon, et chaque rang de vignes était créé à partir d'un assortiment de boutons. Les toiles étaient hors du commun, mais d'un esthétisme singulier.

Elle s'est tournée vers moi, ses lèvres se sont entrouvertes pour me parler des toiles. Mais lorsqu'elle a vu mon air livide, la soif de sang dans mes yeux, elle s'est ravisée. Elle est sortie sans regarder derrière elle, s'épargnant une baise violente qui la laisserait tellement endolorie qu'elle ne pourrait plus marcher pendant une semaine.

Je suis retourné à mon bureau, la bite dure comme du fer et palpitante de désir.

Si je ne la baisais pas bientôt, j'allais devoir me branler, ce qui était loin

d’être aussi plaisant. Mes yeux se sont posés sur la jarre au coin de mon bureau. Une antiquité que j’avais trouvée dans un marché aux puces des années plus tôt. Elle était remplie à ras bord d’une collection de boutons. Certains étaient bruns avec des gravures, d’autres en ivoire et tramés de dentelle. Chacun était unique, fait à la main, et importé.

Et ils m’ont donné une idée.

Je me suis assis à table pour dîner ce soir-là. Comme je m’y attendais, elle ne s’est pas jointe à moi. Elle m’évitait depuis que je l’avais giflée. Et sans doute qu’elle avait peur, comme elle m’avait giflé à son tour. Elle m’avait testé, poussé jusqu’à ma limite. Elle savait désormais qu’une bête sommeillait derrière mes yeux noisette.

– Lars, dis à notre invitée de descendre manger.

– Oui, Votre Grâce.

Il a quitté la pièce et s’est aventuré à l’étage.

Je suis resté à table, où les plats étaient servis. Une lasagne aux courgettes se trouvait au centre, ainsi qu’une salade du jardin. Plus loin, de la bruschetta maison, l’entrée favorite de tout Italien.

Lars est réapparu quelques instants plus tard.

– Elle a refusé l’invitation.

Mon irritation ne s’est pas manifestée immédiatement. Je m’attendais à cette réponse.

– Dis-lui qu’il y aura des conséquences si elle désobéit.

C’était un jeu de pouvoir. J’exerçais ma domination, et elle résistait à tous les coups. J’adorais les défis. J’aimais le fait qu’elle ne se soumette pas. Elle me rendait encore plus despotique.

Lars a opiné avant de quitter la salle à manger. Il est retourné à la chambre de Pearl pour lui transmettre mon message. Puis il est revenu seul, se contentant de me regarder.

J’ai essayé de ne pas sourire. C’était exactement la réponse que j’espérais.

– Merci, Lars. Je m’en occupe.

Il est sorti de la pièce et s’est retiré dans la cuisine, ne voulant pas se mêler de ce qui allait se passer.

J’ai escaladé le grand escalier, puis je suis entré dans sa chambre. Elle lisait un livre, assise sur le canapé, portant encore la robe de tout à l’heure. Elle n’a pas levé la tête quand je suis entré, comme si elle savait que j’arrivais.

– Je n’ai pas faim.

Je me suis approché d’elle, les mains dans les poches. Sans dire un mot ni lever la main sur elle, je l’ai menacée. Je lui ai exprimé toutes les horreurs que je lui ferais subir si elle n’obéissait pas. Chaque fois qu’elle résistait, je poussais plus fort. J’aimais avoir une adversaire de taille. J’aimais le fait qu’elle n’ait pas peur de m’affronter. Sa bravoure m’amusait.

Quand elle m’a senti approcher, elle n’a pas pu cacher son malaise. Ses doigts ont agrippé son livre dans l’anticipation de ce que je lui ferais.

Je l’ai empoignée par le cou et l’ai clouée au dossier du canapé, la faisait sursauter bien qu’elle s’attendait à quelque chose. Je me suis penché vers elle et j’ai appuyé le front sur le sien.

– Ramène ton cul en bas. Je ne te le dirai pas deux fois.

J’ai serré sa gorge, lui coupant presque la respiration. Plus elle résisterait et plus je savourerais la victoire. Puis mon désir s’est emparé de moi et j’ai posé un baiser au coin de sa bouche. Malgré ma poigne ferme, elle a légèrement soupiré au contact de mes lèvres. Elle a serré les cuisses. Je l’excitais. Elle avait beau tenter de le cacher, c’était un effort vain.

– Est-ce que j’ai besoin de me répéter ?

Mes lèvres ont effleuré les siennes quand j’ai parlé, et j’ai vu la peur dans ses yeux.

Elle a voulu répliquer, mais ses mots sont restés coincés dans sa gorge. Un seul en est sorti.

– Non.

Mon sexe s’est durci quand j’ai gagné la bataille. Nos duels étaient ardus, mais ma victoire était d’autant plus douce. J’ai pressé la bouche contre la sienne pour l’embrasser doucement, la récompensant pour sa docilité.

– Bonne fille.

Elle s’est assise en face de moi et a mangé son dîner en silence. Elle a ramassé ses cheveux par-dessus une épaule, révélant son cou élancé que je voulais tant mordre. La peau à cet endroit était si parfaite, ayant échappé comme par magie aux cicatrices de Bones. Je voulais laisser ma trace sur sa chair vierge, la marquer pour montrer à tous les autres hommes qu’elle m’appartenait.

Elle est restée silencieuse, la tête baissée. Elle était mauvaise perdante. Nous nous sommes affrontés, mais elle a perdu le duel. Je suis allé à sa chambre, j’ai vaincu, puis je l’ai traînée jusqu’à la salle à manger.

La jarre de boutons était sur la table, faisant office d’ornement. J’ai attendu qu’elle la remarque, qu’elle me pose une question sur l’étrange décoration qui jurait avec tous les autres objets dans la maison. Elle avait semblé curieuse plus tôt.

– Je suis prêt à te laisser partir.

J’ai fini mon assiette et me suis concentré sur mon vin, fait à partir des raisins que ma société viticole vendangeait. Rien ne surpassait l’exquise qualité de mes récoltes. Je n’étais pas le premier vignoble d’Italie par hasard.

Elle a cessé de manger en entendant ces mots. En fait, sa fourchette est tombée sur son assiette en un bruyant cliquetis. La déclaration a dû sembler trop belle pour être vraie, car elle m’a demandé :

– Qu’est-ce que t’as dit ?

– Je suis prêt à te laisser partir, répétai-je mot pour mot.

Elle a immédiatement posé la main sur sa poitrine, en plein entre ses nibards.

– Tu vas me laisser partir ? Tu vas me laisser rentrer chez moi ?

L’exaspération faisait craquer sa voix. Son désespoir était lourd, et son désir le plus profond transparaissait. Elle désirait la liberté plus que tout. Elle la désirait plus que l’eau ou la nourriture. Elle la désirait plus que la santé.

– Je vais te laisser partir. Ce que tu feras de ta liberté t’appartient.

Ses yeux se sont mouillés et sa respiration s’est accélérée.

– Merci. Merci infiniment. Je savais que tu étais un homme bon. Je savais que tu étais...

– Je n’ai pas fini.

Il n’y avait rien de plus insultant que de me faire dire que j’étais bon. Je savais très bien ce que j’étais — et la bonté n’était pas une de mes qualités. Ce genre de compliment me flattait à rebrousse-poil, comme si on frottait un tapis avec une brosse à dents.

Elle se l’est immédiatement fermée, et les larmes dans ses yeux ont figé.

– Je ne te donne pas la liberté. Tu devras la gagner, dis-je.

Déconcertée, elle a continué de me fixer.

– En te laissant partir, je perds quelque chose d’inestimable : ma vengeance. Le genre de chose qui n’a pas de prix. Qui ne se rattrape pas. J’ai perdu des hommes quand je t’ai enlevée à Bones. Je perdrais le respect de mon frère si je te laissais partir. Tu dois me le payer.

– J’ai… J’ai de l’argent. Mais je dois...

– Je ne veux pas d’argent.

L’argent ne représentait rien pour moi. J’en avais à l’infini.

– Alors que veux-tu ?

J’ai saisi la jarre de boutons et l’ai renversée, les éparpillant sur la table. J’ai remis le pot vide à l’endroit.

– Je te veux toi.

Elle a fixé les boutons entre nous puis elle en a ramassé un. Elle l’a fait rouler entre ses doigts, a fait glisser son pouce sur sa surface lisse. C’était un bouton ivoire à quatre trous.

– Chaque fois que tu feras une action qui me plaît, un bouton ira dans la jarre, dis-je en prenant un sur la table et le faisant tomber dedans. Quand elle sera pleine, ta dette sera payée. Et tu seras libre.

Il y avait de la place pour au moins trois cents boutons dans cette jarre. Ce serait long avant qu’elle en accumule autant, et d’ici là, j’aurais le temps de me lasser d’elle.

Elle a laissé tomber le bouton sur la table.

– Et si je disais non ? défia-t-elle.

Elle ne dirait pas non. Elle aimait que je la touche. Elle aimait que je l'embrasse. Elle me désirait, mais se refusait à moi par principe. Je lui donnais une issue, une fin à ses moyens. Ce qui me permettait en même temps d'avoir le contrôle de la situation.

– Rien ne changera.

– Ce qui veut dire ?

– Que tu vivras ici indéfiniment. Je te ferai travailler dans la maison avec les autres servantes. Je ne te prendrai jamais contre ton gré ni ne laisserai quiconque le faire. Tu seras à ton aise et en sécurité. Mais ton existence se résumera à ça. Tu ne retourneras jamais chez toi. Tu vivras dans cette maison jusqu'à la fin de tes jours. Tu mourras ici.

Elle a examiné les boutons.

– Il doit y en avoir des centaines…

– Trois cent soixante-cinq. Ce qui vaut une année complète de servitude.

À mon avis, j'étais plus que raisonnable.

– Je ne vais pas te baiser pour ma liberté, dit-elle en en ramassant une poignée qu'elle lança sur moi.

– Je mérite d'être libre parce que je suis un être humain. Je mérite le respect pour toute la merde que j'ai endurée. Je mérite...

– Tu ne mérites rien à moins que je ne te le donne, dis-je en me redressant, les boutons tombant à mes pieds. Je t'ai donné un choix : prends ta seule issue ou sois ma prisonnière à jamais. Passe le reste de tes jours dans mon vignoble jusqu'à ce que ton cœur s'arrête de battre. Ou rembourse ta dette et sois libre.

– Je n'ai pas de dette.

– Tu ne comprends pas.

J'ai agrippé la table et je me suis penché vers elle.

– Je dois sacrifier bien plus que tu ne peux comprendre. Je dois oublier quelque chose qui va me hanter toute ma vie. Tu me dois une énorme dette. En fait, tu me dois bien plus que ça.

J'ai pointé la jarre qui semblait pouvoir contenir un nombre infini de boutons.

– Comment je peux être sûre que tu vas me laisser partir ?

– Parce que je suis un homme de parole.

J’avais beau être un criminel, je vivais ma vie selon un code éthique. Toute organisation avait des règles. Même les pirates avaient des règles. C’est ce qui créait l’ordre. C’est ce qui chassait le chaos.

– Si je te dis que je vais te laisser partir, je vais le faire, ajoutai-je.

Elle a sondé mes yeux à la recherche d’un mensonge.

– Promis ?

Elle allait accepter. Nous étions à deux doigts de conclure l’entente.

– Promis.

Elle s’est lentement relevée, balayant des yeux les boutons éparpillés dans la salle à manger.

– Je vais y réfléchir.

Non. Je la voulais maintenant.

Elle est sortie de table et s’est dirigée vers la porte.

– Prends tout le temps qu’il te faut.

Magne-toi, putain.

Elle est sortie sans un mot de plus, me laissant seul.

Avec trois cent soixante-cinq boutons.

Chapitre vingt

Pearl

Trois cent soixante-cinq boutons.

Ça faisait beaucoup de boutons.

Ça faisait beaucoup de rapports sexuels.

Encore plus que j'en avais eus avec Bones, même s'il me prenait plusieurs fois par jour. C'était une énorme dette à payer. Toutes les fois où je serais sous lui, je deviendrais un objet. Son objet. Je devrais écarter les jambes sur commande et lui donner ce qu'il voulait.

En serais-je vraiment capable ?

Crow m'attirait. Quand il m'embrassait, je sentais un désir au creux de mon estomac. Quand je caressais sa poitrine du bout des doigts, sa puissance m'impressionnait. Quand il me massait le clito, il m'amenait au bord de l'orgasme, chose que je croyais impossible après ce que j'avais vécu.

Il allumait un feu en moi.

N'empêche que c'était mal. Ce qu'il me demandait était illégal. Il voulait que je sois son esclave consentante, que j'accepte ses conditions et que je me livre à lui. C'était mal. Fondamentalement mal. C'était inacceptable.

Mais je pourrais enfin rentrer chez moi.

Chaque baise me rapprocherait de la liberté. Je travaillerais constamment à un seul but : briser les entraves autour de mes poignets. Je retrouverais mon autonomie, je retrouvais ma maison. Je retrouverais Jacob. Il comprendrait ma

décision. Si c’était ma seule issue, je devais la saisir.

Crow avait beau être un criminel, il était honnête. S’il m’avait donné sa parole, il la tiendrait. C’était une promesse à laquelle je pouvais m’accrocher. Il m’avait dit qu’il ne laisserait personne me posséder, et il avait tenu tête à son frère pour respecter sa parole. Malgré la façon dont il m’avait giflée, je le croyais meilleur que l’autre porc que j’avais rencontré. Crow avait certaines qualités rédemptrices. Une lueur de bonté. Un espoir.

Je devais lui faire confiance.

Sinon, il me faudrait accepter mon sort et être prisonnière à jamais. Le manoir où je vivais était somptueux, mais il ne suffirait jamais assez. J’avais besoin de liberté. J’avais besoin de pouvoir. J’avais besoin de plus. Si je restais ici, je ne me marierais jamais et je n’aurais jamais d’enfants. Je ne retournerais jamais au travail et je n’achèterais jamais de maison en ville.

Je serais coincée ici pour toujours.

Je détestais le choix qui s’offrait à moi, car en était-ce réellement un ? Je m’humilierais en le faisant, mais je n’avais pas d’autre choix que d’accepter sa proposition. J’étais prête à tout pour survivre.

Et jamais je ne m’en excuserais.

J’ai réfléchi pendant une semaine. Je ne voulais pas en discuter avec lui avant d’avoir une réponse définitive. Il a respecté ma solitude et n’est pas venu me voir. Il ne m’a pas demandé si j’avais pris ma décision. Il n’a pas non plus envoyé Lars me le demander. Il a attendu, patiemment.

Après le dîner, je savais qu’il restait dans son bureau. Il travaillait ou il faisait autre chose. Les seules fois où il allait à sa chambre, c’était pour dormir. Je me suis approchée et j’ai tapoté les jointures contre le bois.

– Entre.

Je suis entrée et je l’ai vu assis dans un fauteuil rouge près du feu. Il portait un pantalon de jogging gris et un t-shirt noir. Je ne l’avais jamais vu porter des vêtements décontractés, sauf la fois où il m’avait fait évader de chez Bones. Le t-

shirt moulait son torse puissant. Ses épaules étaient massives, tout comme les muscles de ses bras. Un livre à la reliure en cuir était posé sur ses genoux, il l'a refermé quand je me suis avancée.

– On peut parler ?

Il a désigné de la tête le fauteuil à côté du sien.

J'ai pris son geste comme une invitation à m'asseoir.

Sur la table basse à côté de lui se trouvait un verre de whisky. Des cubes de glace y fondaient lentement. Il buvait du café le matin, du vin le midi, et la plupart du temps, du whisky le soir. C'était une habitude que j'avais remarquée.

Il refusait de parler, les yeux rivés sur les flammes qui dansaient dans l'âtre. Après de longues périodes sans qu'on se parle, il se refermait sur lui-même, dressait à nouveau les murs qui m'empêchaient tout accès à lui. Chaque fois que je revenais vers lui, j'avais l'impression de devoir recommencer à zéro.

– J'ai réfléchi à ta proposition.

Il s'est tourné vers moi, tout ouïe.

– Et j'ai des questions, ajoutai-je.

Il a appuyé le coude sur l'accoudoir et passé les doigts le long de sa mâchoire. Puis il a hoché la tête à nouveau.

– Peux-tu me faire tout ce que tu veux en échange d'un bouton ? Ou ai-je le droit de refuser ?

Il a baissé la main et l'a posée sur l'accoudoir.

– Bien sûr que t'as le droit de refuser. Tu as toujours eu le droit de refuser depuis que tu es arrivée ici. J'espère que tu es consciente de la chance que tu as.

Un rien pouvait déclencher sa colère, mais j'ai continué.

– Alors je peux dire non ?

– T'as déjà dit non plein de fois. Pourquoi ça changerait ?

– Alors selon l'entente, je peux dire non ?

– Oui.

– Alors on ne fera jamais rien que je ne veux pas faire ?

– Exact, répondit-il d'une voix lasse.

– Tu vas me faire mal ?

Ça devait bien faire partie de l'entente. Même s'il ne m'avait pas encore fait

mal, je savais qu’il le voulait.

– Oui.

– Et est-ce que j’ai le droit de refuser ça ?

Il a opiné.

Maintenant que ma curiosité avait été assouvie, je comprenais mieux dans quoi je m’embarquais. Le fait que j’aie certains droits, que j’aie un peu de contrôle sur la situation rendait le tout beaucoup plus facile à avaler. Je pouvais le faire. Je pouvais le faire trois cent soixante-cinq fois pour retrouver la liberté.

– D’accord.

Il a posé les yeux sur moi et j’y ai vu le reflet des flammes qui crépitaient. La pièce s’est visiblement assombrie, bien que les flammes aient semblé brûler de plus belle. Son corps s’est tendu de désir, ses mains tellement impatientes de s’emparer de moi maintenant qu’il en avait la permission.

– Alors ça marche ?

Je me suis empêchée de trop y réfléchir. Je devais faire ce que j’avais à faire pour sortir d’ici. Je pourrais toujours faire une thérapie une fois rentrée chez moi.

– Ça marche.

Nous sommes entrés dans ma chambre, là où je dormais toutes les nuits. Au moment où j’ai dit oui, Crow a voulu qu’on s’y mette. Il brûlait d’impatience, bien qu’il ne le montre pas. Mais il ne pouvait plus se retenir. Il était prêt à se déchaîner.

– Je peux te demander quelque chose ?

Je m’étais attachée à cette pièce. À la petite fenêtre qui surplombait le vignoble. Au fauteuil près du foyer, là où je lisais.

Il ne m’avait pas encore touchée, mais ses bras pendaient impatiemment le long de ses flancs. Il m’a regardée sombrement, semblant contrarié que j’aie quelque chose à dire.

– J’aime cette chambre. Peut-on le faire ailleurs ?

C’était mon petit havre de paix, ce qui se rapprochait le plus d’un chez soi. Bones me prenait dans le lit où je dormais, alors je ne m’y sentais jamais en sécurité. Mais cette petite pièce m’était chère. Je ne voulais pas la souiller avec ce que je m’apprêtais à faire. Je voulais que les fois où je fermerais la porte, la chambre devienne mon espace à moi, espace que personne ne pourrait m’enlever.

Crow a dû comprendre, car il ne m’a pas demandé d’explication. Il a accepté ma requête sans mot dire et nous sommes sortis, longeant le couloir jusqu’à une chambre libre. Elle ressemblait à la mienne, avec un grand lit et une jolie fenêtre. Elle était un peu plus grande, avec un bureau dans un coin. Même si elle était propre, elle sentait comme si elle n’avait pas été occupée depuis dix ans.

– Ça va, ici ?

– Ouais.

Il a fermé la porte derrière nous et s’est avancé d’un air assuré. Il a mis la main dans sa poche et en a sorti un bouton. Il l’a tenu en l’air pour que je le voie avant de le lancer sur le lit comme on lance une pièce de monnaie. C’était son premier paiement, la première brèche dans mon énorme dette.

J’avais l’impression d’être une pute.

Mais au moins, je ne me sentais pas comme une esclave.

Je me suis approchée de lui, ne sachant trop ce qu’il voulait faire ou s’il s’attendait à quelque chose de ma part. Il faisait sombre, car il n’avait pas allumé. Il se tenait droit devant moi, me dépassant d’une tête. Sa respiration était régulière. Il était calme, comme s’il avait fait ce genre de chose des centaines de fois. Je me disais que je devrais prendre les devants et en finir avec cette nuit, mais j’en étais incapable. J’étais figée sur place, terrifiée. Il m’avait déjà embrassée, et j’avais aimé ça. Il m’avait déjà touchée, et j’avais aimé ça aussi. Pourtant, je ne pouvais pas bouger.

Crow a remarqué mon malaise et planté les doigts dans mes cheveux. Il m’a tirée vers lui jusqu’à ce que nos visages se touchent. Il était tellement doux que la sensation m’était familière, comme s’il me touchait ainsi depuis des années. C’était même réconfortant d’être dans les bras de quelqu’un.

– Je veux te baiser depuis le jour où je t’ai capturée.

Les mots étaient durs, loin d’être romantiques, mais il les rendait doux.

– J’y pense chaque minute de chaque jour.

Je fixais sa bouche, la regardant bouger.

– Tu vas me faire mal ?

Il a caressé mes lèvres des siennes.

– Non. Je vais y aller doucement.

Une vague de gratitude m’a balayée.

– C’est juste un bouton. Je vais utiliser les autres de façon plus judicieuse.

Plus que trois cent soixante-quatre boutons à gagner.

– Ton mot de sécurité est feu.

– Mot de sécurité ? chuchotai-je.

– Si tu veux que j’arrête, tu n’as qu’à dire ce mot et je le ferai.

Et je pouvais l’arrêter ?

– Mais si tu le fais, tu ne recevras pas de bouton pour la nuit. Il sera annulé.

J’étais immensément reconnaissante qu’il me donne le droit à un mot de sécurité. Bones m’avait fait des choses horribles, indicibles. Je n’aurais pas pu l’en empêcher même si j’avais voulu. Mais je ne devais pas ressentir quelque loyauté envers Crow pour autant. Après tout, il me manipulait depuis le début, raison pour laquelle j’avais accepté son offre.

Il a caressé mes lèvres à nouveau avant de m’embrasser. C’était un baiser doux et tendre qui avait la passion d’un jeune amant. Il m’a embrassée avec fragilité, ses lèvres chaudes me ramenant lentement à moi, insufflant la vie en moi. Ça n’avait rien d’une entente. C’était vrai.

J’ai senti son souffle chaud dans ma bouche avant qu’il m’enlève mon t-shirt. Puis il a reculé un peu pour me dévorer des yeux, comme si mon corps était un véritable coffre aux trésors. Les cicatrices que Bones m’avait infligées me zébraient la peau, mais Crow ne semblait pas les voir.

Il a pressé la bouche sur mon cou et m’a mordue passionnément, assez fort pour me faire tressaillir, mais pas assez pour me faire saigner. Il a dégrafé mon soutien-gorge au même instant, puis l’a fait glisser le long de mes bras.

Mes mamelons se sont durcis lorsqu’il m’a mordu le cou à nouveau. Il me donnait des baisers, puis suçait ma peau agressivement, y laissant des marques

pourpres. J’ai posé les mains au creux de ses bras, près de ses biceps gonflés. J’aimais la sensation de ses muscles puissants sous mes doigts.

Sa bouche a grimpé vers mon oreille pour me mordiller le lobe. Sa respiration s’est accélérée, son excitation s’est amplifiée. J’ai senti combien il me désirait, la soif insatiable dans ses petits grognements.

Il a posé les mains sur mes hanches, puis a ouvert la fermeture éclair de mon jean avant de le baisser d’un coup sec. Quand il s’est agenouillé pour m’aider à l’enlever, j’ai posé les mains sur ses épaules pour garder l’équilibre, sentant ses muscles bouger sous sa peau lisse.

Il a ensuite baissé mon string, le glissant jusqu’à mes pieds avant de le jeter par terre. Quand il s’est redressé, il m’a dévorée du regard comme si je lui appartenais. J’étais entièrement sienne, car il m’avait payée pour la nuit. Il pouvait bien me reluquer tant qu’il le voulait. Il a passé la main sur une vieille cicatrice que son frère avait laissée sur ma jambe, la caressant comme pour s’en excuser en silence.

– Ça va, murmurai-je.

Mes mots l’ont ramené dans le moment présent et il a ôté son t-shirt, révélant son torse parfaitement découpé. Il courait tous les matins et ne mangeait que des protéines, mais il semblait quand même trop beau pour être vrai.

Son corps était ferme et ciselé, des lignes de muscles connectées à d’autres lignes de muscles. Si je l’avais rencontré dans d’autres circonstances, par exemple dans le métro durant mon trajet du matin, je me serais sentie complètement différente. Je l’aurais sans doute invité à sortir, espérant qu’il ne soit pas déjà pris.

Il a ensuite ôté son jogging et son caleçon, révélant fièrement sa machinerie. Sa queue était plus longue et plus large que celle de Bones. Je ne savais pas quoi en penser ; était-ce mieux ou pire ?

Je l’ai observée en me demandant si elle allait pouvoir entrer en moi.

Il m’a pris le menton et a relevé ma tête, me forçant à le regarder dans les yeux.

– À genoux.

Le pouvoir émanait de sa voix. Il prenait le contrôle total de la situation. Il

était en mode domination, et moi, soumission. Il avait gagné le petit jeu malsain auquel on jouait.

– Tout de suite.

Je me suis abaissée en dépit du plancher de bois qui me faisait mal aux genoux et j'ai attendu qu'il me fourre son énorme sexe dans la bouche.

Il s'est rapproché, sa bite bandée oscillant devant mon visage. Puis il m'a violemment empoigné les cheveux.

– Suce-moi.

Son regard s'est assombri tandis qu'il attendait que j'obéisse.

J'ai essayé de penser à autre chose et me suis mise à la tâche. J'ai saisi sa queue par la base et inséré son gland dans ma bouche. Dès qu'elle a été en moi, j'ai goûté à son liquide préséminal. C'était salé et masculin. Puis je l'ai léchée, sentant les veines gonflées sous ma langue. J'ai fermé les yeux et l'ai enfoncée au fond de ma gorge. J'avais sucé Bones des centaines de fois. Même si Crow avait une plus grosse queue, c'était mieux. Au moins, il était canon.

Crow a laissé échapper un gémissement de plaisir quand j'ai accéléré. Sa poigne s'est resserrée sur mes cheveux, me pinçant légèrement le cou. Il s'est mis à cambrer les hanches, suivant mes mouvements.

– Tu suces bien.

Quel beau compliment.

J'ai fait tourbillonner ma salive chaude autour de sa queue tout en continuant, espérant qu'il jouisse dans ma bouche et que ça compte pour un bouton. Je trouvais juste de les mesurer au nombre d'orgasmes plutôt qu'au nombre de nuits passées ensemble.

Les minutes se sont écoulées, et j'ai senti mon ventre se serrer. J'ai pressé mes cuisses l'une contre l'autre, sentant une chaleur entre mes jambes. C'était la même sensation que j'avais eue la dernière fois avec lui, et je m'en voulais. Je détestais le fait d'être excitée par sa queue dans ma bouche. Je détestais le fait d'être excitée par son excitation à lui. Quand Bones me violait, je le haïssais. Je ne voulais pas que Crow sache comment mon corps réagissait à lui. J'en avais honte, et je savais que ça lui flatterait l'ego encore plus.

Il m'a agrippé la nuque et a reculé, sortant de ma bouche. Ses yeux étaient

plus brûlants de désir que jamais. Sa queue luisait de ma salive, et il était prêt à l'enfoncer en moi.

– Sur le lit.

Mes genoux étaient endoloris quand je me suis relevée. J'ai rampé vers le lit, présumant qu'il me voulait sur le ventre. C'était toujours comme ça que Bones me prenait. Il ne voulait jamais voir mon visage.

Crow s'est avancé par-derrière et il m'a saisi les hanches. Puis il m'a retournée sur le dos. Il avait un ruban dans la main. De dentelle jaune. Je me suis demandé ce qu'un criminel pouvait bien faire d'un morceau de dentelle jaune. Il m'a ligoté les poignets ensemble avant de m'attacher à la tête de lit. Mon corps était désormais exposé pour son plaisir et je ne pouvais pas bouger les bras même si j'essayais.

Il s'est approché et m'a écarté les cuisses avec les genoux. Sa queue palpitait avec impatience, désireuse de s'insérer en moi. Je n'avais pas été pénétrée depuis plus d'un mois, et je ne savais pas trop comment mon corps le prendrait. Il préférait l'abstinence.

Crow a pressé le visage contre le mien, me donnant un baiser complètement différent de celui qu'il m'avait donné plus tôt. Il était dur et fougueux. Il écrasait sa bouche contre la mienne avec tellement d'insistance qu'il me meurtrissait presque les lèvres. Ses doigts ont trouvé mon clito et l'ont caressé en même temps, me procurant la même sensation que la dernière fois.

Je détestais le fait que j'aimais ça.

Sans avertissement, il a glissé deux doigts en moi.

Et j'étais trempée.

Merde.

Il a gémi contre mes lèvres en sentant à quel point j'étais mouillée. Quand il a sorti ses doigts, ils étaient enduits de ma cyprine. Un filet s'est formé lorsqu'il a écarté les doigts.

– Tu me veux autant que je te veux.

Ma réponse immédiate a été non, mais je ne pouvais pas dire ça. Nous savions tous les deux que c'était un mensonge.

Il s'est mis à me frotter le clito de ses doigts mouillés, son geste créant un

bruit de succion.

J’ai frissonné tellement c’était bon. Un mouvement de va-et-vient s’est emparé de mes hanches, causé par les émotions incontrôlables qu’il suscitait en moi. J’adorais qu’il me touche comme ça. C’était encore meilleur que quand je me masturbais.

Il m’a embrassée lentement.

– T’aimes ça.

J’ai inspiré dans sa bouche, sentant que je perdais le contrôle alors que mon côté charnel prenait le dessus.

Il a pris sa queue par la base et l’a fait claquer contre mon clito. Chaque coup était à la fois douloureux, mais tellement bon. Puis il s’est frotté contre ma chatte, faisant glisser sa queue battante dans mon fluide.

Il a mis les mains sous mes genoux, son visage toujours vis-à-vis du mien. Lentement, il a inséré son gland en moi, n’allant pas plus loin que la dernière fois, scrutant ma réaction attentivement.

Au moment où je l’ai senti entrer, mon désir s’est éteint. Sa queue me rappelait toutes les tortures que Bones m’avait fait subir. Il ne m’avait jamais fait du bien. C’était toujours douloureux. Et à en juger par l’énorme sexe de Crow, ce ne serait pas différent.

– Non. Stop.

Je l’ai senti aller plus loin. Comme j’étais complètement trempée, il a glissé avec aise, mais je ne le voulais pas en moi. Je ne voulais pas ressentir la douleur de la pénétration à nouveau. Je m’en croyais capable, mais non.

– Je n’arrêterai pas à moins que tu dises le mot de sécurité.

Lentement, il s’est enfoncé encore plus loin, maintenant à moitié en moi.

C’est vrai. J’oubliais le mot de sécurité.

– Fe…

– Je ne suis pas lui.

Il savait que je pensais à Bones.

– C’est à moi que tu appartiens, pas à lui. Tu vas aimer ça. Promis.

Il a pressé le visage contre le mien et m’a complètement pénétrée.

– Reste avec moi.

Je ne voulais pas rester. Je voulais fuir.

– Bouton, dit-il en prenant mon visage en coupe et en me regardant dans les yeux. Reste.

Il a posé un baiser au coin de ma bouche.

Il ne m'avait jamais appelée ainsi, et je ne m'attendais pas à ce que ce mot devienne mon petit nom. Mais c'était le cas. Et pour une raison qui m'échappe, ça m'a rassurée. Il était complètement en moi, mais je n'ai pas résisté. Mon corps est resté détendu, je l'ai senti m'élargir de l'intérieur.

Sa queue allait et venait lentement, sortait jusqu'au gland, puis retournait en moi, portée par ma cyprine.

Nos corps faisaient des bruits de succion et de friction en bougeant ensemble.

– Putain, t'es trop bonne.

Je sentais qu'il voulait bouger les hanches plus vite, mais il s'est retenu.

Il avait le plus beau corps que j'aie jamais vu, et un visage encore plus parfait. Il était le genre d'homme sur qui je fantasmerais en me touchant. J'ai essayé d'imaginer que ce n'était pas réel. Que ce n'était qu'un rêve. Que je le voulais. Qu'il ne me forçait pas à le faire.

Il a descendu la main jusqu'à mon clito et l'a frotté comme il l'avait fait plus tôt. Il l'a massé en mouvements circulaires, appuyant juste assez pour me procurer des sensations intenses.

Il a grogné en me sentant mouiller de plus belle pour lui.

– Putain.

J'ai tiré sur mes liens de dentelle, pas pour m'échapper, mais pour arquer le dos. Je le désirais de plus en plus. Je sentais sa queue énorme battre en moi, mais c'était enivrant. Ce n'était pas abrasif et rugueux comme avec Bones, probablement parce que j'étais toujours plus sèche qu'un désert avec ce monstre. Crow et moi bougions ensemble à la perfection.

Je commençais à vraiment aimer ça.

Il a pressé le visage contre le mien et m'a sucé la lèvre inférieure. Il a mis la main sur mon sein, qu'il a malaxé fermement avant de me pincer le mamelon. Ça m'a fait mal, mais c'était agréable. Le pincement rendait le sexe encore

meilleur. Ma chatte mouillait tellement que j’ai senti mon liquide couler le long de mes fesses et former une flaque sous moi.

Il a accéléré son va-et-vient, la tête de lit frappait contre le mur alors qu’il me pilonnait. La sueur perlait sur sa poitrine, il était tellement sexy lorsqu’il se donnait. On aurait dit un dieu, sombre et puissant.

J’ai écarté les jambes au maximum, me donnant complètement à lui. Je voulais sentir chaque once de sa queue en moi. Je voulais qu’il me baise encore plus fort. Il a ôté la main de mon sein et a utilisé son corps entier pour me défoncer.

Ça venait. Je le sentais monter. Ça allait se déclencher en moi, m’emporter, prendre le dessus. Je bouillonnais. Mes cuisses se sont mises à trembler et mon ventre s’est serré, prêt à encaisser le coup. Je me détestais de réagir ainsi, mais à ce moment-là, je voulais cet orgasme plus que tout au monde.

Crow savait que j’allais exploser. Il avait un air triomphant, il savait qu’il me possédait complètement.

– Je vais te donner tout mon foutre.

Il m’a défoncée de plus belle, sa queue massive me déchirant la chatte tout en créant une friction parfaite sur mon clito.

Ses mots ne devaient pas me faire éclater, mais ils l’ont fait. Ma colonne s’est arquée et figée lorsque l’extase m’a balayée. L’euphorie était éblouissante. Impuissante, j’ai laissé la sensation me parcourir le corps.

J’ai fermé la bouche de toutes mes forces, car je refusais de laisser échapper un son. Je refusais de lui dire que je jouissais de sa queue. Le même homme qui m’avait capturée et séquestrée venait de me faire jouir.

Et je le détestais.

Putain, comme je le détestais.

Crow a écarté mes lèvres avec les siennes tout en continuant à me pilonner. À chaque coup, ses couilles lisses me claquaient les fesses. Il a enfoncé la langue dans ma bouche et je n’ai pas pu empêcher les sons de sortir.

J’ai gémi. Fort.

Putain de merde.

Il a souri contre mes lèvres, savourant sa victoire.

– Ta chatte est tellement serrée. J’ai hâte de la remplir.

J’ai tiré sur la dentelle parce que je voulais être libre. Je voulais m’accrocher à ses bras puissants. Je voulais planter les ongles dans sa peau jusqu’au sang. Mon puissant orgasme me brûlait encore le corps, jusqu’à ce qu’il se dissipe lentement. J’ai poussé un geignement aigu, car ma chatte en ressentait encore les secousses.

Il a continué de me baiser en grognant, donnant quelques derniers coups de bassin avant de m’emplir de foutre comme il l’avait promis. Il a pressé le front contre le mien au moment où il a joui. Son corps s’est tendu, sa queue s’est durcie encore plus alors qu’il déchargeait en grognant.

– Prends-le. Prends tout mon foutre.

J’ai écarté les jambes pour le prendre au complet. J’étais encore dans les vapes de mon orgasme et dans un autre état d’esprit. J’ai poussé un autre gémissement, me sentant encore plus satisfaite maintenant que j’étais remplie de son sperme.

Son regard s’est assombri lorsqu’il a fini, sa semence coulant en moi. Je la sentais, car elle était lourde et chaude. Un soupir de plaisir s’est échappé de sa bouche, profond et masculin, provenant du fond de sa gorge.

Il est resté en moi comme s’il ne voulait jamais partir. Tranquillement, sa queue est redevenue flasque. Sa bouche a trouvé la mienne et il m’a embrassée d’une façon tendre dont je le croyais incapable.

– Je t’avais promis que t’aimerais ça.

Mon visage s’est empourpré. Je ne pouvais pas cacher à quel point j’avais pris mon pied. Cet homme me séquestrait contre mon gré. Je l’avais supplié de me laisser partir, mais il avait refusé. Et maintenant, je couchais avec lui — et j’aimais ça. Il m’avait donné le premier orgasme que j’avais eu en plusieurs mois.

Quelle trahison.

Il a embrassé la vallée entre mes seins avant de lentement sortir sa queue flasque de ma chatte. Elle était plus petite qu’elle l’était plus tôt, mais tout de même impressionnante. Je n’arrivais pas à croire qu’elle soit entrée en moi. Ni à quel point j’avais aimé ça.

Il est descendu pour m’embrasser le clito, avec la langue.
Mon corps s’est tendu, car c’était encore meilleur qu’avec les doigts.
Il a reculé, les lèvres luisantes de mon fluide.
– Un bouton de gagné.

Chapitre vingt et un

Crow

Elle a aimé ça.

Elle a essayé de dissimuler l'orgasme qui a parcouru son corps, en vain. Sa chatte s'est resserrée autour de moi comme un anaconda, implorant ma semence, voulant l'extraire de moi jusqu'à la dernière goutte. Elle a écarté les jambes, car elle me voulait complètement en elle. Essayer de me duper en fermant sa jolie petite bouche était une perte de temps pathétique.

Elle a aimé ça autant que moi.

Après que je l'aie finalement conquise, j'ai décidé d'aller rattraper le retard que j'avais pris au travail. Lorsque j'étais préoccupé, je n'étais pas assez productif. La paperasse s'accumulait, les cargaisons étaient en retard, et la gestion de l'usine traînait. Mon esclave m'occupait complètement l'esprit, avec ses doux cheveux bruns et ses larges hanches.

Mais j'étais encore plus distrait que jamais.

Je l'avais possédée une fois, et j'en étais immensément satisfait. Mais je la voulais encore. Sa chatte était tellement lisse et serrée. Ma queue était au paradis lorsqu'elle se glissait en elle. Elle mouillait grâce à moi, grâce à la passion entre nous.

La première fois où j'ai posé les yeux sur elle, je n'ai pas été impressionné. Je l'ai trouvée belle, bien sûr. Mais je trouvais des tas de femmes belles. Il n'y avait rien d'extraordinaire chez elle, rien qui me donne envie de la clouer sur un

lit et de me la faire.

Mais lorsque j’ai vu le feu en elle, j’ai été attiré par ses flammes. Elle n’était pas soumise, pas du tout. Elle était un défi à relever, une femme qui n’avait pas froid aux yeux. Dès ce moment, j’ai désespérément voulu la mettre en cage, la dominer et la faire mienne.

Et j’ai savouré chaque instant.

Quand je suis rentré du travail le lendemain soir, j’ai pris une douche puis je me suis mis à table. Elle ne s’était pas jointe à moi pour le petit déjeuner ce matin-là, mais elle est descendue dîner. Elle portait une robe que Lars avait choisie pour elle. Rose et sans bretelles, qui s’évasait à partir des hanches. Elle avait l’élégance d’une reine et la grâce d’une déesse.

Elle s’est assise en face de moi, évitant mon regard. Il y avait une bouteille de vin débouchée sur la table, aussi elle s’est servi un verre et a pris un morceau de baguette dans la corbeille.

J’observais ses moindres mouvements.

Lars nous a apporté le plat principal. Une cruche d’eau et deux verres se trouvaient à côté de la corbeille. Sentant la tension dans la pièce, il est sorti sans dire un mot. Il nous avait probablement entendus baiser la nuit dernière. Sa chambre était juste en dessous.

J’ai brisé le silence.

– Comment a été ta journée ?

Ses yeux étaient rivés sur son assiette.

– Bien. Toi ?

Je savais pourquoi elle ne voulait pas me regarder. Elle avait honte de tout ce qu’elle avait ressenti la nuit dernière. Elle avait honte de s’être donnée à moi — et d’avoir aimé ça. Elle a perdu la bataille et capitulé, ce qui lui a laissé un goût amer dans la bouche.

– Bien. J’avais beaucoup de travail.

Elle ne me posait jamais de questions sur mon travail. Elle se disait sans doute que je n’y répondrais pas, ou peut-être qu’elle s’en fichait.

– Qu’est-ce que tu lis ?

– Un livre en italien avec un dictionnaire anglais-italien.

J’ai pris ma fourchette, mais je ne l’ai pas plantée dans ma nourriture.

– Tu apprends l’italien toute seule ?

Elle a opiné.

– Du moins, j’essaye.

Même si elle s’en va dans un an ?

– C’est une belle langue, ajouta-t-elle, même si je ne lui avais rien demandé de plus. J’aime entendre les gens la parler.

– Je peux te l’apprendre.

– Tu sembles plutôt occupé…

– Je pourrais te parler en italien.

– Mais je ne saurais pas ce que tu dis…

– Tu finiras bien par comprendre.

J’ai enfin entamé mon repas. Lars avait été chef à Vienne par le passé et il connaissait les cuisines, tout comme le reste de la maison, comme le fond de sa poche. Il était un membre indispensable du personnel. Si un jour il décidait de quitter son poste, j’aurais du mal à le laisser partir.

Elle a pris quelques bouchées, puis ses yeux ont trouvé les miens. Ils étaient d’un bleu clair, encore plus vif que les rives d’une île paradisiaque.

– Est-ce que Crow est ton vrai nom ?

C’est une question intéressante.

– Oui.

– Ce n’est pas très commun…

Je trouvais qu’il s’accordait parfaitement à mon apparence sombre, ma rage intérieure et mon caractère impitoyable.

– Pearl non plus.

Elle s’apprêtait à prendre une gorgée de vin, mais elle s’est arrêtée net.

– Tu connais mon nom ?

Je n’ai pas bronché.

– Je sais tout de toi.

– Tu ne me l’as jamais dit.

– Si t’avais voulu que je t’appelle par ton nom, tu me l’aurais dit il y a longtemps. De toute façon, je préfère Bouton.

Je ne voulais pas utiliser un nom que tous les autres utilisaient. Elle était ma possession. Elle était mienne, dans tous les sens du mot. C’est pourquoi elle avait besoin d’un nouveau nom, que je serais le seul à utiliser.

Elle n’a pas pu cacher son étonnement. Elle avait sans doute naïvement cru que ses secrets étaient en sécurité.

– Ingénieure en mécanique. C’est très impressionnant.

Cette fois, elle n’a pas semblé surprise. Son visage est resté stoïque, dissimulant ses pensées.

– J’aime ça. Chaque projet est un nouveau défi.

– Très peu de femmes font carrière dans ce domaine.

– Apparemment.

– Pourquoi t’as choisi cette profession ?

Elle a haussé les épaules.

– J’aime construire. J’aime partir de zéro. J’aime l’idée de bâtir quelque chose qui sera encore là après ma mort. Chaque projet est différent. Il y a toujours du nouveau.

J’ai cessé de bouger ma fourchette et mes yeux se sont focalisés sur son visage. Je sentais croître mon attirance et mon respect envers elle. Elle était tellement différente de toutes les femmes que j’avais connues dans ma vie que je n’arrivais pas à y croire. En ma présence, les autres se pliaient à mon bon vouloir, comme si elles savaient que c’était perdu d’avance. Elles se soumettaient immédiatement, intimidées ou encore éprises de moi. Celle-là était unique. Indépendante. Elle ne laissait personne la contrôler ni la manipuler. Raison pour laquelle je voulais la contrôler et la manipuler.

Elle était la plus sauvage des juments, la dernière des femelles en liberté sur la terre. Elle ne pouvait pas être brisée ni domptée. Elle était trop têtue, trop féroce.

Et moi, j’adorais les défis.

– J’ai peut-être un projet pour toi — si ça t’intéresse.

– Tout dépend de ce que t’as en tête.

– À l’usine, on est toujours à la recherche de procédés de fermentation plus efficaces.

– C’est comme ça que tu gagnes ta vie ?

Elle ne m’avait jamais posé de questions personnelles. Elle semblait s’en foutre. Après tout, j’étais son ravisseur, la personne qu’elle voulait fuir.

– Oui.

En partie.

– C’est ça que tu fais avec Cane ?

– Non. Le vignoble appartient juste à moi.

Elle était intelligente, vive. Les pensées tourbillonnaient à présent dans son esprit ; elle se demandait s’il serait sage de me poser sa prochaine question. Elle s’est enfin lancée.

– Tu fais quoi avec Cane ?

– On est marchands d’armes. On fabrique des armes et on les vend au plus offrant.

Elle a froncé les sourcils, les engrenages dans son esprit tournant de plus en plus vite.

– Bones fait la même chose.

– Ouais.

Il était mon principal concurrent, mon adversaire direct. Notre rivalité remontait à une génération différente, quand mon père et le sien étaient en guerre l’un contre l’autre. Nous avions hérité de ce conflit, et nous le perpétuerions jusqu’à ce qu’un de nous deux meure.

– C’est ça, ton problème avec lui.

Elle a semblé penser tout haut, le déclarer plus pour elle que pour moi.

– En gros.

– Et m’enlever était une façon de le manipuler.

Là-dessus, elle se trompait.

– Non.

– Non ? Pourquoi tu me veux alors ?

– Pour me venger.

Je devais venger Vanessa, ma petite sœur. Elle n’était pas seulement ma famille. Elle était mon amie. Quand nos parents étaient morts, j’étais devenu le chef de famille. J’étais devenu son père.

– Te venger de quoi ? Qu’est-ce qu’il t’a fait ?

J’ai soutenu son regard, mais j’ai senti mes lèvres se pincer. Je ne voulais pas parler de Vanessa. Quand elle s’immisçait dans mon esprit, je la chassais immédiatement. Son souvenir était trop douloureux, même pour moi. Et je me disais que si je l’ignorais assez longtemps, la douleur finirait peut-être par disparaître

– Assez de questions pour aujourd’hui.

Son regard a brûlé d’impatience.

– Alors tu sais tout de moi, mais moi, je ne peux rien savoir de toi ?

– Tu connais beaucoup de choses sur moi.

Plus que la plupart des gens.

– Mais tu ne réponds pas à mes questions.

– Est-ce que tu répondrais aux miennes ?

J’ai observé son expression, voyant sa résolution s’effriter. Si je lui posais des questions personnelles, elle ne me dirait rien. J’en étais certain. Heureusement, je savais déjà tout ce qui importait.

Faute de réponse, elle a baissé les yeux vers son assiette et fini de manger. Elle était irritée que je l’aie encore dominée. Elle avait les épaules tendues et sa lèvre supérieure était légèrement retroussée. Je la connaissais depuis peu, mais je connaissais déjà ses habitudes. J’avais appris à lire dans ses pensées. J’avais appris ce qu’elle aimait et ce qu’elle n’aimait pas sans lui poser une seule question.

Et elle détestait ça.

Après avoir profité d’un peu de solitude dans mon bureau, je suis allé à sa chambre. Je savais déjà ce qu’elle serait en train de faire quand j’entrerais. Elle passait tout son temps libre à lire. Il y avait des centaines de livres sur ses étagères, la plupart écrits en anglais. Elle avait toujours quelque chose à faire lorsque je ne la divertissais pas.

Mon premier réflexe a été d’ouvrir la porte et d’entrer. Elle m’appartenait et

je pouvais faire d'elle ce que bon me semblait. Mais pour une raison qui m'échappe, je lui ai accordé plus de respect que je n'en donnais à quiconque. J'ai levé les jointures jusqu'à la porte et pianoté.

– Entre.

Sa voix mélodieuse m'a chatouillé la colonne vertébrale.

Je suis entré et l'ai trouvée sur le fauteuil, à l'endroit exact où je l'avais imaginée. Je portais mon jogging et un t-shirt, la même tenue que je portais chaque soir avant d'aller au lit. Seuls Lars et quelques autres domestiques me voyaient habillé ainsi. Et maintenant, elle.

Elle a refermé son livre et m'a regardé, sachant exactement ce que je voulais sans que j'aie à lui demander.

Je me suis assis à côté d'elle et j'ai tiré un bouton de ma poche. Il était brun, avec des gravures beiges. Je l'ai tenu en l'air pour qu'elle l'inspecte et l'ai fait danser entre mes doigts avant de le laisser tomber dans la jarre sur la table. Le premier bouton se trouvait au fond, et maintenant, il avait un ami.

La domination me parcourait les veines, exsudant de mon corps. Mon désir de la subjuguer s'est complètement emparé de moi. J'aimais entrer dans cette pièce et lui donner un ordre sans même dire un mot. J'aimais la faire mienne par choix et non par force. Elle était ma plus grande conquête.

Elle a observé le bouton, puis posé les yeux sur moi à nouveau. L'angoisse que j'y avais vue la veille n'était plus là. Sa bouche s'est entrouverte et sa respiration s'est accélérée. Je l'ai saisie par le poignet. Elle croyait que c'était un geste innocent, mais j'ai senti son pouls. Il a immédiatement accéléré, jusqu'à un rythme presque dangereux. C'était un symptôme d'excitation, pas de peur.

Ma queue s'est éveillée.

Je l'ai entraînée jusqu'à la chambre au bout du couloir. C'était désormais la pièce où on baisait, nos quartiers privés, là où on jouait à nos petits jeux.

Il y avait une pièce spéciale chez moi où je réalisais mes fantasmes les plus sombres, mais je savais qu'elle n'était pas prête à la visiter. J'utiliserais quelques boutons pour la préparer à ce que je voulais vraiment d'elle.

Après avoir verrouillé la porte derrière nous, j'ai pris son visage en coupe et je l'ai embrassée comme j'aimais le faire. Plus tôt, au bureau, j'avais pensé à

elle. À ses lèvres gonflées contre les miennes. Et autour de ma queue.

Elle m’a rendu mon baiser comme si elle aussi y avait pensé toute la journée. Ses mains ont caressé mon torse puissant. Plus notre excitation grandissait, plus elle respirait fort.

Ma langue a trouvé la sienne, et elles ont dansé ensemble comme si elles l’avaient fait des millions de fois. Sa petite bouche était délicieuse. J’aimais la goûter, la sentir et la toucher. Mes mains ont longé son dos jusqu’au galbe prononcé de ses fesses. Ses courbes étaient parfaites. Elle valait bien les trois millions qu’on avait déboursés pour elle.

Je me suis déshabillé, puis j’ai ôté sa robe, laissant ses seins voluptueux en sortir en rebondissant. Ils n’étaient pas gros, mais ils étaient féminins. J’adorais les presser contre mes paumes. J’ai pincé ses mamelons, puis je les ai tordus, la faisant gémir à la fois de douleur et de plaisir.

Mon corps s’est tendu alors que le désir charnel s’emparait de moi. Cette femme me rendait fou, m’entraînait davantage vers les ténèbres. Je voulais la fesser jusqu’à ce que son cul soit rouge et bleu. Je voulais lui pincer les seins mille fois plus fort, la faire haleter de douleur. Je voulais la faire crier, pleurer, je voulais qu’elle me supplie de la laisser partir.

Mais ça allait devoir attendre.

J’ai reculé, bien que je veuille continuer à l’embrasser. Je voulais l’embrasser à jamais. Mais ma queue voulait sa bouche encore plus. Et je ne pouvais rien contre elle.

Je me suis assis sur le lit, le sexe bandé contre le ventre. J’ai fixé son corps nu et la chaleur a embrasé mon corps.

– À genoux.

J’ai vu la bravade dans ses yeux. Elle détestait mes ordres. Elle détestait que je lui dise quoi faire. Pendant un moment, j’ai cru qu’elle allait me défier. Elle voulait m’envoyer promener. Mais elle s’est retenue, consciente du fait qu’elle devait travailler pour sa liberté.

Elle s’est mise à genoux.

Un spasme m’a secoué la queue. J’avais gagné une autre bataille. Rien ne me faisait bander autant que la domination.

– Suce-moi.

J’ai tendu la main vers ses cheveux et je lui ai empoigné une touffe. Puis j’ai pris ma queue par la base et j’ai fait glisser mon gland sur ses lèvres mouillées.

Elle a obéi sans résister. Elle m’a pris dans sa bouche et s’est mise à me sucer. Sa langue était un coussin chaud et velouté sous mon membre alors que sa tête allait et venait. J’ai laissé échapper un gémissement de plaisir.

Elle a baissé la main jusqu’à mes couilles et les a caressées d’une façon sensuelle qui m’a envoyé des frissons dans tout le corps.

Je n’ai même pas eu à lui dire de faire ça.

Elle m’a pris jusque dans la gorge, s’étouffant presque avant de reculer la tête à nouveau. Ses doigts ont continué à me masser la queue, lubrifiée par sa salive. Je me régalais de la scène qui se déroulait devant moi. Je la dominais, la forçais à se mettre à genoux, à mettre ma queue dans sa bouche chaude. Je l’ai agrippée par la nuque et j’ai guidé sa tête en un va-et-vient, lui montrant exactement ce que je voulais et comment je le voulais. Elle était tellement bonne. On ne m’avait jamais aussi bien sucé.

Je l’observais attentivement, regardant sa bouche se dilater lorsqu’elle m’enfonçait au fond de sa gorge. Plutôt que de rester fermés, ses yeux étaient grand ouverts. Elle regardait mon membre imposant alors qu’elle le suçait. Une passion intense brûlait dans son regard, de plus en plus vive et chaude, son plaisir reflétant le mien.

Elle aimait ça.

Je voulais sentir sa chatte chaude et mouillée. Je voulais glisser dans sa cyprine. Je mourais d’envie de savoir à quel point elle me désirait. Elle aimait sentir ma queue en elle, dans sa bouche et dans sa chatte. Et bientôt, elle aimerait me sentir dans son cul aussi.

Je voulais profiter de ses lèvres mouillées encore un peu, mais je ne pouvais plus me retenir. Je voulais décharger mon foutre au fond de sa gorge et la regarder l’avaler. Ma bouche voulait lui faire d’autres choses, mais avant, je devais jouir.

– Prends-le et montre-le-moi.

J’ai planté les doigts dans sa nuque et j’ai glissé jusqu’au plus profond de sa

gorge. Le plaisir m’a secoué le corps alors que la chaleur tourbillonnait en moi. J’étais en feu et les flammes brûlant dans mes entrailles m’ont traversé le corps, explosant dans mes couilles. Un puissant orgasme, de ceux qui font grogner de plaisir, m’a parcouru de la tête aux pieds. J’ai senti ma queue se gonfler lorsque ma semence a giclé.

Elle a ouvert grand la bouche pour que je puisse voir mon sperme lui éclabousser la langue. Elle a continué à me masser la queue, prolongeant mon orgasme pendant presque une minute.

– Putain.

Mes doigts étaient plantés tellement fort dans son cou, j’ai cru que j’allais l’étrangler. Je lui ai donné mon foutre jusqu’à la dernière goutte avant de soupirer de satisfaction.

– Montre-moi.

Elle a tiré la langue, recouverte de blanc. Il y en avait une quantité impressionnante, j’en étais même fier.

J’ai enroulé la main autour de son cou et je l’ai pressé de façon menaçante.

– Avale.

Plutôt que de refléter la peur, quand je l’ai serrée à la gorge, ses yeux se sont illuminés. Elle a refermé la bouche et a avalé avec cérémonie, les muscles de son cou ondulant pour accommoder ma semence.

Ça m’a excité à nouveau.

– Bonne fille.

Ces mots l’ont ramenée à elle et la furie s’est dessinée sur son visage.

Je préférais sa colère. Je la trouvais sexy.

– Sur le lit. Tout de suite.

Elle a obéi et s’est mise à quatre pattes sur le matelas. Je me suis approché par-derrière, à moitié bandé. Ma queue s’était dégonflée après mon orgasme monumental, mais voir son cul en l’air lui a redonné vie. J’ai fixé sa chatte chatoyante de fluide. Elle était lisse et mouillée, exactement comme je m’y attendais.

J’ai souri, triomphant, puis j’ai enfoncé deux doigts en elle.

– Putain que t’es mouillée.

Ma voix a tremblé de plaisir quand j’ai senti la cyprine chaude entre ses jambes.

– T’aimes me sucer.

Je voyais bien qu’elle aimait ça, bien qu’elle essaye de le cacher.

– Est-ce que c’est le goût de ma queue ? Est-ce que c’est son diamètre ? Est-ce que c’est parce que tu sais que tu me suces tellement bien ?

Je l’ai doigtée vivement, enduisant mes doigts de sa chaleur.

Elle n’a pas répondu, mais son corps l’a fait à sa place. Elle a arqué le dos davantage et s’est mise à haleter.

– Dis-le-moi.

Elle a gardé le silence avec insolence.

Je me suis agenouillé par terre et j’ai tiré ses hanches jusqu’au bord du lit. J’ai plongé la tête dans sa chatte sucrée et je l’ai léchée agressivement, encerclant son clito avec ma langue avant de le sucer voracement.

Un gémissement étouffé s’est échappé de ses lèvres. Elle mettait beaucoup d’effort à tenter de cacher le plaisir que je lui procurais. Elle refusait de me donner cette satisfaction. Mais c’était futile, car sa chatte trempée le faisait à sa place.

J’ai encerclé son clito à nouveau, la faisant arquer le dos encore plus pour me donner le plein accès à sa chatte.

J’ai reculé.

– Dis-le-moi.

Elle a inspiré profondément et de manière audible.

– Réponds-moi, Bouton.

J’ai sucé son clito goulûment, l’amenant au bord de l’orgasme avant de reculer brusquement.

Elle a grogné de frustration.

J’ai doucement soufflé sur sa chatte, puis j’ai posé un baiser dessus.

Elle a craqué, comme je m’y attendais.

– J’aime que tu aimes quand je te suce…

Son ton trahissait le dégoût qu’elle avait envers elle-même d’avoir cédé. Elle a soupiré en signe de défaite, sa volonté s’effritant.

– Et j’aime le goût de ta queue… et j’aime qu’elle soit énorme.

Mon sentiment de domination s’est gonflé et je me suis senti comme un véritable roi. J’étais au sommet et elle était sous moi. Je l’avais conquise encore une fois. Je lui avais tout pris, j’avais fait d’elle mon humble servante.

J’ai appuyé le visage entre ses jambes et l’ai récompensée pour son obéissance, suçant d’abord son clito puis l’encerclant avec ma langue, obtenant plus de précision qu’avec les doigts.

Elle a immédiatement gémi, ne retenant plus ses cris d’ivresse. Elle a arqué le dos et poussé son cul contre mon visage, réclamant encore plus de ma langue habile.

Puis elle s’est embrasée en un orgasme aussi puissant que le mien. Ses gémissements se sont transformés en cris et elle s’est laissée porter par l’euphorie.

– Oh, mon Dieu…

Elle a agrippé les draps, semblant fondre sur place.

– Oh, mon Dieu…

Elle a pressé la tête contre le matelas. Son corps explosait alors que la chaleur torride l’embrasait de l’intérieur.

Quand ses cris se sont calmés, j’ai su qu’elle avait fini de jouir. Elle haletait sur le lit, une épave après le cunnilingus que je lui avais fait. À ce moment-là, j’ai su que je la possédais vraiment. Et elle l’a su aussi.

Je me suis avancé par-derrière et j’ai positionné ma queue devant sa chatte. Après cette performance, j’avais la machinerie qui tournait à fond. Je l’ai pénétrée violemment, ma queue savourant sa chatte imbibée à la fois de sa cyprine et ma salive.

Puis je l’ai baisée jusqu’à ce qu’elle hurle à nouveau.

Chapitre vingt-deux

Pearl

La culpabilité pesait lourd sur moi. Je me noyais dans ma souffrance personnelle, m'en voulant énormément de m'être abandonnée à mon impitoyable ravisseur. Notre entente de boutons était purement marchande. La seule raison pour laquelle j'avais accepté son offre était que je n'avais aucune autre option. Mais désormais, j'avais hâte de nos nuits. J'attendais impatiemment qu'il entre dans ma chambre, un bouton au fond de sa poche.

Je n'étais pas censée prendre du plaisir à nos rapports, pourtant c'était le cas. Lorsque sa bouche était entre mes jambes, je m'allumais comme un feu d'artifice. Jacob ne me faisait jamais de cunnilingus, et les quelques fois où il avait aventuré sa langue entre mes jambes, ça n'avait pas été bon. On aurait dit un lézard qui me léchait la chatte avec sa langue fine et paresseuse.

Crow me bouffait la chatte comme s'il était affamé.

Jamais je n'avais joui aussi fort.

Ce n'est que lorsque je me suis retrouvée seule avec mes pensées que ma haine a émergé. Depuis le soir où on m'avait enlevée à Jacob, je tentais de le chasser de mon esprit. J'avais de la peine pour lui, l'imaginant seul dans notre appartement à se ronger les sangs. Quand je pensais à lui, la solitude se logeait au creux de mon estomac. Il était ma seule famille. Mes parents étaient alcooliques et violents, et on m'avait placée en foyer quand je n'avais que dix ans. Je n'avais ni frères ni sœurs, ni oncles ou tantes. J'étais seule au monde

— littéralement.

Crow m’attirait comme un aimant. Il me donnait le genre d’orgasme que je ne croyais pas possible. Je prenais tellement mon pied avec lui, et il semblait aimer me donner des orgasmes autant qu’il aimait en recevoir. J’essayais de prétendre que je n’aimais pas sentir sa queue en moi, mais je ne pouvais plus le faire. Crow m’avait manœuvrée, il avait fait de moi exactement ce qu’il voulait.

Et j’avais cédé.

J’avais trahi Jacob. Quand Bones m’avait violée, je n’avais pas pu l’en empêcher. Mais je pouvais stopper Crow. Seulement, j’avais choisi de ne pas le faire. Je me demandais si Jacob aurait le cœur brisé. Je couchais avec un autre homme que lui et j’aimais ça. En fait, j’adorais ça.

À certains égards, Crow était pire que Bones. Il m’avait presque convaincue de rester ici. Il m’avait donné un ravissant endroit où vivre et la liberté de m’aventurer à l’extérieur. Il avait respecté mon intimité et ne m’avait jamais forcée à faire des choses que je ne voulais pas faire. Il m’avait donné l’impression d’être en sécurité alors que je ne l’étais pas du tout. C’était pour cette raison que je ne voulais pas m’en aller.

Et pourquoi il était bien plus dangereux.

Je le détestais encore plus.

Je détestais son arrogance. Je détestais son intelligence. Son caractère impitoyable. Tout ça n’était qu’un petit jeu tordu pour lui. Il voulait me dominer, car ça l’excitait. Il était le tyran dans notre relation, et il se délectait chaque fois que je me soumettais à lui.

Je l’exécrais.

Il m’avait dépouillée de mes armes et de mon armure. J’étais vulnérable, sans défense. Il m’avait convaincue, j’ignore comment, que son histoire de boutons était une bonne idée. Il m’avait manipulée de sorte que j’écarte les jambes de plein gré et lui donne exactement ce qu’il voulait.

J’étais tombée dans son piège.

Et je m’en voulais énormément.

Le lendemain, je l’ai évité comme la peste.

J’ai fait en sorte d’être à l’extérieur quand il était dans la maison. Il avait une superbe cour avec une piscine, aussi j’ai passé des heures à me prélasser au bord de l’eau en bikini et lunettes de soleil. Lorsqu’il sortait pour me parler, je plongeais, sachant qu’il ne me suivrait pas.

Je ne me suis jointe à lui pour aucun des repas. Lars m’a apporté à manger dans ma chambre et aux autres endroits où je me cachais. Il a semblé comprendre que j’évitais son patron, mais ne m’a pas questionnée à ce sujet.

Comme Crow voulait me baiser le soir, je suis sortie dans la cour après le dîner, et j’y suis restée jusqu’à ce qu’il soit trop tard pour être dehors, mais je préférais cela à me retrouver sous lui à nouveau.

Je me suis assise dans le jacuzzi et j’ai renversé la tête sur une serviette de plage roulée, observant le ciel. Les étoiles étaient beaucoup plus lumineuses qu’en Amérique, sans doute parce que nous étions loin de la ville. J’ai fixé le ciel, tentant d’identifier les différentes constellations et planètes. Quand je concentrais mes pensées sur quelque chose, tout le reste disparaissait. C’était ma seule façon de trouver la paix.

– Je peux me joindre à toi ?

J’ai sursauté. Comme d’habitude, je ne l’avais pas entendu approcher. J’ai levé la tête et je l’ai vu debout devant moi, vêtu de son jogging et son t-shirt noir — ce qu’il portait chaque soir.

– Je veux être seule.

– Tu as passé la journée toute seule.

– Et ce n’était pas assez.

Il ne s’est pas approché. Les mains dans les poches, il a scruté les rangées de vignes à l’horizon, enveloppées dans la pénombre. La brise nocturne a soufflé dans mes cheveux, chatouillant ma nuque encore humide.

J’ai reposé la tête sur la serviette et j’ai attendu qu’il s’en aille. Il venait seulement me voir parce qu’il avait envie de baiser. Je refusais de me donner à lui — pas ce soir.

– Bonne nuit, Crow.

Au lieu de s’en aller, il s’est déshabillé et a glissé dans le jacuzzi.

– J’ai fait quelque chose, c’est ça ?

J’ai continué à fixer le ciel.

– Non. Je n’aime pas être en ta présence, c’est tout.

Il a ricané.

– Tu semblais aimer ma présence hier soir.

J’ai eu envie de lui foutre mon pied dans les couilles.

– Bouton.

Son ton enjoué s’est dissipé comme la vapeur qui montait de l’eau. Sa voix était autoritaire, intimidante.

Je refusais d’obéir.

Il a pataugé dans ma direction, jusqu’à ce qu’il soit à côté de moi, et a posé la main sur mon genou. Lentement, ses doigts ont remonté le long de ma cuisse. Mon corps s’est tendu d’anticipation, ressentant le désir soudain qu’il me caresse le clito. Puis j’ai repris mes esprits et je me suis redressée.

– Quoi ?

Il a reposé la main sur mon genou, à une distance appropriée de mon entrejambe.

– Parle-moi.

– Je n’accepterai pas de bouton ce soir. Va-t’en.

La déception ne s’est pas manifestée sur son visage ; il a ôté sa main, comprenant qu’il n’allait pas me séduire.

– Je ne suis pas seulement ton maître. Je suis aussi ton ami.

– Tu n’es pas mon maître, crachai-je comme du venin, postillonnant en parlant. Je ne t’appartiens pas et je ne t’appartiendrai jamais.

Sa patience et sa compréhension se sont dissoutes. Elles se sont fracassées en mille morceaux, réveillant l’homme impitoyable en lui.

– Tu… m’appartiens.

Il m’a saisi le poignet et l’a tordu, le tenant dans une position douloureuse. S’il le tordait davantage, il pourrait me casser le bras.

Malgré mon inconfort, je n’ai pas réagi. Je n’ai pas laissé ma douleur transparaître. J’ai enduré, refusant de craquer.

Il m’a tirée vers lui tellement violemment que j’ai heurté sa poitrine. Il a

attrapé mon menton à la vitesse de l’éclair, me maintenant en place avec deux doigts. J’étais forcée de le regarder.

– Tu… es… à moi.

Il m’a serré le bras de plus belle et mon corps entier s’est contracté.

– Plus vite tu l’acceptes et plus les choses seront faciles pour toi.

Sa main m’a agrippé le cou et l’a serré de façon menaçante.

– Dis-le.

– Jamais.

Je ne me plierais jamais à lui. Je lui avais peut-être donné mon corps, mais je ne lui donnerais jamais mon esprit. Je réagissais à lui physiquement, j’adorais sentir sa queue en moi. Ma bouche réagissait à lui et aimait la sensation de ses lèvres contre les miennes. Mais il ne s’infiltrerait jamais dans mon esprit. Il ne briserait jamais ma volonté. Si Bones n’avait pas réussi, alors lui non plus.

Il a serré mon cou plus fort.

– Ce n’est pas parce que je t’ai épargnée avant que je vais t’épargner maintenant. Ne mets pas ma patience à l’épreuve.

Il a resserré les doigts jusqu’à ce que j’aie du mal à respirer.

– Plutôt mourir.

Il pourrait me noyer dans le jacuzzi que je ne lui obéirais pas.

– Je ne me plie à aucun ravisseur. Je ne me suis pas pliée à Bones, et tu peux être sûr que je ne me plierai pas à toi non plus

J’ai soutenu son regard sans broncher. Je ne reculerais pas, ni maintenant ni jamais.

Il a plaqué le visage contre le mien et j’ai senti sa queue bandée sous l’eau. Plus je le provoquais et plus il me désirait. Son regard s’est assombri comme si c’était la réponse qu’il voulait entendre. Toutes les fois où je résistais, son obsession grandissait. Il m’a serré la gorge tellement fort qu’il m’a coupé la respiration.

– On verra.

J’en avais eu assez.

Je n’endurerais pas mon emprisonnement une seconde de plus. Je n’avais gagné que deux boutons, mais j’avais dû sacrifier bien plus. Pouvais-je me sacrifier davantage ?

Une part de moi respectait Crow. Il ne m’avait jamais blessée alors qu’il aurait pu le faire plusieurs fois. Il aurait pu m’écarter les jambes de force et me prendre à sa guise. Quand Cane avait voulu me faire du mal, il aurait pu le laisser faire.

Mais je le détestais quand même.

Je détestais le fait que je l’apprécie. Je détestais le fait qu’il se soit profondément insinué dans mon esprit. J’aimais être en sa présence. J’aimais même nos conversations cryptiques. Les choses n’étaient pas censées se passer ainsi.

Je n’étais pas censée aimer mon ravisseur.

Je devais m’enfuir.

Je me suis faufilée jusqu’aux cuisines. L’endroit était sombre, à l’exception du clair de lune qui traversait les fenêtres, éclairant juste assez la pièce pour que je trouve les couteaux. Ils étaient fichés dans les fentes d’un cube métallique posé sur le comptoir, près de l’évier.

J’ai pris le plus grand que j’ai pu trouver.

La chambre de Crow était au troisième étage. Je n’y étais jamais allée, mais je me suis dit qu’elle se trouvait sans doute à côté de son bureau. J’ai monté l’escalier à pas feutrés, puis je me suis avancée dans le couloir sombre. J’ai utilisé le trombone que j’avais trouvé sur ma table de chevet pour crocheter sa serrure.

J’ai travaillé en silence, attendant le déclic de la porte lorsqu’elle se déverrouillerait. Mon cœur battait la chamade, mais j’ai retenu mon souffle, ne voulant pas faire de bruit.

Quand la porte s’est ouverte, je suis entrée le plus silencieusement possible. À l’intérieur, il faisait sombre comme partout dans la maison, mais c’était la plus grande suite de tout le manoir. Il y avait un salon privé avec une télé à écran plat, un bar, et un bureau calé contre le mur.

J’ai refermé la porte derrière moi et je me suis avancée sur la pointe des pieds. Je serrais le manche du couteau de toutes mes forces. J’étais prête à abattre l’homme qui m’avait capturée. Prête à lui trancher la gorge et le saigner à mort. On ne trouverait son cadavre que le lendemain. Je pouvais lui voler ses clés de voiture et son argent et filer jusqu’à l’aéroport, où je prendrais le premier vol pour chez moi.

Chez moi.

Avançant lentement, j’ai quitté le salon et emprunté le couloir qui menait à sa chambre. J’étais pieds nus, et je ne portais qu’un t-shirt qui descendait jusqu’aux genoux. Si je me faisais prendre, je pouvais toujours mentir et dire que je cherchais quelque chose.

La porte de sa chambre était ouverte. J’ai aperçu le gigantesque lit au centre de la pièce. Les draps étaient d’un blanc immaculé et les murs étaient gris. Ses meubles étaient en acajou, sans doute faits à la main par un artisan italien. Au-dessus du lit se trouvait un autre de ses tableaux étranges, fait entièrement avec des boutons.

Je me suis approchée de son lit, respirant doucement. Il était parfaitement immobile, couché sur le dos, nez pointé vers le plafond. Endormi, il était tout aussi beau, sinon plus. Ses pattes-d’oie ne paraissaient pas et il n’avait pas son rictus habituel. Endormi, il n’était qu’un homme.

Serrant le couteau dans ma main, je l’ai lentement pointé vers lui. J’avais déjà tué un homme et je n’hésiterais pas à le refaire. Rien ne m’empêcherait de fuir cette prison. Les hommes qui ne voulaient pas être tués dans leur sommeil ne devraient pas se frotter à moi. C’était aussi simple que ça.

J’ai posé un genou sur le matelas et je me suis penchée vers lui, posant la lame contre sa gorge. Je n’avais qu’à la faire glisser, et Crow Barsetti ne serait plus.

Il cesserait enfin de me hanter.

Avant de donner le coup de grâce, j’ai stabilisé mes mains. J’ai contemplé son visage pendant quelques secondes de plus, me rappelant la sensation de ses lèvres sur les miennes. Le simple fait que je prenne un moment pour savourer ce souvenir signifiait que le mal était déjà fait.

Il m’avait assez manipulée.

Ses yeux se sont ouverts d’un coup, mais il n’a pas bronché. Il m’a regardée comme s’il s’attendait à me voir. Le calme émanait de lui. Il sentait la lame froide sur sa peau, mais il restait immobile, me fixant attentivement, comme il le faisait lorsque nous étions à table.

J’ai retenu mon souffle, figée de terreur d’avoir été prise en flagrant délit.

– Fais-le.

Quoi ?

– Allez.

Il a glissé une main sous sa tête, semblant de plus en plus détendu.

– Tu me rendrais service. Je suis bien trop lâche pour le faire moi-même.

Pour la première fois, ma main a tremblé. Mon emprise sur le manche s’est desserrée. Mes doigts se sont affaiblis, tout comme ma détermination.

Il a focalisé son regard sur moi.

– Allez, Bouton.

Il m’a agrippé le poignet et a poussé la lame contre sa gorge, y traçant un mince filet de sang.

J’ai subitement reculé ma main, horrifiée par le sang que je venais de faire couler.

Il a baissé le drap jusqu’à sa taille, passé le bras autour de moi et m’a fait monter à califourchon sur lui.

– Après tout ce que je t’ai fait, tu en as parfaitement le droit.

Il a empoigné ma petite culotte et l’a tirée sur le côté, j’ai senti sa queue bandée contre mon cul.

Ma résolution a disparu quand j’ai sondé ses yeux verts. Parfois, ils semblaient inoffensifs, emplis de bonté et d’espoir. Parfois, je sentais que je pourrais me noyer dedans.

Lentement, il s’est redressé, le couteau toujours pressé contre la gorge.

– Si tu veux vraiment me tuer, alors fais-le. C’est maintenant ou jamais.

Il a appuyé le visage contre le mien et j’ai senti le dos de la lame toucher mon cou.

Allez. Fais-le.

Je n’ai pas bougé la main. Je tenais à peine le couteau. Je m’inquiétais du fait que je l’aie déjà blessé. Le sang dégouttait le long de son cou et de sa poitrine. Je ne voulais surtout pas le tuer. Je voulais l’aider.

Putain, qu’est-ce qui cloche chez moi ?

Il a positionné son gland devant ma fente et il s’est enfoncé en moi. Il a émis un faible gémissement en sentant ma cyprine qui semblait être apparue de nulle part. Il a avancé les lèvres jusqu’à mon oreille et a inspiré profondément.

– Bouton, ta chatte est faite sur mesure pour moi.

Il a passé les mains sous mes cuisses et il s’est mis à me faire glisser le long de sa queue, de haut en bas.

Il me dilatait de façon exquise. Chaque coup de bassin était encore meilleur que le précédent. J’ai oublié pourquoi j’étais venue dans sa chambre. Rien d’autre ne m’importait plus que de chevaucher sa queue. Quand il était en moi, je ne pensais plus qu’à la façon dont nos corps bougeaient ensemble. La friction de nos sexes nous embrasait. Je mouillais de plus en plus pour lui, je me délectais de le sentir en moi plus que tout autre homme. J’ai passé les bras derrière son cou et j’ai fait onduler mes hanches sur lui. Puis il m’a pris le couteau des mains et m’a fait une petite entaille sur le cou.

C’est arrivé tellement vite que je ne m’en suis même pas rendu compte. Ce n’était pas douloureux, mais ça a brûlé un peu quand ma peau s’est fendue.

Il s’est mis à m’embrasser le cou et boire mon sang comme une bête.

Ça aurait dû me dégoûter. Ça aurait dû m’horripiler. Mais non. J’ai redoublé de désir pour lui.

Il a reculé et exposé son cou, me signalant de lui faire la même chose.

Sans réfléchir, j’ai léché son sang. J’ai senti un goût métallique sur ma langue. Cet acte intime nous a rapprochés. Toute ma haine s’est évaporée, et mes murs sont tombés. Pour la première fois, je l’ai laissé entrer dans mon cœur.

Il a tiré mon visage vers le sien tout en me pilonnant par en dessous. Il a dévoré mes lèvres des yeux, y voyant les traces de son propre sang. Puis il m’a embrassée et nos langues se sont enroulées.

J’ai enfoncé les ongles dans ses épaules, m’accrochant à lui alors que je rebondissais sur sa queue. Puis j’ai accéléré le rythme, le baisant plus fort qu’il

me baisait.

– Crow…

C’était la première fois que je prononçais son nom. Et c’était tellement bon, comme s’il était mien.

– Crow.

Il a gémi contre ma bouche, et sa queue a répondu par un spasme. Il m’a pétri les fesses, les pressant agressivement.

– Bouton, ta chatte est toujours tellement mouillée pour moi. Juste pour moi.

– Oui…

Mon corps n’a jamais réagi à quelqu’un ainsi. Je n’ai jamais été aussi excitée. Même quand j’ai perdu ma virginité, je n’étais pas aussi excitée que ça. Crow faisait ressortir les émotions les plus intenses en moi, de la haine à la passion. Elles étaient tellement extrêmes qu’on aurait toutes dit la même émotion.

– J’ai hâte de te remplir la chatte… de tout mon foutre.

Mon entrejambe brûlait. Je n’avais jamais désiré le foutre d’un homme autant que je désirais le sien. J’ai bougé le bassin de plus en plus vite et fort, sentant que j’allais bientôt jouir.

– Je veux que tu viennes en moi.

Il m’a sucé la lèvre inférieure, puis il l’a mordue. Il m’a pilonnée de plus en plus vite, écartant mes jambes en bougeant. Sa queue frottait mon clito à chaque coup, m’amenant au bord de l’orgasme.

Je ne pouvais plus me retenir.

– Jouis pour moi.

J’ai agrippé ses épaules pour garder l’équilibre alors que ma chatte s’est contractée autour de lui. Mon corps entier s’est tendu puis une avalanche de plaisir m’a secouée. Elle a commencé au creux de mon ventre et s’est propagée dans tout mon corps comme un feu de forêt. J’étais épuisée et trempée de sueur, mais je ne voulais pas m’arrêter. C’était trop bon.

Sa queue s’est durcie en moi lorsqu’il a déchargé. J’ai senti ses giclements m’emplir, son sperme chaud et épais se loger là où il était censé être. C’était la première fois que je laissais un homme éjaculer en moi de plein gré. Il était le

premier. Et c’était la chose la plus sexy que je n’avais jamais faite.

Le regard de Crow s’est éclairci quand la chaleur s’est dissipée. Son sexe s’est dégonflé en moi, mais sa grosseur naturelle me dilatait quand même. Il a passé un bras autour de ma taille et m’a fait rouler sur le lit. Le couteau était posé sur la table de chevet, hors de portée, pour que personne ne se coupe.

Comme si rien ne s’était passé, il s’est recroquevillé près de moi et il a fermé les yeux. Ma jambe était toujours accrochée à sa taille, et son bras à mon flanc. Maintenant que nos ébats étaient finis, il ne semblait pas inquiet que j’essaye de le tuer à nouveau. Il semblait n’avoir aucun souci, comme si rien au monde ne l’atteignait. Il s’est endormi presque instantanément, son corps me tenant au chaud.

J’ai fixé son visage, puis mes yeux se sont fermés. Son visage s’est adouci à nouveau. Ses yeux ne reflétaient plus son âme de criminel. Il est redevenu un homme, tout simplement.

Un homme que je n’avais jamais rencontré.

J’ai sombré dans les bras puissants de Crow et j’y ai passé la nuit. Je n’avais pas aussi bien dormi depuis mon enlèvement. Aucun cauchemar ne m’a réveillée en sursaut. Aucun rêve ne m’a fait pleurer en silence dans mon sommeil. Je me sentais en paix.

Pour la première fois, je me sentais en sécurité.

Le lendemain matin, son alarme a sonné et il s’est glissé hors du lit. Dès que son corps a quitté le mien, j’ai eu froid. Il est allé à sa salle de bain, où il a pris une douche et s’est préparé pour la journée.

J’ai serré le drap autour de moi pour me réchauffer, puis je me suis rendormie. J’ai eu l’impression que quelques secondes à peine s’étaient écoulées lorsque je l’ai vu enfiler un de ses complets griffés. Il a boutonné son veston sur son torse massif, puis attaché une montre tape-à-l’œil à son poignet.

Il s’est observé dans le miroir, lissant ses vêtements. On aurait dit un mannequin Armani prêt à entrer en piste. Son assurance imprégnait

l’atmosphère.

Je me suis redressée, tirant le drap sur ma poitrine pour rester au chaud. J’aimais le regarder bouger. Il était à la fois gracieux et foncièrement masculin. Il se comportait comme s’il était un roi, non sans une certaine prétention. Tout lui appartenait, ici. Ce genre de pouvoir était sexy — même si je refusais de l’admettre.

Il m’a aperçue dans le reflet du miroir en ajustant sa cravate.

– Bonjour.

– Bonjour.

Le couteau était toujours sur la table de chevet. L’acier miroitait sous la lumière de la lampe. La nuit précédente m’est revenue en mémoire. J’étais venue ici pour le tuer, mais au lieu de le faire, je l’avais baisé comme si j’avais besoin de lui.

Il a fait le tour du lit, puis il s’est penché pour m’embrasser. Mon haleine du matin n’a pas semblé le gêner. Il m’a embrassée avec autant de passion qu’il le faisait la nuit.

J’ai fondu à son toucher, comme du beurre sur un pain chaud. Mes mains lui ont agrippé les bras, car je ne voulais pas qu’il s’en aille. Je voulais lui arracher ses vêtements hors de prix et le hisser sur moi.

Il a reculé et cessé de m’embrasser, mais il est resté à quelques centimètres de mon visage.

– Remets le couteau à sa place. Lars va se demander où il est.

Son regard était menaçant. Il n’était pas satisfait de mon comportement de la veille.

– Je vais te punir en rentrant ce soir.

– Me punir ?

– Oui.

Il m’a empoigné les cheveux à l’arrière de la tête. Sa poigne de fer m’a pincé fort le cuir chevelu.

– Tenter de tuer son maître est une grave offense. Tu ferais mieux de te reposer avant mon retour.

Sa menace ne m’a pas inquiétée. Il pouvait essayer de me faire mal, je me défendrais. Je n’avais peut-être pas d’arme, mais j’avais une bonne droite. Mon enfance passée dans le ghetto m’avait donné des nerfs d’acier. Je n’étais pas facile à intimider.

Pas du tout.

Il est rentré à l’heure habituelle et s’est retiré dans ses quartiers pour se doucher et se changer. Il n’est pas passé me saluer dans ma chambre. Sans qu’il me dise un seul mot, j’ai su qu’il s’attendait à ce que je descende dîner en tenue chic.

Si je n’obtempérais pas, je m’attirerais des ennuis, et je préférais conserver mon énergie pour le châtiment qu’il avait prévu pour moi. Avec Crow, je devais choisir mes batailles. J’étais peut-être une adversaire de taille, mais lui aussi.

Je me suis assise en face de lui à table, vêtue d’un ensemble que j’avais trouvé dans mon placard. Mes vêtements étaient pour la plupart des robes. Crow préférait la classe, les femmes élégantes dans des habits mettant en valeur les épaules et les jambes.

Il a bu une gorgée de vin, puis s’est mis à manger. Il ne m’a pas fait la conversation. Il n’a pas parlé de ce qui s’était passé pendant la nuit. Parfois, il était d’humeur à causer, et d’autres fois, non. Il était imprévisible. J’étais sa prisonnière depuis déjà un mois, ce qui ne m’avait pas suffi à le déchiffrer.

– Alors, tu vas me punir quand ?

Je n’avais pas intérêt à le narguer, mais je n’ai pas pu m’en empêcher. J’aimais essayer de le déjouer, de lui rappeler que je n’étais pas une proie facile.

– Tout de suite après dîner.

Il a continué de manger, avec ses bonnes manières de table. Ses gestes raffinés contrastaient avec les ténèbres dans ses yeux. Il était un gentleman, mais il était aussi le diable.

– Et t’as l’intention de me faire quoi, exactement ?

– Ça peut attendre après dîner.

Il voulait toujours avoir le dessus lors de nos conversations. Subtilement, il

aimait me rabaisser pour se valoriser.

J’ai insisté.

– Non, ça ne peut pas attendre.

– Je ne veux pas que tu perdes l’appétit.

– Je perds l’appétit quand je te regarde.

Je l’ai fixé froidement, ressentant à la fois de la haine et de l’affection pour lui. J’aimais la façon dont il me baisait et m’embrassait avec tant de passion. Aucun autre homme ne m’avait prise comme lui le faisait, comme s’il avait besoin de moi à tout prix. C’était le genre d’attirance dont j’avais entendu parler, mais dont je n’avais jamais fait l’expérience. En même temps, je le détestais de me retenir prisonnière. Il me traitait comme un pion sur un échiquier, un jouet pour le divertir.

Mes mots n’ont pas semblé l’énerver. Il a semblé indifférent.

– J’ai juste à te fourrer deux doigts dans la chatte. On verra si t’as de l’appétit, après ça.

Il a soutenu mon regard. Ses yeux étaient d’un froid glacial.

Mes cuisses se sont serrées instinctivement, car je savais qu’il avait raison. Mon corps était déshydraté tellement je mouillais en sa présence.

Nous avons fini le repas en silence. J’attendais qu’il me parle de ses projets pour la soirée, mais il ne l’a pas fait. Il a fini son verre de vin, comme tous les soirs au dîner. S’il ne le finissait pas, il jetait le reste, ne gardant jamais une bouteille de vin débouchée.

– J’ai fini, dis-je en posant ma serviette sur la table et me levant.

– Assieds-toi.

Son ordre montait du fond de sa gorge. Il ne haussait jamais le ton, mais il semblait toujours aussi autoritaire lorsqu’il parlait.

Je ne voulais pas obéir. Je voulais rester debout pour le défier. Mais je voulais aussi savoir ce qu’il me réservait. La bouteille de vin était devant moi sur la table ; j’aurais pu l’attraper et l’assommer avec. Mais je me suis lentement rassise.

– Ce que tu as essayé de faire la nuit dernière m’a vraiment fait quelque chose.

Il s’est redressé le dos comme un roi face à un de ses sujets sur le point d’être exécuté.

– Je n’ai jamais été aussi bandé de toute ma vie.

Sa dernière phrase m’a surprise.

– Mais tu dois être punie pour tes gestes. Alors je vais t’attacher, te fouetter avec ma ceinture, puis te baiser. Je trouve que c’est un châtiment juste pour ton offense, Bouton.

J’avais déjà été fouettée avec une ceinture. Ça semblait beaucoup moins douloureux que ce l’était. La morsure du cuir zébrait la peau, la faisant enfler et rougir. La douleur restait pendant des jours, et les marques pendant des semaines.

– Tu t’attends vraiment à ce que je fasse ça en échange d’un bouton ?

– Tu vas le faire.

Il a soutenu mon regard pour indiquer que ma bravoure n’arrangeait en rien ma situation. Il allait obtenir ce qu’il voulait de moi, peu importe l’énergie avec laquelle je me défendais.

– Non.

Je n’allais pas me laisser manœuvrer aussi facilement. Je l’avais déjà fait et je n’allais pas le refaire.

– Si. Tes actions sont impardonnables.

– Peut-être que je n’aurais pas essayé de te tuer pendant la nuit si tu n’avais pas essayé de m’étrangler plus tôt.

– Et peut-être que je n’aurais pas eu à le faire si tu avais admis que tu m’appartiens.

J’ai croisé les bras sur ma poitrine.

– Je préfère mourir.

– Alors je vais te tuer et te ramener à la vie.

Ce n’était pas une menace en l’air. Son regard me disait qu’il ne bluffait pas.

Parfois, j’oubliais qu’il était psychopathe. Pas autant que Bones, mais tout de même mentalement instable.

– Je ne vais pas te laisser me frapper.

– Je ne vais pas te frapper.

– C’est ce que tu viens de dire.

– J’ai dit que j’allais te fouetter. Tu auras un peu mal, mais ça va te faire tellement de bien que tu ne le remarqueras pas.

– J’ai déjà été fouettée à la ceinture. Ça ne fait pas de bien — pas du tout. Peut-être que tu devrais me laisser te fouetter, et on verra si t’aimes ça.

Il n’a pas répondu à mon sarcasme.

– Tu vas aimer ça.

– Je ne vais pas aimer ça.

– Tu vas aimer ça avec moi. Promis.

– Nan.

Il s’est penché vers moi, les coudes appuyés sur la table.

– Bouton.

Je l’ai regardé sans broncher.

– Crow.

Il détestait que je lui tienne tête, mais il adorait ça en même temps. C’était évident à l’intensité de son regard. Ses bras ont tremblé de frustration. Il a levé deux doigts.

– Deux boutons.

J’ai levé le sourcil.

– Ça veut dire quoi ?

– Au lieu d’un bouton, je vais t’en donner deux.

Je n’avais pas réalisé que le prix de mes actions était négociable.

– Cinq.

Il m’a observé d’un air calculateur.

Je n’allais pas subir ce genre de supplice sans récompense équitable. Cinq boutons pour une séance me semblaient un prix raisonnable. Je m’épargnerais cinq jours d’asservissement. Cinq jours gagnés vers la liberté.

– Cinq, c’est trop.

– Si t’étais à ma place, tu ne dirais pas ça.

– Ça ne fera pas mal, Bouton.

– Facile à dire pour toi. Cinq.

Je ne céderais pas. Je valais plus que deux boutons.

Il a serré la mâchoire en considérant mon offre. Il était bandé à l'idée de la violence qu'il allait me faire subir. Il ne voulait pas perdre son temps à négocier. Il voulait se mettre au travail et vite.

– Quatre.

– Cinq.

Il a agrippé le bord de la table, puis il a cédé.

– Cinq.

Il m'a poussée sur le lit et m'a ligoté les chevilles avec un ruban de dentelle qu'il avait tiré de sa poche. J'étais nue, couchée sur le ventre. Il m'a saisi les poignets et les a attachés ensemble derrière mon dos de sorte que je ne puisse plus bouger.

Il a grimpé sur moi et a dégagé ma nuque. Puis il y a posé un baiser et s'est mis à longer ma colonne vertébrale jusqu'à mes fesses. Ses lèvres ont trouvé l'entrée de ma chatte et il l'a embrassée doucement, me faisant me tortiller de plaisir.

J'en ai oublié que j'étais ligotée comme un animal, et j'ai laissé le plaisir s'emparer de moi. Il était doué comme un Dieu avec sa bouche et il savait exactement comment m'exciter. Il a fourré sa langue dans ma fente tout en me massant le clito vigoureusement.

Ma haine pour lui s'est calmée, remplacée par un désir ardent au creux de mon ventre. Dans le feu de l'action, rien d'autre n'existait que nous deux. Il n'y avait pas d'hésitation ni de doute. Nous étions ensemble, et durant ce moment, nous le serions pour toujours.

Il est remonté le long de mon dos, la poitrine appuyée contre moi. Il m'a embrassé chaque épaule avant de tourner mon visage vers lui et de m'embrasser sur la bouche. J'ai senti mon goût sur ses lèvres, ce qui n'a fait que m'exciter encore plus.

Sa tête est restée à côté de moi, mais il a cessé de m'embrasser.

– Le mot de sécurité est dentelle.

Le mot de sécurité me faisait peur, car cette fois, il était nécessaire. En même

temps, le fait d’avoir cette option me faisait brûler de plus belle pour lui. Je n’avais qu’à prononcer ce mot pour que tout s’arrête d’un coup. Il me donnait du pouvoir, le genre de pouvoir que je n’avais jamais eu avec Bones.

– Dis-le.

– Dentelle.

Il s’est redressé et il a saisi la ceinture de cuir sur le bureau. Il portait un caleçon noir moulant, mettant en valeur ses cuisses larges et fortes. Son ventre était ciselé et dur comme du roc, et ses huit abdos bien dessinés, même dans la pénombre. L’excitation faisait monter et descendre sa poitrine puissante à chaque respiration. Puis les ténèbres ont voilé son regard.

– T’as essayé de me tuer dans mon propre lit, dit-il en levant la ceinture.

J’ai fermé les yeux, me préparant au coup de fouet. On m’avait déjà donné des coups de ceinture ; la douleur n’était pas insoutenable, mais elle était réelle. Pourtant, l’anticipation était pire que la douleur même.

Il a fait claquer la ceinture sur ma fesse gauche, me fouettant immédiatement la peau.

J’ai émis un gémissement involontaire.

Il a inspiré profondément, comme si ma réaction lui plaisait.

– Tu mérites d’être punie pour ce que tu as fait.

Il a fait claquer la ceinture à nouveau, cette fois sur ma fesse droite.

J’ai contracté la mâchoire et tenté de ne pas émettre de son. J’avais déjà laissé échappé un petit cri et j’en avais honte.

Il m’a fouettée à nouveau.

Mon corps s’est tendu lors de l’impact. Ma peau était en feu, et je la sentais rougir à vue d’œil. Plutôt que de s’assécher, ma chatte a mouillé de plus belle. À ma grande horreur, j’y prenais plaisir. J’aimais la morsure du cuir sur ma peau. C’était douloureux, mais bon en même temps.

Il m’a fouettée à nouveau.

– Essaye de me tuer encore une fois et tu verras ce qui va t’arriver.

Il m’a donné trois coups de suite, frappant le même endroit avec férocité.

Des larmes me brûlaient les yeux, mais je ne les ai pas laissées couler. Cependant, je n’ai pas pu empêcher les cris de sortir de ma bouche.

– Arrête. S’il te plaît, arrête.

Mes fesses me faisaient atrocement mal, et je savais que je passerais des semaines sans pouvoir m’asseoir.

– Tu veux que j’arrête ? demanda-t-il en me fouettant à nouveau. Je vais arrêter quand tu auras appris ta leçon.

Les larmes ont envahi mes yeux avant de se mettre à rouler le long de mes joues. Mes sinus étaient inondés de mucus. Mon corps souffrait, mais ma chatte se contractait de désir pour lui. La douleur rendait la sensation d’autant plus agréable.

Je suis malade.

Il a jeté sa ceinture par terre puis, d’un coup sec, il a arraché le morceau de dentelle qui me liait les chevilles. Il m’a tournée sur le dos, mes mains toujours ligotées derrière moi. Le feu dans ses yeux était maintenant un brasier ardent, brûlant tout sur son passage. Il me voulait. Il m’a écarté les jambes et il s’est penché vers moi, fourrant sa bite d’acier en moi et fixant les larmes qui coulaient sur mon visage. On aurait dit que sa queue était plus large et plus bandée que d’habitude. Mes larmes l’excitaient plus que jamais. Me voir souffrir était son fantasme.

Il s’était enfoncé en moi sans crier gare et il glissait maintenant dans la cyprine qui me détrempait l’entrejambe. Il grognait alors qu’il me baisait et ses couilles me claquaient vivement les fesses à chaque coup de bassin.

J’ai senti le goût du sel sur mes lèvres et les larmes ont cessé de couler. J’ai observé son torse musclé alors qu’il me pilonnait. Il luisait de sueur et de puissance. Je voulais tendre les bras vers lui et le toucher, mais je ne pouvais pas bouger.

Il m’a attrapé les jambes et les a passées par-dessus ses épaules, m’écrasant le corps contre le lit. Il me défonçait de l’intérieur, utilisant la suspension du matelas pour me faire rebondir sur sa queue. Il me baisait plus fort qu’il ne l’avait jamais fait.

– T’as jamais été aussi mouillée.

J’aurais dû être dégoûtée de la chose que j’avais accepté de faire. Dégoûtée de son obsession pour ma souffrance. Mais j’étais entraînée dans les ténèbres

avec lui. J’étais une bête, tout comme lui. Vivre en captivité chez Bones avait été un véritable cauchemar, mais le fait d’être prisonnière de Crow était l’expérience la plus érotique de toute ma vie.

– Ta chatte est à moi.

Il a pressé le front contre le mien tout en continuant à me pilonner.

– Dis-le.

J’ai encaissé sa queue encore et encore, mouillant de plus en plus, lorsque j’ai senti un orgasme approcher. Je l’ai senti naître au plus profond de moi, puis se propager lentement dans mon corps entier. Une avalanche avait commencé au loin dans les montagnes, et la neige dévalait vers moi.

Il poussait son bassin contre le mien alors qu’il bougeait, frottant violemment mon clito.

– Dis-le.

Je n’étais pas à lui et je ne le serais jamais. Mais il avait pris le contrôle de mon corps. Ma réaction lui appartenait. La façon dont ma chatte jouissait en se resserrant autour de sa queue lui appartenait.

– Ma chatte est à toi.

Ma soumission l’a fait pousser un long gémissement de plaisir.

– Toute à moi.

Il voulait jouir, mais il s’est retenu et m’a baisée encore plus fort pour que j’atteigne l’orgasme au même moment que lui.

Ça a commencé lentement, mais une fois arrivée à mon seuil, ça a explosé en moi à la vitesse de la lumière, me faisant éclater en une infinité de morceaux. Je suis tombée en me brisant, morceau par morceau, jusqu’à ce que je ne sois plus rien qu’une sensation de brûlure entre mes jambes. Un plaisir incontrôlable m’a parcouru le corps, et j’ai eu l’impression de voir des étoiles.

– Oh, mon Dieu…

Je n’avais jamais joui aussi fort. Ça m’avait même fait mal tellement l’orgasme avait été bon. Il avait semblé durer à l’infini, plusieurs points de culmination s’étaient combinés en une seule explosion violente.

– Crow…

J’ai fixé ses yeux alors que je tombais de plus en plus, m’attachant à lui

malgré moi.

– Bouton.

Il s’est enfoncé le plus loin possible en moi pour faire gicler son foutre chaud dans ma chatte, puis il a gémi de plaisir en m’emplissant.

– Putain.

Il m’a agrippé la nuque et m’a maintenue en place en restant à l’intérieur, s’assurant de décharger jusqu’à la dernière goutte.

Je me suis tortillée sous lui, m’accrochant au plaisir qui me glissait entre les doigts. Je voulais que la sensation dure pour l’éternité. C’était inouï, meilleur que la nourriture la plus exquise du monde. Meilleur que la liberté.

Et c’est à ce moment-là que la culpabilité est revenue au galop. Je prenais beaucoup trop de plaisir à nos jeux tordus. J’avais un copain à la maison qui mourait d’inquiétude pour moi pendant que je me faisais baiser dans un autre pays. Ça ne faisait pas seulement de moi une garce. Ça faisait de moi une personne immonde.

Crow a vu le changement dans mes yeux. Il a vu la lumière s’éteindre à jamais.

– Où es-tu ?

Je ne voulais pas en parler avec lui. Je n’avais pas pensé à Jacob une seule fois pendant que nous baisions. Je venais juste de lui dire que ma chatte était à lui. J’avais laissé échapper cette phrase sans réfléchir aux conséquences.

– Nulle part, répondis-je.

Après avoir pris une douche, il est entré dans ma chambre. Je finissais d’appliquer de l’onguent sur mes fesses pour apaiser la sensation de brûlure. Elles étaient rougies et couvertes de cloques. C’était douloureux, mais j’aimais quand même la sensation. Elle me rappelait la férocité avec laquelle il m’avait prise. Et provoquait le désir ardent d’avoir son sexe entre mes cuisses

Il s’est dirigé vers la jarre posée sur le bureau, au fond de laquelle se trouvaient deux boutons. Il en a sorti cinq autres de sa poche et les a laissés

tomber dedans, faisant monter mon grand total à sept boutons.

Il s’est assis près de moi sur le lit, le regard à nouveau doux. Le feu et les ténèbres avaient disparu dès que notre séance s’était terminée.

– T’as aimé ça. Puis t’as disparu. Qu’est-ce qui s’est passé ?

En fonction du moment de la journée, il pouvait être deux personnes différentes. À ce moment-là, il était l’homme doux et protecteur que je voyais de temps en temps. Il ne voulait pas me faire de mal et il me protégerait de n’importe quel danger. Il se préoccupait de mes pensées et émotions. J’aimais ce côté de lui. Mais j’aimais aussi son côté sauvage.

– J’ai pas envie d’en parler.

Il a dégagé mes cheveux de mon visage et fait glisser ses doigts entre les mèches. Il me réconfortait, me faisait me sentir en sécurité. Il s’est penché et m’a embrassé la joue, puis l’épaule, me traitant comme une déesse qu’il vénérait.

– Est-ce que j’ai fait quelque chose ?

– Non.

Quoique, si. J’étais dans cet état, car il ne me laissait pas partir. Et il n’arrêtait pas de me baiser et de me faire prendre mon pied.

– Je suis là, si tu changes d’idée.

– Je sais…

Mon cœur s’est attendri à son offre.

Il a pris mon visage en coupe et il m’a embrassée.

– Bonne nuit.

– Bonne nuit…

Je ne voulais pas qu’il s’en aille. La nuit précédente passée dans son lit avait été la meilleure de ma vie. J’étais en sécurité dans ses bras. Bones ne pouvait pas me toucher. Personne ne le pouvait.

Il a quitté ma chambre et a fermé la porte derrière lui.

J’ai posé les yeux sur la jarre, observant les boutons à l’intérieur. Ils étaient tous de couleurs différentes et semblaient provenir d’endroits différents. Chacun était unique et spécial. Je n’avais jamais entendu parler d’une telle unité monétaire.

Je suis allée me coucher, me sentant seule. La chambre était trop grande et

j’étais trop petite. Le passé me hantait et je ne pouvais pas m’enfuir. Je ne cessais de penser à Bones et à la façon dont il m’avait torturée. Puis j’ai pensé à Crow qui me faisait la même chose et à quel point j’y prenais du plaisir. Ça n’avait aucun sens. Rien ne faisait plus aucun sens.

J’ai fini par m’endormir, mais je n’ai pas fait de rêves. Seulement des cauchemars. J’ai vu Jacob essayant de refaire sa vie après ma disparition. J’ai vu la tristesse dans ses yeux partout où il allait. Il était perdu sans moi, vivant toujours dans l’appartement que nous partagions. Il était allé à la police et avait tout fait pour me retrouver, mais ils n’avaient aucune piste. Il m’avait perdue à jamais.

Puis il s’est changé en Bones dans mon rêve. Il m’a regardée de son visage hideux, puis giflée le plus fort possible. Une batte de base-ball est apparue dans ses mains et il m’a pourchassée à travers la maison, résolu à me fendre le crâne.

Crow s’est ensuite matérialisé et a poussé Bones, brisant la batte en deux contre sa cuisse avant de lui planter les morceaux dans le ventre. Bones s’est effondré par terre, mort sur le coup.

Crow est revenu à moi, m’enveloppant dans ses bras protecteurs.

– Bouton, personne ne va te faire de mal. Ma parole est loi.

Sa voix était floue et lointaine dans mon rêve.

J’ai passé les bras autour de lui et je me suis enfin sentie saine et sauve.

Bones est revenu à la vie et a extrait les morceaux de son ventre. Puis il s’est précipité sur Crow, et lui en a enfoncé un dans le cœur. Le bois lui a traversé le torse et s’est planté dans ma poitrine. Nous sommes restés figés sur place, cloués l’un à l’autre.

Bones a éclaté de rire en voyant les yeux de Crow s’éteindre.

Stop.

Réveille-toi.

Allez, Pearl.

Lève-toi.

Je me suis enfin extirpée du cauchemar et je me suis redressée dans mon lit. Mon corps était couvert de sueur, et je n’arrivais pas à calmer ma respiration. J’ai touché les draps autour de moi, constatant que ma sueur les avait trempés.

J’avais besoin de quelque chose qui confirme que j’étais bel et bien éveillée — que j’étais en sécurité.

Mon cœur palpitait et j’avais l’estomac noué. Des images du cauchemar repassaient en boucle dans ma tête, se dissipant lentement comme de la fumée au vent. Même lorsque les images ont quitté mon esprit, la peur me serrait toujours le cœur.

Je suis sortie du lit et j’ai laissé mes pieds me porter. J’ai quitté ma chambre et j’ai monté l’escalier jusqu’au troisième palier. Sa porte était au bout du couloir, et je m’y suis rendu le plus vite possible sans courir.

J’ai agrippé la poignée et essayé de la tourner, en vain. Elle n’a pas bougé. J’ai martelé les poings sur le bois dans l’espoir qu’il m’entende de sa chambre. Quand j’ai été trop épuisée pour continuer, j’ai appuyé le front sur la porte et tenté de me calmer. Ce n’était qu’un cauchemar. Bones ne pouvait plus me faire du mal.

La porte s’est ouverte et Crow m’a fixée d’un air impassible. Il avait les sourcils froncés et les cheveux dépeignés. Il ne portait que son caleçon noir.

– Bouton, qu’est-ce qui se passe ?

J’ai blotti la tête contre sa poitrine, écoutant le battement lent de son cœur.

– J’ai fait un cauchemar.

Il m’a serrée dans ses bras et m’a frotté le dos doucement. Le menton appuyé sur ma tête, il m’a consolée sans mots ; son affection suffisait.

Dans ses bras, j’étais à l’abri. Je me suis immédiatement sentie apaisée, comme quand j’avais dormi avec lui. J’aimais ma chambre, mais je ne voulais pas dormir seule. Je voulais dormir près de mon capteur de rêves. J’ai quitté son étreinte et me suis dirigée vers sa chambre.

Il m’a attrapée par le poignet et m’a immobilisée.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Je vais me coucher, dis-je en retirant ma main.

– Tu ne peux pas dormir ici.

Je me suis tournée vers lui, pensant que j’avais mal entendu.

– Pardon ?

– Tu ne peux pas dormir ici, répéta-t-il. C’est ma chambre, pas la tienne.

– J’ai dormi ici la nuit dernière.

– C’était des circonstances particulières.

C’était quoi son problème ?

– Tu me fouettes et tu me baises, mais tu refuses de dormir avec moi ?

Je n’ai pas pu m’empêcher d’exprimer ma colère.

– J’ai fait un cauchemar et je ne veux pas être seule, mais tu me renvoies ?

J’étais blessée. Je m’ouvrais à lui et je lui montrais ma vulnérabilité, mais il s’en foutait.

– Je vais aller dans ta chambre et rester avec toi jusqu’à ce que tu t’endormes.

C’était pire.

– Alors tu vas juste le faire par pitié ?

L’irritation a assombri son regard.

– Je ne sais pas ce que tu veux de moi. Je suis ton maître et tu es mon esclave. Je ne suis pas ton copain. Je ne suis même pas ton amant. Je ne te dois rien, putain.

Ses mots m’ont fait l’effet d’une gifle.

– Va te faire foutre, Crow.

Il est resté silencieux et immobile comme une statue.

– J’aurais dû te tuer quand j’en avais la chance, ajoutai-je.

Je suis partie en trombe, claquant sa porte derrière moi. J’étais tellement furieuse que je n’y voyais plus clair. Je m’étais attachée à lui, même que je comptais sur lui, et le fait qu’il me rejette aussi cruellement m’a fait sentir stupide. Plus que stupide, même. Une parfaite idiote.

Aveuglée par la rage, j’ai couru dans le couloir jusqu’à l’escalier. J’ai trébuché sur une marche et j’ai déboulé jusqu’en bas. Je me suis écrasée contre le plancher froid et je suis restée couchée là, sentant mon corps endolori, en particulier ma cheville.

Je ne me suis pas relevée, car je n’avais aucune raison de le faire. Je n’avais aucune motivation. J’avais atteint le fond du trou et je le savais. Toute ma vie, je m’étais relevée tout de suite après être tombée. La défaite était quelque chose que je n’acceptais jamais. Mais cette fois, je l’ai accueillie à bras ouverts.

Des pas ont résonné au loin, s’arrêtant à côté de moi. Des mains fortes se sont glissées sous moi et m’ont soulevée.

Je n’ai pas eu besoin de voir qui c’était.

Crow m’a portée jusqu’à ma chambre, où il m’a posée sur le lit. Il m’a vite examinée pour s’assurer que je n’étais pas blessée. Il a tâté ma cheville, vérifiant qu’elle n’était pas brisée.

Comment pouvait-il me foutre à la porte de sa chambre aussi froidement pour ensuite s’occuper de moi comme s’il tenait à moi.

– Je vais bien. Va-t’en.

J’ai repoussé sa main, puis rampé jusqu’à mon oreiller. Ma sueur s’était évaporée des draps, qui n’étaient plus aussi humides.

Son corps a alourdi le matelas à côté de moi et il a passé le bras autour de ma taille. Sa poitrine était pressée contre mon dos, et je le sentais respirer sur ma nuque.

– Je vais rester jusqu’à ce que tu dormes.

– Je vais bien. Tu peux t’en aller.

Il n’a pas bougé d’un poil.

Le silence a empli la pièce et mes yeux se sont refermés lourdement. L’épuisement s’est emparé de moi et j’ai fini par sombrer dans un sommeil sans rêves.

Grâce à lui.

Chapitre vingt-trois

Crow

Je suis allé m’asseoir dans mon bureau avec une bouteille de whisky. En passant en revue les finances du vignoble pour le mois, j’ai été satisfait de voir que notre nouveau centre de distribution était un succès. Les dépenses avaient été rentables.

La voix de Lars a résonné dans l’interphone.

– Votre Grâce, Cane vient d’arriver devant la grille.

Cette nouvelle m’a glacé le sang.

– Merci.

– Dois-je le laisser entrer ?

– Fais-le attendre deux minutes.

– Entendu, monsieur.

J’ai quitté mon bureau et je suis descendu dans la chambre de Bouton. Elle lisait probablement dans son fauteuil. Elle ne m’avait pas parlé depuis la nuit passée. Elle ne cachait pas son dégoût de moi. En fait, elle me détestait en ce moment même. Mais elle changerait d’idée la prochaine fois que je me retrouverais entre ses cuisses.

Je n’ai pas frappé à la porte comme à mon habitude. Je suis entré d’un coup.

Elle était assise dans le fauteuil, comme je m’y attendais.

– Euh, on t’a jamais appris à frapper ?

– Suis-moi. Tout de suite.

J’ai claqué les doigts et pointé la porte.

Offensée, elle a écarquillé les yeux et ouvert la bouche pour riposter.

– Cane est là.

Je n’ai pas eu à dire autre chose.

Elle a posé le livre et s’est ruée vers moi, l’air paniquée.

– Je sais qu’il va te chercher. Suis-moi.

Je suis remonté au troisième étage tandis qu’elle me suivait de près. J’ai emprunté le couloir de droite, à l’opposé de ma chambre. J’ai sorti une clé et j’ai déverrouillé la large porte verte.

Elle l’a observée d’un air hésitant.

– C’est quoi, cette pièce ?

– Une pièce où il n’ira pas.

Je me suis avancé à l’intérieur et j’ai fermé la porte derrière nous.

Elle a sursauté en voyant les sangles de cuir qui pendaient du plafond, le gigantesque lit dans un coin et les étagères remplies de jouets sexuels et de fouets.

– Oh, mon Dieu…

Je ne l’avais pas encore invitée dans ma salle de jeu, car je savais qu’elle n’était pas prête. Mais je n’avais plus le choix.

– Reste ici jusqu’à ce que je revienne te chercher. Mets-toi à ton aise.

– Je suis censée me mettre à l’aise ici ? demanda-t-elle, incrédule.

– À moins que tu veuilles descendre avec moi ? menaçai-je.

Elle m’a fusillé du regard avant de se diriger vers le lit. Elle s’y est assise et a serré les genoux contre sa poitrine.

– Je reviens dans une heure.

– D’accord.

J’ai quitté la pièce et verrouillé la large porte d’acier derrière moi. Ça empêcherait Cane d’entrer. Je ne voulais pas qu’il touche à mon esclave. Je ne voulais pas qu’il touche à ce qui m’appartenait.

J’ai traversé le manoir jusqu’à l’entrée, où j’ai rencontré Cane. Il portait un de ses complets les plus chics, on aurait dit un citoyen honnête. Sa mâchoire était rasée de près et ses cheveux étaient gominés.

– Hé, frérot. Ça fait un bail.

– Bonjour, Cane.

J’ai caché mon irritation du mieux que j’ai pu. Lorsqu’il savait qu’il m’énervait, il faisait exprès de m’irriter davantage.

– Miguel m’a dit qu’il a reçu la première cargaison. Ils ont aimé le produit.

– Bien sûr.

Il avait les mains dans les poches.

– C’est la machinerie la plus sophistiquée du monde. Les armes de Bones ne lui arrivent même pas à la cheville.

– Les armes de Bones, c’est de la merde.

Parler affaires était la seule chose que Cane et moi puissions faire de façon civilisée. Nous avions à cœur les mêmes intérêts, et nous travaillions bien ensemble. Ce n’est que sur le plan personnel que nous ne nous entendions pas. Et depuis que Vanessa était morte, les choses avaient empiré entre nous. Elle était un pont entre lui et moi. Elle avait un esprit disciplinaire qui nous empêchait de nous écarter du droit chemin, sans doute parce qu’elle ressemblait tant à notre mère.

Quand je pensais trop à elle, la souffrance s’accumulait en moi, et le deuil suintait de ma peau. La peine était trop dure à supporter, aussi je refoulais mes pensées dans les coins les plus sombres de mon esprit.

– Alors, où est ton petit joujou ?

– Attachée quelque part.

Il a souri de toutes ses dents, comme un petit garçon excité.

– Alors t’as finalement eu les couilles de la tabasser un peu ?

La fouetter était le supplice le plus intense que je lui avais fait subir — et ça m’avait fait bander plus dur que jamais. Sa peau s’était rougie à la morsure du cuir, et j’ai cru que j’allais jouir dans mon pantalon rien qu’à y repenser.

– En quelque sorte.

– Elle est comment ? Est-ce qu’elle crie ? Elle pleure ?

La question était trop personnelle. Ce que Bouton et moi avions était intime. Elle m’appartenait et je ne voulais pas la partager avec qui que ce soit. Je ne voulais même pas partager d’anecdotes sur elle.

– Pourquoi t’es venu ici, Cane ?

Il a levé les yeux au ciel.

– T’es craignos.

J’ai attendu qu’il réponde à ma question, ignorant son insulte pathétique.

– Je veux en profiter à mon tour. C’était ça, l’entente.

Je n’allais pas le laisser s’approcher de mon esclave. Elle était à moi.

– Pas touche. Fin de la discussion.

– Putain, qu’est-ce qui te prend ? s’énerva-t-il. Je mérite de me venger moi aussi. Je veux faire mal à Bones comme il nous a fait mal. Et pour ça, j’ai besoin de défoncer le cul de son esclave.

– On aura notre vengeance. T’en fais pas.

– Eh bien, le temps file. Faut lui donner le corps bientôt.

Qu’est-ce qu’il a dit ?

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Bones nous a envoyé un message.

Son long silence me disait que son plan initial était de contre-attaquer sur-le-champ. Il voulait riposter, le plus fort possible. Mais il avait perdu notre trace. Nous nous étions dispersés dans tout le pays et en France. Il aurait plus de facilité à trouver une aiguille dans une botte de foin.

– Qu’est-ce qu’il veut ?

– Il a dit qu’il la rachèterait pour vingt millions.

Je suis resté impassible, mais mon cœur s’est mis à battre la chamade. Le fait qu’il soit prêt à payer autant pour la récupérer me faisait bouillir de rage. Elle était à moi. Il ne pouvait pas la racheter. Elle n’était pas à vendre.

– Tu y crois, toi ? demanda Cane. Vingt foutus millions de dollars. C’est débile. Elle a une chatte magique ou quoi ?

– Ferme. Ta. Gueule.

Je l’ai foudroyé du regard. Personne ne parlait d’elle ainsi — sauf moi.

Il a levé un sourcil.

– Putain. Maintenant, toi aussi t’es obsédé par elle. Qu’est-ce qu’elle a, dis ? J’avoue qu’elle est chaude, mais elle n’est quand même pas une top-modèle.

– On n’accepte pas son offre.

Point final.

– Tu te fous de moi ? demanda-t-il. Putain, c’est sûr qu’on accepte sa foutue offre. T’as idée de combien d’argent ça fait ? Je sais qu’on est riches, mais bordel, c’est plus que certains pays ont en trésorerie.

– Non.

Elle valait plus que tout l’or du monde.

– Je me disais… commença-t-il en se frottant les paumes. On accepte le fric et on le transfère sur notre compte de banque. Puis on lui rend sa gonzesse, mais avant, on lui insère une fiole de poison dans le corps, avec une commande à distance. Au moment où elle est dans les bras de Bones, on déclenche le mécanisme et elle meurt sur le coup.

Il a souri jusqu’aux oreilles, fier de son plan.

– Tu parles d’une vengeance douce.

Je ne la rendrais pas. Et je n’allais surtout pas la tuer. J’avais conclu une entente avec elle, et j’étais un homme de parole. Quand elle aurait remboursé sa dette, je la laisserais partir. Mais je ne pouvais pas le dire à Cane, pas sans le faire devenir fou.

– Je vais y penser.

– Tu vas penser à quoi ?

– Si on rejette son offre et qu’on garde la fille, il sera encore plus furieux. À mon avis, c’est une vengeance encore plus douce.

– Je ne suis pas d’accord.

– Si on refuse de lui rendre, quelle que soit la somme qu’il nous offre, il sera fou de rage. Bones déteste se sentir impuissant. Il n’aura aucune façon de la récupérer, pendant que nous, on la violera et on la mutilera tous les jours. Je trouve ça pas mal, comme vengeance.

– J’imagine. Mais je pense quand même qu’on peut faire mieux.

– Prenons le temps d’y penser.

J’ignorais comment je m’y prendrais. Si je la laissais partir, Cane le verrait comme une déclaration de guerre. Il aimait Vanessa autant que moi. Si je lui enlevais sa vengeance, il ne me le pardonnerait jamais. Notre entreprise serait coupée en deux et notre lien fraternel aussi. Il ne supporterait jamais un tel rejet.

Après tout, j’étais le seul membre de notre famille qui soit encore vivant.

– En attendant, je vais la mettre à genoux et lui faire sucer ma bite. Ça, c’est inoffensif.

Ses lèvres seront enroulées autour de ma queue — ses deux paires de lèvres.

– Je t’ai dit qu’elle était à moi.

– On a déjà partagé des meufs. En quoi c’est différent ?

– C’est différent parce que ça l’est.

Je ne trouvais pas de meilleure réponse. Je n’avais aucune justification valable pour mon comportement. Je ne savais qu’une chose : il ne s’approcherait pas d’elle. Aucun homme ne le ferait.

– Allez, laisse tomber.

– Pourquoi c’est toi qui la gardes, merde ? Tu l’accapares depuis un mois. Je pensais que tu te serais déjà lassé d’elle.

– Eh bien, non.

J’étais loin de m’être lassé.

– Alors laisse tomber, ajoutai-je. Tu sais où trouver le moyen de te divertir.

– Payer quelqu’un pour un service, c’est loin d’être la même chose que violer l’esclave d’un autre…

Son obsession pour ma propriété était déconcertante. Nous ne nous étions jamais disputés pour une femme. Il y en avait assez pour deux beaux mecs comme nous. Son obsession était un affront direct contre moi. Et je n’aimais pas ça.

– Tu vas devoir t’y faire. Maintenant, va-t’en, je suis occupé.

– Tu veux dire que t’es occupé à baiser.

En se retournant, il m’a douloureusement heurté l’épaule de la sienne. Son geste était accompagné d’un air menaçant.

– Je vais me la faire d’une façon ou d’une autre, Crow. Tu me connais.

Il s’est dirigé vers l’entrée et mon portier lui a immédiatement ouvert.

Il est sorti et a marché vers sa voiture sport, garée devant. Il a mis ses lunettes de soleil et s’est assis au volant, démarrant le moteur en appuyant sur un seul bouton. Il s’est tourné vers moi et m’a lancé le regard le plus froid que je n’ai jamais vu, même derrière ses lunettes.

Mon portier a refermé juste avant qu'il parte, brisant notre contact visuel. Je savais reconnaître les menaces quand j'en recevais, et je n'aimais pas ça du tout. Personne ne me défiait à moins d'être suicidaire.

Personne.

J'ai déverrouillé la porte et je suis entré dans la salle de jeu.

Elle était allongée sur le lit, les genoux pliés. Elle fixait le plafond, inspectant les sangles de cuir qui pendaient de crochets.

– Ç'a été rapide.

– On n'avait pas grand-chose à se dire.

Ma mauvaise humeur s'était envenimée durant mon trajet vers la salle de jeu. Ma mâchoire s'est contractée, et une migraine lointaine a commencé à me frapper l'arrière des yeux. Je me suis approché du lit, les mains dans les poches.

– Il t'a mis de mauvaise humeur.

Elle était toujours fâchée de la façon dont je l'avais traitée la nuit passée. Elle était venue dans ma chambre pour y trouver du réconfort.

J'avais vite brisé son espoir.

– Il veut te baiser.

J'ai regardé les chaînes et les fouets posés sur le comptoir stérilisé. J'avais utilisé mes outils sur plusieurs filles, mais je ne m'étais jamais amusé. Elles me demandaient toujours d'arrêter dès qu'on commençait. D'autres étaient payées pour jouer le jeu. Ça non plus, ce n'était pas très excitant.

Elle s'est redressée, curieuse.

– Tu vas le laisser faire ?

– Personne d'autre que moi ne te baise.

Elle a soupiré de soulagement, ne cachant même pas sa réaction. Elle aimait sentir ma queue en elle, et elle n'en voulait pas d'autres. Quand nous baisions, elle se laissait entraîner dans les ténèbres avec moi, comme si c'était fait pour elle. Elle s'acclimatait tout de suite à mon intensité, avec une colonne d'acier et un cœur audacieux. Elle était une bête tout aussi sauvage que moi — qu'elle le

réalise ou pas.

– C’est bon à savoir. Alors pourquoi es-tu aussi… grincheux ?

– Parce qu’il ne lâche pas le morceau.

– Il finira bien par se lasser. Je n’ai rien de spécial.

Elle s’est assise en tailleur et a posé les mains sur ses chevilles.

J’ai ri pour la première fois de la journée. Ce qu’elle disait me surprenait parfois.

– De quoi tu ris ? demanda-t-elle d’un ton froid.

– De toi.

– Et qu’est-ce que j’ai de si drôle ?

Elle était sur la défensive, contrariée que je sache quelque chose qu’elle ignore.

– Tu es très spéciale. Tu es la femme la plus spéciale que j’aie rencontrée — et j’ai rencontré des tas de femmes.

Je n’avais jamais connu de femme aussi téméraire. Je n’avais jamais connu de femme qui ne plie pas sous la pression. Je n’avais jamais connu de femme aussi forte. J’étais excité rien que d’y penser.

Elle a pincé les lèvres en réfléchissant à ce qu’elle allait dire. Une question se préparait. Son cerveau travaillait fort.

– Viens ici.

Elle a tapoté l’édredon sur lequel elle était assise.

Je n’aimais pas qu’on me dise quoi faire, mais je n’allais pas refuser son invitation. L’objet de mon obsession était assis dans ma salle de jeu et ignorait le danger dans lequel elle se trouvait. Je voulais lui attacher les sangles de cuir aux poignets et la suspendre au plafond.

J’ai ôté mes souliers et je me suis assis à côté d’elle, à seulement quelques centimètres de sa bouche. Dès que j’ai été près d’elle, mon sang s’est mis à bouillir de désir. Je voulais la gifler de toutes mes forces et l’embrasser encore plus fort.

– Je peux te poser une question ?

J’ai mis la main sur sa cuisse, sentant le muscle sous sa peau douce.

– Ça dépend.

– De quoi ?

– Eh bien, si tu poses plusieurs questions auxquelles je ne veux pas répondre, je veux quelque chose en retour.

– Tu veux toujours quelque chose en retour.

– Ouais.

Je n’en avais pas honte. J’étais un homme d’affaires. Je ne faisais rien gratuitement.

– On veut tous quelque chose en retour.

– Que veux-tu ?

– La même chose que d’habitude, dis-je en serrant sa cuisse.

– Je vais gagner un bouton ?

– Oui. Mais si tu veux une réponse, tu dois me donner un bouton.

Elle a froncé les sourcils.

– Je dois payer pour obtenir quelque chose de toi ?

– Exact.

Elle a levé les yeux au ciel.

– J’y crois pas.

– C’est la vie, Bouton. C’est notre unité monétaire. Si tu veux quelque chose de moi, tu paies. Quand je veux quelque chose de toi, je te paie. C’est la relation la plus équitable au monde, en fait.

Elle a regardé ma main alors que je lui massais la cuisse.

– Alors ?

Elle a réfléchi en silence. Une mèche de cheveux est tombée sur son oreille, et elle l’a replacée.

– Je veux poser ma question.

– Et je veux te baiser. Il semble qu’on ait une entente.

– Alors je peux te demander ce que je veux ?

– Je peux te baiser comme je veux ?

La peur a traversé son regard quand elle a compris ce que j’insinuais.

– Non.

– Alors sois sélective.

Elle s’est tue à nouveau alors qu’elle tentait de formuler sa question. Puis

elle a enfin parlé.

– Pourquoi t’aimes me faire du mal ?

C’était une question raisonnable.

– Je ne sais pas. Pourquoi t’aimes ça, toi ?

– C’est moi qui pose les questions, alors réponds-moi.

– C’est une question de domination. De force. Seuls les gens forts peuvent voir le bien dans le mal. Quand on trouve du plaisir dans la douleur, on devient plus fort. Plus puissant. Ça m’excite de voir une femme pleurer, et prendre son pied en même temps. Si elle peut encaisser la douleur, alors elle est une vraie guerrière.

Je l’ai regardée, dévorant ses lèvres des yeux.

– C’est pourquoi je suis aussi obsédé par toi. Tu n’es pas comme les autres. Tu craches du feu. Tu es forte. Rien ne peut te briser. Pas même moi.

Plutôt que d’être offusquée, elle a semblé touchée par ma réponse. Ce n’était pas ce à quoi elle s’attendait.

– Tu fais mal à toutes les femmes que tu baises ?

– Non, je baise normalement. Mais j’aime moins ça, c’est tout.

– As-tu déjà violé quelqu’un ?

Elle en était à sa troisième question.

– Je vais répondre à tes autres questions, mais pas gratuitement.

– Combien ?

– Un autre bouton.

Elle a pincé les lèvres à nouveau. Elle n’avait que sept boutons dans sa jarre. Combien était-elle prête à dépenser ?

– Réponds-moi.

– Tu m’as déjà posé cette question.

– Je veux voir si ta réponse est la même.

Elle avait besoin de savoir que je n’étais pas un menteur. La première fois qu’elle m’avait posé la question, elle ne me connaissait pas aussi bien qu’aujourd’hui.

– Non. Je n’ai jamais violé quelqu’un.

– Allais-tu me violer ?

J’ai essayé deux fois, en vain.

– Ce n’est pas parce que je n’ai pas essayé. La première fois où je suis entré dans ta chambre, j’étais prêt à le faire. Mais je n’en ai pas été capable.

– Pourquoi pas ?

C’était une question compliquée.

– Je n’aime pas faire pleurer les femmes. Je n’aime pas leur causer de la souffrance. Les larmes dans tes yeux… c’était des larmes de peur. Ça ne m’intéresse pas. Je veux qu’une femme me désire — et qu’elle veuille que je lui fasse du mal.

– Alors pourquoi t’as inventé notre entente de boutons ?

– Parce que je sentais que tu me désirais. Tu avais besoin d’une excuse pour être avec moi. Tu es trop orgueilleuse pour céder à ton ravisseur, même s’il t’attire. Je devais te donner une raison. Et la liberté était la seule façon de le faire. J’étais prêt à te perdre, à condition de te posséder avant.

– Alors tu vas vraiment me laisser partir ?

Elle avait posé assez de questions.

– Tu es passée au prochain palier. Ça va te coûter trois boutons si tu veux continuer.

Elle a soupiré d’exaspération.

– C’est pas juste. Tu n’as pas besoin de me demander quoi que ce soit parce que tu sais déjà tout de moi. Mais je ne sais rien de toi.

– Qui a dit que le monde était juste ?

Elle m’a fusillé du regard.

– Je ne devrais pas avoir à payer pour tes réponses.

J’ai haussé les épaules.

– C’est comme ça.

Elle m’a fusillé du regard à nouveau.

– Eh bien, j’ai une idée. Je vais continuer de répondre à tes questions jusqu’à ce que tu atteignes le nombre de boutons que tu es prête à payer. Et cette nuit, tu les gagneras.

Nous étions dans la pièce parfaite pour accomplir cette tâche.

– On sera quittes.

– Mais tu vas me faire faire quelque chose de débile.

– Je ne vais pas te forcer à faire quelque chose que tu ne veux pas faire.

Elle commençait à me connaître. Je ne l'avais jamais forcée à faire quelque chose contre son gré. Ni maintenant ni jamais… Sauf le fait d'être ma prisonnière.

– D'accord. Tu vas vraiment me laisser partir ?

– Quand tu auras remboursé ta dette ?

– Oui.

– Je suis un homme de parole.

Le soulagement a empli son regard.

– Je me demandais si je pouvais te faire confiance.

– Tu sais que je suis un homme honorable, un criminel honorable.

– Je ne savais pas que ça existait.

– Maintenant, tu sais. Autre chose ?

– Si tu es un homme honorable, pourquoi vends-tu des armes à des criminels ?

Je n'ai jamais dit ça.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je les vends à des criminels ?

– Tu es marchand d'armes. À qui d'autre les vendrais-tu ?

– Notre compagnie crée des armes que nous vendons aux gouvernements pour leur défense. Quand Bones fabrique un nouveau prototype, on conçoit quelque chose pour le contrer. Les pays sont toujours préparés pour ça.

Elle m'a dévisagé, réalisant qu'elle avait présumé le pire. Elle cachait habituellement ses faiblesses comme une experte, mais cette fois, elle n'a pas pu dissimuler sa bévue.

– Sérieux ?

– Je t'ai déjà menti ?

– Je pensais juste que… Je suis perplexe.

– Visiblement.

– Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu vends des armes à des gouvernements et pas au plus offrant ?

– Parfois, les gentils sont les plus offrants.

Ce n’était qu’une partie de ma réponse.

– Je ne sais pas ce que tu en penses, mais personnellement, j’aime me sentir en sécurité dans mon pays. J’ai des amis partout dans le monde, et je veux qu’ils se sentent en sécurité aussi. Bones est le genre d’ennemi qui veut conquérir l’univers. S’il réussissait, le monde entier en souffrirait. D’ailleurs, ça l’énerve. Et j’aime l’énerver.

Elle semblait toujours perplexe, incapable de concevoir la vérité.

– Alors… t’es pas un vrai criminel.

– Je n’irais pas jusqu’à dire ça.

J’avais commis ma part d’actes horribles dans ma vie. J’étais bien plus mauvais que bon.

– N’oublie pas que tu es ici contre ton gré. Je te fais travailler pour ta liberté — en baisant. Je suis donc un criminel.

Elle réfléchissait intensément, le bout des doigts sur les draps.

– Je me demande…

– Tu en es à cinq boutons. Je vais continuer si tu es prête à payer.

Elle a froncé les sourcils.

– Tes réponses ne valent pas autant.

– Je ne suis pas d’accord.

Elle en savait beaucoup sur moi.

– Mais j’ai encore des questions.

– Vas-y. Mais tu vas devoir les payer.

J’aimais la manipuler pour qu’elle couche avec moi. J’aimais qu’elle me paie avec sa jolie bouche et sa chatte lisse.

– Le sexe est vraiment la seule chose qui t’importe dans la vie ?

Je n’ai pas répondu à sa question, car je ne l’ai pas comprise.

– As-tu déjà été en couple ?

– On dirait une autre question.

Elle a levé les yeux au ciel.

– Tu sais que tu peux coucher avec moi juste en le demandant. As-tu

vraiment besoin de boutons ?

– Oui.

J’ai soutenu son regard, sans une once de sympathie.

– Plus j’ai de boutons, plus j’aurai de sexe avant d’être forcé de te laisser partir. C’est la même chose qu’avoir de l’argent à la banque. Je dépense judicieusement.

Elle n’a pas posé d’autres questions, aussi j’ai su qu’elle avait atteint sa limite. Elle ne voulait pas faire quelque chose de sexuel qui coûte plus que cinq boutons, parce qu’elle en connaissait la valeur.

– D’accord. J’ai fini.

– Très bien. Passons aux choses sérieuses.

Je me suis levé et je suis allé chercher le jouet que j’avais en tête. Alors qu’elle posait des questions, j’ai pensé aux façons dont je voulais la prendre. La voir assise sur le lit de ma salle de jeu me faisait bander. Mon esprit s’est tout de suite mis à imaginer des choses tordues — très tordues.

Je suis retourné jusqu’au lit et j’ai posé l’objet dessus. Puis ma bouche a trouvé la sienne pour commencer les préliminaires. Faire mouiller les femmes était ce que je détestais le plus. Quand j’étais dur, je voulais être en elles. Mais avec Bouton, ça ne me dérangeait pas. J’aimais l’embrasser et la toucher. J’aimais les sons silencieux qu’elle faisait quand ses lèvres s’ouvraient. Elle se tordait dans mes bras, car elle me voulait, et je sentais ses cuisses se serrer tellement son désir pour moi était fort.

– Euh, c’est quoi, ça ?

J’ai observé ses lèvres, irrité qu’elle m’ait interrompu.

– Un plug anal.

J’ai écrasé la bouche contre la sienne et je l’ai entraînée sur le dos. Puis j’ai arraché mon veston et je l’ai lancé par terre. Le fait que mon frère veuille la baiser décuplait mon désir pour elle. Elle était à moi, et je ne partageais rien de ce qui m’appartenait.

– Euh, quoi ?

Elle a posé la main sur ma poitrine et m’a repoussé.

– Un plug anal ?

– Ouais.

Une pierre précieuse mauve était installée au bout du plug pour que je la voie briller à la lumière lorsqu’elle serait dans son cul. Ça aurait l’air sexy entre ses fesses.

– Maintenant, la ferme.

J’ai agrippé sa nuque et je l’ai forcée à m’embrasser.

Elle m’a repoussé à nouveau.

– Tu ne vas pas me mettre ce truc dans le cul. Oublie ça.

Elle était hésitante avant que je la fouette avec ma ceinture, mais elle avait aimé ça. Elle aimerait le plug aussi.

– Fais-moi confiance.

– Non.

– Tu vas aimer ça.

Je me trouvais à la croisée des chemins. J’étais contrarié lorsqu’elle résistait, mais en même temps, j’adorais ça. J’avais enfin une partenaire qui m’arrivait à la cheville. Une partenaire tout aussi entêtée que moi.

– Tu as aimé te faire fouetter, et tu vas aimer ça aussi.

– S’il y a une chose que je ne fais pas, c’est le sexe anal. C’est hors de question.

Ma queue s’est durcie du fait qu’elle n’était pas d’accord. Maintenant, je voulais me taper son cul encore plus. Le fait qu’elle me le refuse, du moins pour l’instant, ne faisait qu’enfler mon désir.

– Bouton, dis-je en m’avançant et lui empoignant fermement les cheveux. Je t’ai déjà fait quelque chose qui ne t’a pas fait de bien ?

J’étais rude avec elle, mais je ne lui faisais jamais rien qu’elle ne soit pas capable d’encaisser. Et il n’y avait rien d’intense à ça.

Elle s’est radoucie à mon toucher. Elle aimait mon côté tendre, car il était rare.

– Bones me l’a fait souvent, et ça a été la pire expérience de toute ma vie.

Encore plus douloureux que de me faire frapper avec une batte de base-ball. Encore pire que de me faire entailler au couteau. Crow, je ne veux pas.

C'était la première fois que je ressentais une émotion semblable à la sympathie. L'imaginer à se faire pourchasser et se faire battre m'a fait bouillir de rage. Le fait qu'elle souffre seule sans aucun réconfort me serrait le cœur. C'était une sensation que je me croyais incapable de ressentir. Et pourtant, c'était le cas.

– Mettons les choses au clair. Je ne suis pas lui. Je n'ai rien en commun avec lui. Si tu me compares à lui encore une fois, je vais te frapper tellement fort que tu seras dans les vapes pendant plusieurs jours. Compris ?

Dans mes moments de faiblesse, j'étais impitoyable. Je ne voulais être ni attentionné ni bienveillant. Je voulais ne me soucier de rien ni personne. Tout ce que j'aimais disparaissait.

Elle a vu les flammes dans mes yeux et a immédiatement hoché la tête.

– Je sais que tu en es capable.

Cette fille était plus forte que la plupart des gens. Personne ne pouvait la démolir. Elle était Wonder Woman, mais en plus sexy.

– Crow…

– Bouton.

J'ai soutenu son regard et lui ai ordonné d'obtempérer.

– Sept boutons.

J'ai froncé les sourcils à sa requête.

– Cinq. C'était notre entente.

– Je ne le ferai pas pour moins de sept boutons.

– Non.

– Alors on n'a pas d'entente.

Le feu dans ses yeux me défiait. Je ne lui faisais pas peur, et elle me tenait tête sans problème. Elle savait qu'elle obtiendrait ce qu'elle voulait si elle insistait assez.

J'ai sucé sa lèvre inférieure et l'ai mordue tendrement.

– J'ai une idée. Je vais accepter ton offre. Mais si tu aimes ça, on revient à cinq. Ça me semble équitable.

Elle a sourcillé.

– Comment peux-tu être sûr que je ne vais pas simuler ?

J’ai embrassé le coin de sa bouche.

– Parce qu’on ne se ment pas l’un à l’autre.

Je l’ai prise par-derrière, lui enfonçant ma queue dans sa petite chatte serrée. Elle était chaude et mouillée, comme toutes les fois où j’avais été en elle. C’était la meilleure chatte du monde, qui se contractait autour de ma queue toutes les fois où je la glissais en elle. Je la sentais trembler de plaisir.

Elle était tellement excitée que sa cyprine me coulait jusqu’aux couilles. Mon énorme membre ne pourrait jamais s’introduire en elle si elle ne mouillait pas autant. Elle était charnellement avide de moi, tout comme je l’étais d’elle.

J’ai fixé son petit anus et senti ma queue se durcir. J’avais tellement hâte de me faire ce petit trou. Je l’élargirais, la faisant crier à la fois de douleur et d’ivresse.

Quand je l’ai sentie se resserrer autour de moi, atteignant lentement son zénith, j’ai ralenti la cadence. Je ne voulais pas qu’elle jouisse tout de suite. Avant qu’elle ait un orgasme, je voulais enfoncer ma queue au plus profond de son cul.

Elle a regardé derrière son épaule et m’a lancé un gémissement de plaisir mêlé à un rugissement animal.

Son air désespéré, son visage m’implorant de la faire jouir, m’ont presque fait exploser. Je me suis penché vers elle et j’ai écrasé mes lèvres sur les siennes, les dévorant de la façon dont ma queue voulait le faire.

Quand j’ai su qu’elle était prête, j’ai reculé et aspergé ses fesses de lubrifiant chaud. Elle a sursauté en sentant le liquide, redoutant ce qui allait lui arriver.

J’ai inséré deux doigts dans son anus et les ai bougés lentement, alors que ma queue se berçait toujours en elle. Je voulais qu’elle y prenne plaisir autant que moi. Mon autre main a trouvé son clito et l’a agressivement massé, tentant de la faire revenir à l’état d’extase.

Une fois habituée à la sensation, elle a reculé les fesses contre mon bassin,

voulant sentir ma queue sur toute sa longueur. Elle a gémi doucement, savourant l'effet de ses terminaisons nerveuses qui détonaient en elle.

Je ne tenais plus qu'à un fil. Une superbe femme reculait ses fesses contre moi avec tellement de fougue. Sa chatte était imbibée de cyprine autour de ma queue, et mes doigts aimaient sentir son anus serré. J'avais hâte de le pénétrer, de sentir ce canal étroit.

J'ai lentement sorti les doigts et pris le plug anal. J'ai d'abord inséré l'embout courbé dans son anus, puis je l'ai poussé jusqu'au fond. Elle était tellement excitée qu'il est pratiquement entré tout seul.

Ma main a continué de lui masser le clito tandis que j'ai fixé la pierre précieuse devant moi. Je n'avais jamais eu de mal à contenir un orgasme, mais elle m'affaiblissait. J'avais eu toutes sortes de baises incroyables dans ma vie, mais putain, Bouton était la meilleure. Elle avait un corps parfait, une âme parfaite — tout d'elle était parfait.

Je l'ai baisée pendant quelques minutes de plus, m'arrêtant au moment où elle allait jouir, puis j'ai recommencé. J'aurais pu lui donner plusieurs orgasmes de suite, mais je voulais garder le meilleur pour la fin. Je voulais lui montrer combien la pénétration anale pouvait être agréable.

Quand elle a été assez dilatée pour me recevoir, j'ai ôté le plug et vite plongé la queue dans son anus avant qu'il se contracte à nouveau. J'ai inséré mon gland, puis je me suis lentement poussé en elle.

Son corps s'est tendu.

– Relaxe.

– Essaye de te relaxer quand on te fourre un ballon de foot dans le cul.

Sa réplique m'a excité encore plus. Je me suis enfoncé au plus profond d'elle, jusqu'à ce que mes couilles lui touchent les fesses.

Elle a crié. Elle n'a pas avancé le bassin, mais son corps s'est raidi entre mes mains.

– Ça fait mal.

– Tu peux dire le mot de sécurité quand tu veux. Ce soir, c'est glace.

Je le lui rappelais toujours, au cas où elle oublie. Je voulais qu'elle le fasse parce qu'elle le voulait, non parce qu'elle y était forcée.

– Mais je te déconseille de le dire.

Je l’ai saisie par la nuque et j’ai plaqué sa tête contre le matelas. J’ai posé un pied sur le lit, pliant les genoux pour obtenir un meilleur angle.

Puis je me suis tapé son petit cul.

Elle a gémi de douleur en sentant le va-et-vient de ma queue en elle. Mon sexe était long et large ; son inconfort était compréhensible.

– Putain, c’est bon.

Son anus était encore plus serré que sa chatte. Il se contractait encore plus autour de ma queue, l’écrasant presque. J’ai senti ma poitrine se serrer tellement le plaisir était intense. Ses cris étouffés m’allumaient encore plus. J’adorais le fait de la faire souffrir avec mon énorme membre.

J’ai frotté son clito en bougeant en elle, voulant qu’elle prenne plaisir à la sensation. Elle s’est tout de suite relaxée, et j’ai senti son anus se dilater.

– Bouton, masturbe-toi pour moi.

J’ai ôté ma main et vu la sienne prendre le relais.

Elle s’est caressée du bout des doigts. Je les voyais sous son cul.

Je l’ai pilonnée de plus en plus fort. J’ai su qu’elle s’est mise à aimer ça quand ses cris se sont transformés en gémissements de plaisir. Progressivement, ils se sont intensifiés et elle a cessé de se toucher, se laissant simplement porter par la sensation.

– Oh, mon Dieu…

Je savais ce qui s’en venait. Je l’ai senti alors que son corps s’est mis à trembler.

– Je vais jouir… putain, j’y crois pas.

J’ai accéléré la cadence.

– Jouis pour moi, Bouton.

Elle a poussé un cri plus strident que jamais, hurlant et explosant comme un feu d’artifice alors qu’un orgasme monumental s’emparait d’elle. Elle s’est tordue sous moi, cambrant les hanches. Ses gémissements ont semblé durer une éternité. Il ne lui aurait pas été possible de jouir pendant aussi longtemps sans un peu de douleur.

Une fois qu’elle s’est calmée, je me suis enfin laissé aller. Je me suis mis à la

baiser comme un animal. Mes fesses se serraient à chaque coup de bassin, et mes couilles lui claquaient le cul. Ses gémissements se sont retransformés en cris de douleur tellement je la baisais fort.

Puis j’ai déchargé.

– Putain.

J’ai agrippé ses hanches lorsque j’ai giclé en elle, la remplissant de tout mon foutre. Ma queue était enfoncée dans son cul jusqu’à la garde, et je lui ai donné ma semence jusqu’à la dernière goutte, voulant qu’elle la garde en elle le plus longtemps possible. Ça m’excitait tellement de savoir qu’elle se promènerait ensuite dans le manoir avec mon foutre en elle, dans son cul, sa chatte, et sa gorge.

– Bouton, ton cul est magique.

Elle a écarté ses fesses quand je me suis glissé hors d’elle, gémissant dès que je suis sorti, car son anus a dû s’ajuster. Puis elle s’est effondrée sur le lit, à la fois épuisée et satisfaite.

Je me suis laissé choir à côté d’elle à mon tour, les paupières lourdes après le puissant orgasme qui m’avait presque mis en pièces. Bouton me donnait tellement de plaisir que je ne savais pas trop comment l’accepter. Je n’avais jamais eu autant de plaisir de ma vie.

– Cinq.

Je me suis tourné vers elle en entendant sa voix. Incertain de ce qu’elle avait dit, je l’ai dévisagée.

– Cinq boutons, répéta-t-elle.

J’ai souri de toutes mes dents en reposant les yeux au plafond. Je savais qu’elle le dirait depuis le début.

Chapitre vingt-quatre

Pearl

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

J'étais prisonnière dans un magnifique manoir au milieu d'un vignoble, et je m'envoyais en l'air — avec un plaisir incroyable. Quand Crow était en moi, je ne pensais à personne d'autre que lui. Je ne pensais pas au petit ami que j'avais laissé, l'homme qui souffrait toujours de mon absence. Notre relation commençait tout juste à s'améliorer quand on m'avait enlevée.

J'étais une horrible personne.

Diabolique.

Plus le temps passait, moins je pensais à Jacob, et cette réalisation me faisait me haïr encore plus. Je l'oubliais peu à peu, acceptant totalement ma nouvelle vie. Je me sentais maintenant chez moi en Italie.

Quel genre de personne étais-je ?

La culpabilité m'étouffait et je ne pouvais plus respirer. Je me noyais dans mon propre égoïsme. Alors que Jacob était à la maison et souffrait à cause de moi, je négociais des boutons avec un homme possessif qui ne me vendrait que ma liberté — sous la forme de faveurs sexuelles.

Et j'aimais ça.

Je ne pouvais plus continuer à vivre ainsi. Quand je cessais de penser à Jacob, je me sentais mieux. Mais quand je réalisais que je ne pensais plus à lui, je me sentais encore plus mal. Il fallait faire quelque chose.

Crow est venu dans ma chambre cette nuit-là. Je n'étais pas descendue pour le dîner ni le petit déjeuner, et il n'était pas venu me chercher. Il me laissait tranquille quand il devinait que j'avais besoin d'espace. Mais quand le silence durait trop longtemps, il passait à l'action.

Il s'est assis à côté de moi sur le canapé, vêtu de son jogging et d'un t-shirt. Le tissu tendu mettait sa musculature en valeur. Tout en lui était terriblement sexy. Il était l'homme le plus séduisant que je n'avais jamais vu.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Bouton ?

Je ne savais pas si je devais lui dire, mais je n'avais pas vraiment le choix. Crow était le seul ami que j'avais réussi à me faire depuis mon enlèvement. Malgré son côté sombre, il était digne de confiance. Je pouvais lui confier des choses que je ne dirais jamais à personne.

– Je me sens coupable, et je n'arrive pas à chasser ce sentiment.

– Coupable à propos de quoi ?

Il a posé un bras sur le dossier du canapé, sa peau chaude touchait ma nuque.

– De nous.

Il m'a dévisagée, dans l'attente d'une explication.

– Tu m'as kidnappée, mais j'aime coucher avec toi. Tu me retiens ici contre ma volonté, mais je te fais confiance. Tu m'as giflée et fouettée, mais je me sens en sécurité avec toi.

– Rien dont tu doives te sentir coupable. Nous sommes attirés l'un vers l'autre.

Il ne comprenait pas.

– J'ai un petit ami…

Crow le savait. Il l'avait lu dans mon dossier.

– Et je m'en veux d'avoir du plaisir avec toi alors qu'il est mort d'inquiétude à la maison. Il ne sait pas ce qui m'est arrivé. Il ne peut probablement pas dormir ni même penser…

Crow s'est crispé, visiblement irrité par le sujet.

– Tu es à moi maintenant, Bouton. Oublie-le.

– Mais je ne peux pas. On vivait ensemble. On était ensemble depuis un an. On a eu des moments difficiles, mais ça ne change rien à mes sentiments. Je sais

qu’il essaie de surmonter sa peine tous les jours, en espérant que je ne sois pas en train de pourrir dans un fossé quelque part.

Crow a détourné le regard, joues rouges et narines frémissantes. La colère qui montait en lui a atteint son point de rupture. Et sa violence l’a fait frémir, le transformant en un homme que je ne reconnaissais pas.

– Ne sois pas jaloux.

Il a serré la mâchoire et s’est retenu de parler.

– Laisse-moi l’appeler, s’il te plaît. Je veux juste lui dire que je vais bien et je reviendrai dans un an.

Cela allégerait en partie ma culpabilité. Jacob saurait que je suis en vie et qu’on prend soin de moi. Je n’étais pas droguée dans un bordel au Moyen-Orient. Je vivais dans le luxe avec un homme qui me protégeait.

– Tu ne l’appelleras pas.

Il a retiré son bras et s’est éloigné au bout du canapé. Il a posé ses bras sur ses genoux, tête penchée vers le sol.

– Ne te sens coupable de rien. Ne pense même pas à lui. Fais comme s’il n’existait pas, dit-il, la colère brûlant dans sa voix. C’est une ordure. Ne t’avise même pas de penser à lui.

Je savais Crow possessif, mais je n’avais jamais soupçonné qu’il soit jaloux. J’étais son esclave, son jouet. Mais je n’étais pas sa petite amie. Je n’étais pas son amante. Il me l’avait fait clairement comprendre à plusieurs reprises.

– Laisse-moi l’appeler, s’il te plaît. Juste deux minutes.

Il s’est levé, ses bras tremblaient.

– Non.

– Je ne lui dirai pas où je vis, promis.

Il s’est retourné et m’a lancé un regard qui m’a terrifiée.

– Non. Laisse tomber.

– Crow…

– Je t’interdis de penser à lui. La discussion est close.

– Tu me l’*interdis* ? Crow, inutile d’être jaloux.

– Je ne suis pas jaloux, dit-il sèchement. Je déteste ce connard de toutes les fibres de mon être. Crois-moi, c’est tout. Ne pense plus à lui. Oublie même que

tu l’as connu.

Quelque chose ne collait pas. Crow prétendait qu’il n’était pas jaloux, mais il était violemment en colère. Je ne l’avais jamais vu dans cet état.

– Pourquoi tu ne m’expliques pas ?

Il a évité mon regard, fixant la cheminée vide.

– Crow ?

Il serrait la mâchoire, refusant de parler.

Je me suis levée, soudain envahie par le soupçon. J’étais chez Crow depuis assez longtemps pour le déchiffrer. Il n’était pas dans son état normal. Sa colère ne surgissait jamais de nulle part. Chacune de ses actions était motivée par une raison. Il y avait une explication derrière son comportement.

– Dis. Moi. Maintenant.

Il ne répondait qu’à la force. Plus je le poussais, plus il donnait. Il ne se soumettait pas à la faiblesse, mais au respect.

Il a tourné la tête vers moi, une lueur d’hésitation dans ses yeux verts.

– Je peux tout encaisser. Dis-moi.

Il est resté silencieux quelques instants, puis il a parlé.

– Je ne vais pas te laisser te sentir coupable de m’apprécier moi, un vrai homme. Je ne vais pas te laisser penser qu’il est chez lui, qu’il te cherche partout. Je ne vais pas te laisser croire que ce salopard t’aime.

Là, j’ai eu peur. Vraiment peur.

Il a baissé les yeux vers le sol pendant une seconde, brisant le contact visuel, avant de me regarder à nouveau.

– C’est lui qui t’a vendue.

Ses mots ont fracassé l’air comme autant de bombes atomiques. Chacun a explosé avec une violence à décimer les montagnes.

J’ai entendu ce qu’il disait. J’ai compris le sens. Mais mon cerveau le rejetait, car ça ne collait pas.

– Quoi ?

– Il t’a emmenée sur les quais, car c’est là qu’ils avaient convenu de se rencontrer. Il était censé te livrer et repartir.

– Mais… il a été assommé.

– Ça faisait partie du plan. Il ne voulait pas que tu saches qu'il était responsable.

La rage brasillait toujours dans ses yeux. Sa fureur augmentait chaque seconde, se diffusant dans chaque coin de la pièce.

– Il n'aurait pas fait ça. Non.

Je refusais de le croire. Notre relation était bancale depuis des mois, mais il n'aurait pas eu recours à une telle chose pour se faire du fric facile.

– Il avait de grosses dettes de jeu. S'il ne les remboursait pas, il allait se faire tuer. Il s'est fait cent mille dollars avec toi, parce que tu étais américaine et jolie.

Mon estomac s'est serré comme si on m'avait poignardée. Je me suis souvenu de l'homme adipeux qui cherchait Jacob, et qui était venu à l'appartement. Il avait dit que Jacob lui devait de l'argent. J'avais chassé cette pensée à l'époque, en me disant que c'était une erreur ou que Jacob avait perdu une centaine de dollars dans une partie de poker. Mais cet incident prenait un autre sens maintenant. Tout devenait logique, et venait confirmer l'histoire de Crow.

J'ai croisé les bras sur ma poitrine et senti l'humiliation me coller comme de la sueur. Tout ce temps, j'avais lutté contre ma culpabilité de coucher avec Crow. J'avais accepté notre arrangement afin de pouvoir rentrer chez moi et retrouver ma vie. Mais je comprenais à cet instant qu'il n'y avait plus de vie m'attendant à la maison. Jacob n'avait jamais trouvé de nouveau boulot. Il avait utilisé l'argent qu'il avait touché pour m'emmener aux Bahamas avec l'intention de m'y abandonner.

Oh, mon Dieu.

J'ai mis la main devant ma bouche, alors que des larmes me brûlaient le cœur. Elles ne se formaient pas derrière mes yeux, comme d'habitude. Elles puisaient leur source dans mon âme brisée.

Crow me regardait. Sa colère est tombée, remplacée par de la tristesse.

– Je ne voulais pas te le dire.

Je ne voulais pas de sa pitié. Elle était inscrite sur son visage. Pour lui, j'étais une fille idiote qui croyait des choses idiotes. Mon propre copain m'avait trahie pour de l'argent. Quand il allait mal, je l'avais soutenu. Mais quand il s'était

retrouvé au pied du mur, il s'était retourné contre moi. Il m'avait vendue à un groupe de trafiquants d'êtres humains, sachant exactement ce qui allait m'arriver.

Mais il l'avait quand même fait.

Le chagrin d'amour ne pouvait pas décrire ce que ressentais.

La trahison non plus.

Il n'y avait aucun mot dans le langage humain qui puisse décrire la douleur qui me déchirait de l'intérieur. Pour n'importe quel observateur extérieur, j'avais l'air calme. Mais intérieurement, je me brisais en mille morceaux. Toute ma force pour survivre et rentrer à la maison s'était évanouie. Jacob était la seule famille que j'avais. Désormais, je n'avais plus de raison de rentrer. Plus rien ni personne ne m'attendait.

J'ai fixé la porte, car il fallait que je sorte d'ici. Je ne pouvais pas supporter la pitié de Crow une seconde de plus. Je détestais le reflet de ma douleur dans ses yeux. Je ne voulais qu'une chose : partir et ne plus jamais revenir.

– Bouton.

La douceur de sa voix m'a réconfortée, mais seulement pendant une seconde.

Je suis sortie de la chambre sans me retourner. Mes pieds m'ont portée jusqu'à l'entrée, puis dehors. Mon corps ne pouvait pas supporter la douleur nichée au creux de mes entrailles. Je ne savais pas comment digérer ce genre de souffrance. C'était pire que tout ce que j'avais connu avec Bones. J'aurais préféré être emprisonnée plutôt que vivre cette souffrance.

J'avais du mal à voir dans l'obscurité, aussi je trébuchais dans la nuit. J'ai su que j'avais atteint les vignes quand j'ai senti les feuilles m'effleurer. J'ai suivi le chemin de terre entre les rangs de pieds de vigne, marchant en ligne droite. Quand j'ai été suffisamment loin de la maison, et enfin seule, j'ai senti les larmes couler sur mes joues.

Je suis tombée à genoux au milieu des champs et j'ai éclaté en sanglots, là où nul ne pouvait m'entendre. J'ai cédé aux assauts de mon cœur brisé et j'ai laissé se déverser tout mon mal-être. J'avais cru toucher le fond en devenant esclave. Mais j'ai compris que j'avais vraiment touché le fond en réalisant que rien ni personne ne m'attendait à la maison. Mes parents étaient trop plongés dans

l’alcool et la drogue pour prévenir la police. Mon petit ami, celui avec qui j’avais vécu, m’avait vendue pour de l’argent. Je n’avais personne.

Je n’étais personne.

Les gicleurs du système d’arrosage se sont mis en marche et m’ont éclaboussé le visage d’eau glacée. Mes yeux se sont immédiatement ouverts, mes cheveux et mes vêtements étaient trempés. Je me suis assise et j’ai senti les gouttes d’eau rouler sur l’arête de mon nez.

Le soleil pointait au-delà des collines, baignant la vallée d’une lumière orange. La nuit avait passé, mais les ténèbres étaient toujours là. Je m’étais endormie en pleurant. Mes larmes avaient séché, mais la souffrance était toujours logée dans mon cœur.

Je ne m’étais jamais écroulée ainsi, du moins pas de façon aussi intense. Quand je me suis réveillée, j’ai espéré que la nuit précédente avait été un cauchemar. Mais les champs autour de moi m’ont rappelé que c’était bien la vérité. La cruelle vérité.

Je me suis relevée et j’ai marché entre les rangées de vignes, toujours trempée à cause des arroseurs. Mes cheveux et mon linge me collaient au corps. J’avais les pieds nus, et la boue se logeait entre mes orteils.

Je suis retournée au manoir, sachant que Crow était déjà parti au travail. Je n’aurais pas à subir son regard empli de pitié. Lars me regarderait sûrement avec dédain alors que je monterais à l’étage, laissant de la boue dans mon sillage.

Mais je m’en contrefoutais.

Je me suis rendue à ma chambre et j’ai sursauté en y trouvant Crow. Il ne portait pas son complet, et ses cheveux n’étaient pas coiffés. Il avait les mêmes vêtements que la veille. Visiblement, il n’avait pas bougé de la nuit.

Sur le lit était posé un plateau avec des œufs brouillés, des tomates et des tranches de bacon. Dans un petit vase se trouvait une rose rouge, comme le jour où j’étais arrivée ici.

Il s’est levé et m’a regardée de la tête aux pieds, l’air compatissant. Il n’a pas

posé de questions, ce qui m’a soulagée. L’inquiétude marquait son regard, comme s’il s’était fait du mauvais sang toute la nuit.

Je ne savais pas quoi faire, aussi j’ai dit la première chose qui m’est venue à l’esprit.

– Je vais prendre une douche.

Je ressemblais à un chat mouillé qui aurait dormi dans la boue. Je puais comme un animal de basse-cour.

Il a hoché la tête.

Je suis entrée dans la douche et je suis restée immobile, debout sous l’eau chaude. La boue s’accumulait autour du siphon avant de disparaître dans les petits trous. La terre était collée à mes cheveux, et mes pieds étaient boueux.

La porte s’est ouverte et Crow est apparu derrière moi, complètement nu, dans toute sa splendeur. L’eau a ruisselé sur ses muscles durs et ses cuisses puissantes. Ses cheveux étaient lissés vers l’arrière, et sa barbe avait poussé pendant la nuit.

Mais je ne sentais rien.

Il a fait mousser du savon, puis il a passé les paumes sur ma peau. Il m’a lavée de ses mains nues, massant mon cou et mes épaules pour déloger la saleté qui s’était incrustée dans mes pores.

Il m’a même lavé les mains, ôtant la boue sous mes ongles. Il m’a savonnée doucement, prenant son temps. Sa queue ne s’est même pas durcie alors qu’il me touchait. Remarque, pourquoi banderait-il ? Je n’étais qu’une fille idiote et crasseuse.

Il a ensuite lavé mes cheveux, enlevant la boue en les frottant mèche par mèche. Ses doigts forts m’ont massé le cuir chevelu, ce qui m’a apporté un peu de réconfort. Puis il a levé mon menton et pris mon visage en coupe. J’ai vu le désarroi dans ses yeux, le premier vrai signe de compassion que j’aie pu lire sur son visage. Puis il s’est penché et m’a tendrement embrassée sur la bouche.

– Je vais le faire souffrir de t’avoir fait du mal. Promis.

Il était la seule personne au monde qui se soucie de ce qui m’était arrivé. Si un homme essayait de me prendre, il me protégeait. Si on ne faisait que me mater, il s’énervait. Il m’avait offert un endroit où vivre, maison où je me sentais

en sécurité. Il me respectait, me chérissait même. En dépit des ténèbres en lui, il était l'homme le plus bienveillant que j'aie connu.

– Je sais.

Crow a travaillé chez lui toute la semaine. Il comprenait le fait que j'aie besoin d'espace, mais il est resté dans les parages au cas où je change d'idée. Il venait dans ma chambre toutes les deux ou trois heures pour voir comment j'allais.

J'ai passé la plupart de mon temps seule. Je me suis promenée dans le vignoble durant la journée, accompagnée seulement du vent et des raisins. Le soleil dardait ses rayons sur moi, mais la chaleur me donnait l'impression d'être en vie.

J'ai nagé dans la piscine, me laissant flotter à la surface. J'ai fixé le ciel et tenté de m'endormir. Je voulais me laisser couler et me noyer. Avant, la mort me terrifiait, mais ce n'était plus le cas. Sombrer dans les ténèbres me semblait une meilleure option que vivre dans un cauchemar.

J'avais été vendue à un monstre par un autre monstre. Puis j'avais été kidnappée par une bête. Le monde était encore plus sombre et encore plus redoutable que je ne le croyais possible. Les gens étaient foncièrement égoïstes, guidés par l'argent et le pouvoir. Je n'étais qu'un pion sur un échiquier, comme tous les autres. Mais j'étais chanceuse, pour un pion. J'aurais pu être droguée et enfermée dans un bordel quelque part au Mexique. Je n'aurais pas su où j'étais avant que l'effet des sédatifs se dissipe. Puis j'aurais été droguée à nouveau — encore et encore.

C'était une pensée triste — le fait de me considérer comme chanceuse.

J'ai passé les nuits toute seule dans ma chambre. La plupart du temps, je n'arrivais pas à dormir. Je fixais le plafond en me demandant ce que Jacob faisait. S'était-il trouvé une nouvelle copine ? Se sentait-il coupable de ce qu'il m'avait fait ? Ou bien était-il tout simplement soulagé du fait que sa dette soit remboursée ?

Ai-je déjà eu de l'importance à ses yeux ?

S’était-il efforcé de pleurer quand il avait raconté à tout le monde ce qui s’était passé ? Leur avait-il fait croire qu’il était réellement triste de m’avoir perdue ? Avait-il cessé de penser à moi ? J’avais disparu depuis six mois.

Ça faisait un bail.

Mes nuits étaient toujours remplies de cauchemars. Parfois, Bones y était. Parfois, Jacob y était. La plupart du temps, c’était les deux. Jacob était entouré de liasses de billets empilées tandis que Bones me baisait et me poignardait en même temps.

Je me réveillais toujours en sueur.

Cette nuit a été comme toutes les autres. Je me suis redressée dans mon lit, et mes yeux se sont immédiatement posés sur la jarre au bord de la fenêtre. Sept boutons se trouvaient à l’intérieur, chatoyant légèrement au clair de lune.

Je les ai fixés en me demandant quoi faire. Crow m’avait dit qu’ils étaient notre unité monétaire. Il payait pour ce qu’il voulait, et je payais pour ce que je voulais.

À ce moment-là, je voulais quelque chose.

Il me l’avait déjà refusé, mais sans doute qu’un bouton le ferait changer d’idée. J’en ai pris un dans la jarre et je me suis rendue à sa chambre. Comme d’habitude, la porte était verrouillée, alors j’ai frappé.

Il a ouvert quelques instants plus tard, torse nu et las. Ses cheveux étaient ébouriffés et ses yeux montraient son épuisement. Mais il ne m’a pas regardée avec irritation comme il l’aurait fait en temps normal. Cette fois-ci, il semblait inquiet.

J’ai levé le bouton en l’air, puis je l’ai posé dans sa paume.

– Est-ce que je peux dormir avec toi ?

Un seul bouton en échange d’une nuit ensemble me semblait équitable. Mais je lui en donnerais deux s’il voulait négocier. Je me foutais du prix. Je voulais juste être avec lui, dans son lit. Je voulais qu’il chasse mes cauchemars.

Il a observé le bouton dans sa paume et a passé le pouce dessus. Il l’a tourné et a senti les petits trous au centre. Puis il l’a pris entre son index et son pouce avant de tirer ma main vers lui et de le poser dans ma paume. Il a replié mes doigts dessus.

– Tu peux garder le bouton — cette fois.

J’ai porté ma main à mon cœur, chérissant le paiement que je n’avais pas eu à faire. Le fait de garder le bouton ne m’importait pas. La liberté ne m’importait plus vraiment non plus. Mais son geste, sa bonté, m’ont touchée.

Crow m’a embrassé le coin de la bouche avant de m’entraîner dans sa chambre. Il s’est allongé près de moi dans son lit et il a enroulé ses bras puissants autour de moi, exactement comme je l’aimais.

J’ai posé le bouton sur sa table de chevet, à côté de la lampe, où je pourrais le récupérer le lendemain matin. Il a relui à la lumière de son réveil, lisse et intact.

Crow m’a serrée contre sa poitrine et a posé un baiser dans mon cou.

– Dors bien, Bouton.

J’ai tiré ses bras autour de ma poitrine, m’en servant comme ancrage.

– Oui.

Un grand merci d’avoir lu *Boutons et dentelle*. J’ai adoré écrire cette histoire, et Crow et Pearl sont des personnages qui me tiennent à cœur. Si vous l’avez aimée aussi, je vous serais énormément reconnaissante de me laisser une courte évaluation. C’est une excellente façon de soutenir un auteur.

Bises,

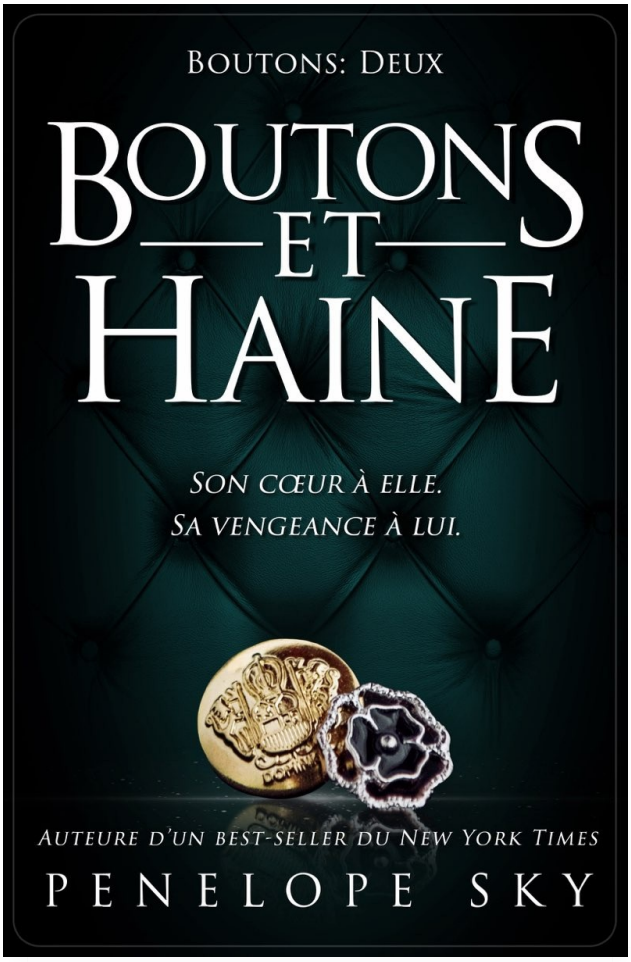
Pene

Du même auteur

Vous en voulez encore ?

L'histoire continue dans *Boutons et haine* et *Boutons et peine*

Tome deux



COMMANDEZ MAINTENANT

À propos de l'auteur

Restez en contact avec Penelope

Inscrivez-vous à ma newsletter pour être informé des prochaines dates de sortie et participer à des tirages au sort.

Inscrivez-vous dès aujourd'hui.

www.PenelopeSky.com

AIMEZ la page Facebook de Penelope pour être informé des prochaines dates de sortie et participer à des tirages au sort.

Page Facebook de Penelope